FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine

NAZIONALE

B. Prov.

11

996

NAPOLI

R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

8. C.V.
II
996-998

Salvad.r Crescimanno

CONSIDÉRATIONS
SUR
LES CAUSES
PHYSIQUES ET MORALES.

G10185

CONSIDÉRATIONS

SUR

LES CAUSES PHYSIQUES ET MORALES

DE

LA DIVERSITÉ

DU GÉNIE, DES MŒURS,

ET

DU GOUVERNEMENT

DES NATIONS,

Tirées en partie d'un Ouvrage Anonyme, intitulé : l'ESPRIT DES NATIONS.

Seconde Edition considérablement corrigée & augmentée d'un VIe. Livre.

Par M. L. CASTILHON.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A BOUILLON,
Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXX.

Manis tamen excidit auſis.

A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE

DE TURENNE,

Pair & Grand-Chambellan de France en ſurvivance.

MONSEIGNEUR,

J'oſe preſque m'aſſurer du ſuccès de cet Ouvrage, s'il m'eſt permis de le faire paroître ſous les auſpices de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME. *Avant que de l'entreprendre, j'ai dit: Je parlerai des Mœurs & du Génie des Nations; je tenterai de dévoiler la nature des différens Gouvernemens;*

& le Public accueillera mes réflexions, quand il ſaura que leur Auteur n'a pas craint de les mettre ſous la protection d'un PRINCE ami des Belles-Lettres, des Sciences & des Arts. Daignez les recevoir, MONSEIGNEUR, ces Conſidérations, comme un hommage dû aux lumières de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, & comme une très-foible marque de la reconnoiſſance que m'inſpirent vos bontés pour mes Travaux Littéraires.

Je ſuis avec reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
L. CASTILHON.

PRÉFACE.

LORSQUE je publiai ces Conſidérations, je comptai ſur l'indulgence d'un petit nombre de Lecteurs, mais très-peu ſur les ſuffrages de toute ſorte de Lecteurs : je me trompois, & cet ouvrage a été accueilli beaucoup plus favorablement que je ne l'avois eſpéré. Ce ſuccès fort inattendu, m'embarraſſe encore plus qu'il ne me flatte, parce que je connois & je crains tout le poids de l'obligation que m'impoſe cet événement imprévu. Il ne ſuffit point de connoître les défauts d'une production ſavante ou littéraire, que l'on a haſardée; il faut encore ſe ſentir aſſez de talens, de lumières pour les faire diſparoître, ces défauts trop multipliés & trop conſidérables, que bien d'autres ont apperçu ſans doute, puiſqu'ils m'ont

frappé moi-même; mais malheureuſement cette tâche eſt très-pénible, & à bien des égards au deſſus de mes forces. Quoi qu'il en ſoit, je me ſuis propoſé de ne rien négliger pour rendre cette édition nouvelle, digne des bontés du public, & de l'accueil que l'on a fait à la premiere : ſi les fautes y abondent encore, je ne pourrai m'en prendre qu'à mon inſuffiſance, mais je ne craindrai point que l'on m'accuſe d'avoir manqué de zele ou d'amour pour la vérité. Toutefois, ſi je ſuis tombé dans quelques erreurs, j'oſe croire que c'eſt uniquement dans les conſéquences que j'ai tirées de mes principes & de mes obſervations, & non dans ces obſervations ou dans le développement de ces principes : car j'avoue de bonne foi que les uns & les autres ne m'appartiennent point, je n'ai fait que les puiſer dans les écrits les plus eſtimés des auteurs les plus célebres,

ainſi que dans les relations des voyageurs les plus inſtruits. Par moi-même je n'ai guere parcouru que les provinces de ma patrie ; je n'ai guere connu que mes concitoyens, & beaucoup plus les livres des anciens & des modernes : j'ai penſé que ces ſecours valoient bien tout au moins de longues courſes chez les nations étrangeres qui, graces à nos obſervateurs philoſophes, nous ſont beaucoup mieux connues que nous ne nous connoiſſons nous-mêmes. On penſoit autrefois d'une maniere différente, & l'on ſe gardoit bien de parler de la légiſlation ou du caractere d'un peuple qu'on ne l'eût connu par ſoi-même, & que l'on n'eût été l'étudier chez lui : auſſi les ſages de la Grece voyagerent beaucoup ; peut-être ſeroient-ils reſtés chez eux, s'ils y euſſent trouvé les lumieres qu'ils cherchoient, & que l'ignorance publique étoit bien loin de

leur offrir ; ils allerent ailleurs s'inſtruire & s'éclairer ; mais pouvoient-ils mieux faire ? Les hommes, leurs uſages, leurs vices, leurs vertus étant les grands objets de la philoſophie, ce n'étoit qu'en voyageant, qu'en viſitant les différentes nations, qu'on pouvoit acquérir ces importantes connoiſſances. Mais ſi ces mêmes ſages, ſi Platon, Pythagore, Démocrite, Diogene, Bias, &c. euſſent eu nos reſſources, s'ils euſſent pu trouver dans les relations de quelques voyageurs inſtruits, la peinture fidelle des mœurs & du génie des peuples les plus éloignés ; ſi, ſans ſortir d'Athenes, Platon & Pythagore euſſent pu connoître les loix, les coutumes, les dogmes philoſophiques & religieux des nations étrangeres ; je doute qu'enflammés comme ils l'étoient de l'amour de l'étude & de la philoſophie, ils euſſent conſenti à perdre en navigations orageuſes

& en courſes pénibles, un temps conſidérable dont ils connoiſſoient trop le prix, pour le ſacrifier au plaiſir peu ſatisfaiſant d'errer de contrée en contrée, & de s'excéder de fatigue. Les philoſophes de l'antiquité ne me paroiſſent excuſable que parce que dans leur patrie ils manquoient des ſecours qui abondent chez nous.

Outre ce grand avantage que nous avons ſur les anciens, je veux dire, à la connoiſſance exacte que nous pouvons nous procurer, ſans ſortir de chez nous, des mœurs, du caractere & du gouvernement de tous les peuples actuellement exiſtans, il nous eſt encore très-facile de réunir, par l'étude des meilleurs écrivains de l'antiquité, la connoiſſance des loix & du génie des nations éteintes déja depuis beaucoup de ſiecles. Si cette méthode eſt heureuſe, ſi ce moyen nous donne une connoiſſance exacte des anciens

habitans de la terre, pourquoi ne parviendrions-nous point en ſuivant la même route, à connoître avec autant d'exactitude nos contemporains, quelqu'éloignés de nous que ſoient les pays qu'ils habitent. Ainſi, perſuadé qu'il n'y a point de raiſon à aller chercher au loin ce qu'on trouve chez ſoi, j'ai lu beaucoup, & très-peu voyagé : ſur les pas des auteurs, hiſtoriens & philoſophes, de la ſavante antiquité, je n'ai pas craint de remonter de ſiecle en ſiecle, juſqu'aux tems les plus reculés ; avec eux, j'ai tour-à-tour goûté les douceurs des gouvernemens libres, & éprouvé la contrainte de l'eſclavage oriental. Rempli des lumineuſes obſervations de ces ſages écrivains, je ſuis revenu ſur mes pas, & choiſiſſant dans la foule de nos philoſophes modernes & de nos voyageurs, les guides les plus ſûrs ; après avoir parcouru la terre de l'un à l'autre pole ſans ſortir de chez moi,

après avoir obſervé tous les peuples, interrogé tous les légiſlateurs, ſoit des nations anciennes, ſoit des nations actuellement exiſtantes, j'ai cru pouvoir me permettre de chercher à démêler les cauſes phyſiques & morales de la diverſité des inſtitutions, des mœurs, des religions & des inclinations humaines.

Il n'eſt guere poſſible qu'un ſpectacle auſſi varié, que des tableaux ſouvent très-oppoſés les uns aux autres, ne faſſent naître dans l'eſprit de l'obſervateur bien des réflexions: mais des réflexions qui ſont bonnes pour ſoi, ne le ſont pas toujours pour toutes ſortes de perſonnes. D'ailleurs, on a tant & ſi bien écrit ſur les hommes & leur différente maniere de penſer, de ſe conduire, & d'être gouvernés, que bien des gens trouveront peut-être inutile un ouvrage nouveau ſur une matiere qu'ils croient épuiſée: & en effet, pour quelques conſidérations

qui pourront paroître neuves, je ſais qu'il ne m'appartient point de m'écrier, d'après le célebre Correge & l'immortel Monteſquieu: *Ed io anche ſon pittore.*

C'eſt ainſi que la crainte d'échouer en traitant un ſujet trop uſé, avoit rallenti en moi le deſir d'être utile à mes concitoyens : c'eſt ainſi que timide par amour-propre, je m'étois promis à moi-même de ne jamais publier mes obſervations ſur la diverſité des mœurs & du génie des nations, & je ne penſois pas que je ſerois un jour tenté de rendre compte des recherches que j'avois haſardées dans la vue de parvenir à la découverte des cauſes phyſiques & morales de cette intéreſſante diverſité. Satisfait des vérités que je m'étois flatté d'entrevoir, je ne ſongeois à rien moins qu'à préſenter au public la chaîne des réflexions que m'avoient inſpirés les anciens hiſtoriens & les voya-

geurs modernes, lorſque le haſard fit tomber entre mes mains un livre qui, m'éclairant ſur le plan que je devois donner à mes obſervations, m'enhardit & me détermina à renoncer au ſilence dans lequel je m'étois renfermé juſqu'alors. Cet ouvrage publié en Hollande il y a environ vingt ans, très-peu connu en France, & intitulé : l'*Eſprit des Nations*, me parut contenir d'excellentes réflexions, des vues très-philoſophiques, de profondes recherches. Mais, ſoit que l'anonyme, auteur de cette production, ait exprès voilé ſes penſées, afin de ne ſe rendre intelligible qu'à un très-petit nombre d'adeptes, ſoit qu'étranger & peu familiariſé avec la langue françoiſe, il n'ait pas eu l'art de développer ſes idées & ſes réflexions, il regne dans ſon ſtyle, les deux premiers chapitres exceptés, une telle confuſion, & dans ſa maniere de s'exprimer une telle obſ-

curité, que l'on eſt plus ſouvent tenté de prendre ſes raiſonnemens pour de pénibles logogriphes, que pour de lumineuſes & ſages obſervations. Cependant, à travers l'âpreté de ce ſtyle, j'entrevis tant de bons ſens, que je crus ne pouvoir mieux faire que de bâtir ſur le même plan, & même d'emprunter de cet irrégulier édifice les matériaux qui me parurent les plus propres à pouvoir être mis en œuvre. La diviſion de cet ouvrage me ſembla bonne, & je la conſervai ſur-tout dans les trois premiers chapitres du premier livre. Quant aux autres, je n'ai fait que conſidérer les mêmes objets, quelquefois ſous le même point de vue, mais le plus ſouvent auſſi placés ſous un jour différent: en ſorte que tantôt ſupprimant les obſervations de l'anonyme, tantôt les préſentant ſous un nouvel aſpect & accompagnées de mes propres obſervations, j'en ai tiré des conſéquences

ſéquences tout-à-fait oppoſées à celles que l'auteur de l'*Eſprit des Nations* s'eſt permis d'en tirer : auſſi ſommes-nous, l'auteur de cet ouvrage & moi, très-rarement d'accord. Mais quelque différence qu'il y ait entre nos obſervations & nos opinions, j'aime à déclarer ici ce que j'ai publié déja, & ce qu'il m'eût été facile de cacher, c'eſt-à-dire, que ſans lui jamais je n'aurois eu le courage de publier bien des conſidérations nouvelles qu'on a lues dans cet ouvrage, & pluſieurs auſſi de celles qu'on lira dans cette nouvelle édition.

Lorſque je fis paroître ces réflexions, quelque tems même après qu'elles eurent paru, j'ignorois quel ſeroit leur ſort : mais ſoit que j'euſſe pu prévoir le ſuccès qu'elles ont eu, ſoit qu'elles fuſſent tombées dans l'oubli, ce que je ne pouvois me cacher, c'étoient les veilles & le travail aſſidu qu'elles m'avoient

coûté. Je ne demandois, il y a un an, qu'une choſe à mes Lecteurs, c'étoit de méditer & peſer mes raiſonnemens avant que de les juger. Pluſieurs de ces obſervations, leur diſois-je, paroîtront peut-être oppoſées entr'elles; mais elles ne le ſont cependant point; elles ne le paroîtront pas quand on aura égard aux réflexions intermédiaires, à la diverſité des climats & des nations dont je me ſuis occupé. Quelques autres paroîtront haſardées, & cependant je ne me ſuis rien permis qu'après le plus mûr examen, la plus intime conviction. Si quelqu'un, ajoutois-je, & je crois qu'il m'importe de le répéter aujourd'hui, ſi quelqu'un par imprudence ou par malignité, me trouvoit repréhenſible dans aucune de ces obſervations, ſoit à l'égard de la religion, ſoit à l'égard du gouvernement dans lequel je ſuis né;

je le déclare & le proteſte à la face de l'univers, ce ne ſeroit pas moi qu'il faudroit accuſer, qu'on devroit condamner, mais l'interprete détracteur qui me ſuppoſeroit des vues que j'abhorre, & des opinions qui ne ſont point à moi. Mes intentions ſont pures, mon reſpect pour le Prince eſt conſtant & ſoutenu, comme ma ſoumiſſion & mon obéiſſance aux loix : mon zele pour le gouvernement eſt inviolable, mon amour pour ma patrie & mes concitoyens vif & inaltérable. Si malgré cette proteſtation, on perſiſtoit encore à trouver dans cet ouvrage, dans les changemens que j'y ai faits, & dans le ſixieme livre que j'y ai ajouté, des opinions dictées par un eſprit innovateur, ou des penſées dangereuſes & publiées dans de mauvaiſes intentions, il ne me reſteroit plus qu'un parti à prendre, & je le prendrois, ce ſeroit pour

toute réponſe, pour toute juſtification, d'en appeller hautement & ſans crainte, au jugement impartial des Lecteurs éclairés.

*Avertiſſement néceſſaire concernant l'*Eſprit des Nations, *& les plaintes formées par l'Auteur de cet Ouvrage.*

ON finiſſoit d'imprimer ſous mes yeux cette ſeconde édition, lorſque j'appris, il y a deux jours, que l'Auteur de l'*Eſprit des Nations*, ſe plaignoit fort amérement de la liberté que j'avois priſe d'employer pluſieurs des matériaux dont il avoit fait uſage. Par-tout ce que j'avois dit à ce ſujet dans ma préface, je penſois avoir prévu toute eſpece de plainte de la part de cet Ecrivain. Je déclarois alors, & j'aime à le répéter ici, que je trouvai d'excellentes choſes & de très-ſages obſervations dans ſon *Eſprit des Nations* : mais je diſois en même-tems, & la vérité eſt qu'à l'âpreté du ſtyle de cet Ouvrage

fort ſouvent inintelligible, j'avois cru de bonne foi l'Auteur étranger, & ſur-tout très-peu familiariſé avec la langue Françoiſe : je diſois auſſi que je n'avois uſé que ſobrement de ſes obſervations, ce qu'il m'eût été facile de cacher entiérement. Mes *Conſidérations* ont été publiées il y a environ un an ; elles ont eu quelque ſuccès, & l'Auteur de l'*Eſprit des Nations*, a gardé le ſilence, quoique d'après ma déclaration, il ne pût ignorer que j'avouois ingénuement m'être ſervi de ſon Ouvrage, comme de bien d'autres écrits. Ce n'eſt qu'aujourd'hui ſeulement qu'il lui prend envie de ſe plaindre, & qu'à propos de ce que j'ai dit au ſujet de ſa maniere, il imagine de me faire un crime d'une obſervation que tout François eût faite en ma place, ainſi que la fera quiconque voudra prendre la peine de lire quelques pages de cet *Eſprit des Nations*.

C'eſt aujourd'hui ſeulement qu'il lui prend fantaiſie de trouver mauvais que lorſque j'ai puiſé chez lui, je me ſois occupé à le rendre intelligible. Ce ſont là des reproches d'une ſinguliere eſpece & auxquels il me ſemble qu'il eſt bien facile de répondre. Ce ne ſont pas communément les mauvais ouvrages qu'on traduit ; ce ſont, au contraire, les écrits les plus utiles que l'on cherche à faire connoître. Il y avoit ſans doute de très-bonnes obſervations qui méritoient d'être connues dans l'*Eſprit des Nations*, & ce ſont celles-là que j'ai conſervées, en les préſentant, il eſt vrai, comme j'ai cru qu'elles devoient être préſentées. A l'égard des autres, je les ai laiſſées où elles étoient, & j'ai écrit d'après moi-même, & non d'après cet Auteur, ſoit que je n'aie pu l'entendre, ſoit que je n'aie point jugé à propos de le ſuivre. Au lieu de ſe plaindre, pour-

quoi cet Ecrivain ne m'a-t-il pas ſu quelque gré de mon travail & de mon attention à dire ce qu'il m'étoit ſi facile de taire? Je lui reſtitue très-volontiers tout ce qui eſt de lui dans cet Ouvrage, & tout ce qu'il pourra reconnoître dans cette ſeconde édition : je lui dois preſqu'en entier les deux premiers chapitres du premier Livre, à quelques changemens près ; je lui ſuis redevable de l'intitulé de la plupart des chapitres, parce que j'ai conſidéré les mêmes objets, quoique mes *Conſidérations* ſoient très-différentes des ſiennes : je lui rends enfin avec plaiſir toutes les réflexions qu'il m'a fournies ; on ne les liſoit pas ; on les lit maintenant, & je ſuis trop ſenſible à ce ſuccès pour ne pas l'en remercier. Mais que lui importe que j'aie joint beaucoup de mes *Conſidérations* au petit nombre des ſiennes ? On m'aſſure que cet Auteur s'étoit plaint ou qu'il

vouloit ſe plaindre fort vivement dans l'une des ſix cent ſoixante-treize feuilles périodiques littéraires de l'Europe : ſi cette feuille a paru, je ne l'ai point lue, & ſi elle paroît dans la ſuite, il eſt très-vraiſemblable que je ne la lirai pas : mais d'après tout ce que l'on m'apprend des intentions de cet Auteur, je crois devoir encore publier ici le même aveu que j'ai fait dans ma Préface ; je veux dire que ce n'eſt ni un larcin littéraire, ni un plagiat que j'ai voulu commettre ; je n'ai prétendu autre choſe qu'ajouter à pluſieurs réflexions qui m'avoient frappé dans l'*Eſprit des Nations*, une infinité d'autres que j'avois faites ſur le même ſujet. J'y en ai ajoutées en bien plus grande quantité dans cette ſeconde édition, dans laquelle j'ai fait des changemens conſidérables au plan même de l'Ouvrage. Si c'eſt encore là un nouveau ſujet de plainte pour cet

Ecrivain, j'en ſerai véritablement fâché pour lui, mais très-aſſurément je ne lui répondrai pas. *L'Eſprit des Nations* exiſte, & je laiſſe au public le ſoin du parallele entre cet Ouvrage & mes *Conſidérations*, qu'on verra ne lui reſſembler que de très-loin par intervalles. J'ai encore une réponſe plus ſatisfaiſante à donner ; c'eſt de travailler à un nouvel Ouvrage qui puiſſe mériter les bontés que le public a daigné juſqu'à préſent avoir pour ceux que je me ſuis permis de lui offrir.

A Bouillon ce 12 Août 1770.

AVIS AU RELIEUR.

Cet Avertiſſement doit ſuivre immédiatement la Préface.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES PHYSIQUES ET MORALES.

LIVRE I.

Des Causes Physiques du Génie National.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie des Nations.

LE génie de Nations est varié comme elles-mêmes ; chaque peuple a le sien, comme chaque indi-

vidu a des qualités perſonnelles qui le diſtinguent de tout autre individu. Mais afin de parvenir plus facilement à connoître & à définir le caractere de tel ou de tel peuple, je penſe qu'il eſt néceſſaire de ſe former une idée préciſe, exacte, invariable du génie des nations en général ; & dans ce cas, je crois qu'il ne doit être conſidéré que comme cauſe ou comme effet. Dans le premier de ces ſens, le génie n'eſt autre choſe que l'humeur, le naturel, le tempérament. Dans le ſecond, il eſt pour les eſprits ce que la phyſionomie eſt pour les corps. Celle-ci n'eſt autre choſe que l'air du viſage, qui ſe forme par l'accord des différens traits. Le génie ſera donc alors cet eſprit qui réſulte de la combinaiſon des coutumes & des opinions avec le tempérament. Ce principe a beſoin d'être développé : c'eſt l'objet des réflexions qu'on lira dans ce premier livre ; & je me

flatte que le ſens dans lequel l'une ou l'autre de ces deux expreſſions, *cauſe*, *effet*, ſera employée, ôtera pleinement toute équivoque.

Le temps eſt arrivé d'écrire ſur les nations, parce qu'il eſt ſurvenu par-tout des révolutions & des viciſſitudes qui ont découvert le fond du génie. Quels guides pouvoit-on avoir avant ces viciſſitudes & ces révolutions ? L'erreur, l'incertitude, les préjugés. Enchaîné par les circonſtances, le caractere national paroiſſoit-il à découvert ? Comment eût-on pu le fixer, le définir ? A peine ſe doutoit-on qu'il exiſtât. Qu'on me permette donc de regarder, ſi ce n'eſt comme faux, du moins comme ſuſpects, les témoignages des hiſtoriens latins ſur les Barbares de l'Europe ; & j'en uſe fort ſobrement, ne croyant pas qu'il ait été poſſible de parler avec certitude du génie de ces nations avant le dix-ſeptieme ſiecle.

Je ne craindrai point de porter le même jugement des relations qui ont été données des (1) Américains & des peuples de l'Afrique intérieure ; car ces peuples ſe ſont retirés dans les terres, & même ont été détruits & diſſipés en grande partie au moment de la conquête.

Dans ces continens mêmes, il y a des peuples dont on n'a pu ſe procurer que quelques notions générales imparfaites, parce qu'ils n'ont point, ou qu'ils n'ont que fort peu de mœurs. Nous ſavons que les Hongrois, les Tartares, ainſi qu'une infinité de petits peuples montagnards, ſont dans un état de guerre, qui les néceſſite au meurtre, au brigandage ; nous ſavons que l'ivrognerie, la guerre, le larcin, ſont les qualités odieuſes qui, preſque dans tous les climats, forment le caractere des peuples errans, plutôt

(1) Voy. le Liv. VI, Chap. premier.

diſſipés

diſſipés qu'aſſemblés en nation.

J'aurois une trop foible idée de mes lecteurs, ſi je croyois devoir les avertir par avance, que dans le jugement que je vais porter ſur les peuples, je ne comprends jamais certaines provinces particulieres, telles que celle des Parthes, renfermée dans la Perſe : de ces Parthes qui furent autrefois la terreur des Romains. La nature de cet ouvrage ne comporte pas ces détails ; d'ailleurs il eſt certain que ces provinces, emportées dans le tourbillon général de la nation, ſont forcées de cacher leurs mœurs, & que leur génie eſt trop mêlé pour que l'on puiſſe ſe flatter de le ſaiſir.

Je diviſe le genre-humain en quatre branches eſſentielles, les Negres, les Américains, les Chinois & les Européens, & ces branches diſtinguées par la langue, la couleur, les uſages, la figure, les goûts, la religion, ſont ſéparées depuis tant

de siecles, qu'il est absolument impossible de remonter à l'époque de leur désunion.

Deux principes influent sur le génie ; les causes physiques & les causes morales : je vais tâcher d'en faire le dénombrement.

CHAPITRE II.

De l'influence du climat sur le Génie des Nations.

MILLE exemples le prouvent, le climat est la cause fondamentale du génie d'une nation ; se refuser à l'évidence de ce principe, c'est s'élever contre l'expérience, c'est douter de la certitude des faits historiques, c'est renoncer à la raison, lui préférer l'erreur. Mais jusqu'où ce principe doit-il être étendu ? C'est ce que j'examinerai dans la suite : car s'il y a de l'absurdité à ne vouloir

abſolument attribuer aucun effet à l'influence du climat, il eſt également déraiſonnable de lui ſuppoſer une influence illimitée, & de voir tout dans la température : ailleurs, ſi je le puis, je fixerai ces bornes ; il ſuffit maintenant de reconnoître ſa puiſſance & ſon activité. A cette cauſe j'en joins d'autres qui lui ſont ſubordonnées ; telles ſont la qualité du ſang, la nature des alimens, la qualité des eaux & celle des végétaux.

Le climat eſt la cauſe phyſique, la plus univerſelle, la plus intime & la plus agiſſante. Sans m'arrêter aux opinions & aux autorités très-reſpectables de Théophraſte, de Cicéron, d'Hipocrate & de Gallien, j'entrerai d'abord en matiere, en définiſſant le climat, *un eſpace de terre renfermé entre deux cercles paralleles à l'équateur, & tellement éloignés l'un de l'autre, qu'il y ait une différence de demi-heure dans la durée de leur plus grand jour d'été.*

La Terre est divisée en vingt-quatre climats.

Je divise aussi tous les peuples qui habitent la terre en trois parties. La premiere renferme les 30 degrés depuis l'équateur en deçà, & sous lesquels je place les régions les plus fortement exposées à l'ardeur des rayons du soleil & les peuples méridionaux. Les 30 degrés suïvans, renfermeront les peuples des régions moyennes & tempérées, jusqu'au soixantieme degré vers le pole; & delà jusqu'aux poles seront les 30 degrés des peuples septentrionaux, & les contrées d'une froideur excessive.

La même division sert pour les peuples d'au delà de l'équateur, en tirant vers le pole Antarctique.

Ensuite je partage les 30 degrés des régions ardentes en deux portions égales. Les 15 premiers sont d'une température plus douce, entre l'équateur & les tropiques. Les

autres ſont brûlans & ſitués ſous les tropiques.

Par ce moyen encore, on prendra les 15 degrés ſuivans de la région tempérée, qui tiennent plus du méridional, depuis le 30 au 45. Les 15 autres juſqu'au 60, ſont dominés par le froid. Néanmoins depuis le 60 juſqu'au 75, malgré l'extrême rigueur de la ſaiſon, il y a des peuples & des habitations.

Il y a 90 degrés de l'équateur au pole. La plus parfaite température eſt du 30 au 45. Le 30 degré partage comme une borne le mont Atlas, qui s'étend des extrêmités de l'Afrique juſqu'en Egypte. Ces montagnes s'oppoſant aux ardeurs du ſoleil, les rivages de l'Afrique citérieure ſe trouvent arroſés d'un nombre infini de fleuves. Le même degré paſſe par les lieux élevés de l'Arabie & les extrêmités des rivages Perſiques ou Indiens.

Le 60 degré, qui part de l'équa-

teur, vient frapper les frontieres de la Suede, de la Gothie, de la Livonie, de la Moscovie, des isles Orcades, & les extrêmités du mont Imaüs.

Du 40 au 50 sont situées l'Espagne ultérieure, la France, l'Italie, la haute Allemagne jusqu'au Mein, la Hongrie, l'Illyrie, les deux Mysies, le pays des Daces, la Moldavie, la Thrace, & la Macédoine, une grande partie de l'Asie mineure, la Sogdiane bornée au midi par la Bactriane, enfin l'Arménie & la province des Parthes.

Plus ces pays sont avancés vers le midi, plus ils sont tempérés, comme la Cilicie, l'Asie & la Médie. Ainsi, les méridionaux citérieurs seront les Espagnols, les Péloponésiens, les Ciliciens, les Syriens, les Crétois, les Arabes, les Persans, les habitans de la province de Suse, les Gédrosiens ou habitans de la province de Taise, les In-

diens, les Carthaginois, les Numides, les Lybiens, les Maures & les habitans de la Floride en Amérique. C'eſt vraiſemblablement pour cela que pluſieurs obſervateurs, que bien des phyſiciens & des naturaliſtes renferment la région la plus tempérée entre le 30 & le 40 degré. Plus ces pays, dans une même latitude, s'approchent ou déclinent de l'orient, plus la température s'adoucit.

Le milieu de l'orient & de l'occident eſt en Amérique ; le milieu du ſeptentrion & du midi eſt ſous l'équateur, ſi vous prenez l'univers entier. Quant à cet hémiſphere qui eſt en deçà de l'équateur, le midi eſt préciſément ſous ce même cercle, le ſeptentrion ſous le pole, *in vertice*, l'orient dans les iſles Molucques, l'occident dans les iſles des Heſpérides ou iſles Canaries. Le milieu de cet hémiſphere eſt au 45 degré de latitude : tout ce qui eſt

au deſſus, appartient plus ou moins au ſeptentrion, & ce qui eſt au deſſous, au midi.

A proprement parler, c'eſt-à-dire, en rigueur, il n'y a point d'orient ni d'occident; puiſque rien ne ſe leve ni ne ſe couche, & qu'il regne dans l'univers une alternative réguliere & perpétuelle. Cependant, à conſulter les expériences phyſiques, ſans s'attacher à la rigueur mathématique, il eſt certain qu'on remarque de très-grandes variétés dans les différens aſpects de l'orient ou de l'occident. Ce ſont les effets de la nature dans ces différens climats que je vais parcourir; premiérement, dans l'air & les productions phyſiques, telles que les animaux de toutes les eſpeces éclairés par la raiſon, ou guidés par l'inſtinct.

CHAPITRE III.

Des effets du climat ſur les Plantes & les Métaux.

LEs métaux dans les pays du ſeptentrion, ſont formés par un élément qui ſemble n'exiſter que pour détruire; ils ſont préparés par une flamme intérieure par le ferment univerſel, ou par la chaleur des entrailles de la terre. La nature au contraire prépare l'or, par le ſecours du ſoleil & des forces céleſtes. Les hommes de l'orient & du midi ſont échauffés par la préſence & la chaleur du ciel; les occidentaux & les ſeptentrionaux, par cette flamme intérieure renfermée dans les corps. Dans le ſeptentrion, les parties intérieures ſont chaudes & humides: l'orient & l'occident ſont plus tempérés.

Ces qualités paroiſſent avec plus d'éclat, & ſont comme tranſparentes dans les corps purs & légers; car lorſque l'air des deux régions d'en haut & d'en bas, eſt échauffé par les ardeurs de l'été, il s'éleve dans la région moyenne un froid ſi violent, que la grêle s'y forme. La terre brûlée par les ardeurs du ſoleil, renferme la chaleur dans ſon ſein, tandis qu'à ſa ſurface la gelée contracte, reſſerre, endurcit tous les corps.

Ce mêlange du chaud avec l'humide forme une infinité de métaux dans le ſeptentrion: le ſol y produit des plantes innombrables, des forêts vaſtes, & des arbres d'une élévation extraordinaire, tels qu'on en voit dans la Groenlande & ſur les monts Appennins, dans les contrées ſituées vers le ſeptentrion. Il n'y a de forêts en Afrique que dans les montagnes dont la nature tient toujours du ſeptentrion: les arbres

même, comme les hommes, en avançant vers le midi, diminuent toujours. Dans la Gaule Narbonnoiſe, on apperçoit déja des chênes de deux pieds, qui portent du fruit.

Les volcans, ou feux ſouterrains, ſe font jour dans les pays ſeptentrionaux. Par delà le 30 degré de l'équateur, on ne connoît ni embraſemens, ni bains d'eaux chaudes, tels qu'il y en a dans l'extrêmité de la Suede. La terre du midi ſe couvre d'une infinité de fleurs & d'ornemens; brillantes productions qui n'ont que de l'éclat; elles plaiſent, elles enchantent par leur variété; mais elles ne renferment aucune qualité, & ne ſervent qu'au ſpectacle. Les chaleurs de l'été ſont plus inſupportables au ſeptentrion qu'au midi par la nature du terrein fangeux & marécageux, qui produit des vapeurs épaiſſes. Le feu allumé dans le chaume, la paille & les ma-

tieres légeres, n'a pas des ardeurs aussi pénétrantes que dans le bois, ni dans le bois que dans les métaux. L'air épais retient la chaleur dans les pays du nord, quand les vents du midi y portent des exhalaisons. Les pierres sont brûlées en Afrique par les pointes des rayons du soleil dardés perpendiculairement. L'Europe & le septentrion sont par-tout arrosés de fleuves & de rivieres qui y élevent des vapeurs. Enfin, nous éprouvons dans un air épais, & sous un ciel couvert, des langueurs beaucoup plus considérables que dans un temps serein.

Parmi toutes ses productions, le midi s'énorgueillit avec raison de la génération de l'or & des pierres précieuses. Il manque d'argent, de minio; de mercure & de fer qui est très-rare en Afrique. Le plus excellent se trouve dans la Suede & l'Ostrogothie. Le pays des Cantabres, qui est le plus septentrional de

l'Eſpagne, en produit beaucoup; on dit que l'Andalouſie, qui eſt la terre la plus méridionale de l'Europe, eſt très-fertile en or. Nul pays d'ailleurs ſur le globe, ne donne une auſſi grande quantité de ſoufre que l'Iſlande.

Si l'on paſſe du midi à l'orient & à l'occident, la Galatie, cette belle province de l'Aſie mineure, ſemble, par la nature de ſon terrein & ſon éloignement de l'équateur en même degré de latitude, ne différer en rien de la Pouille, province du royaume de Naples. La différence de ſa température ne peut donc ſe trouver que par l'expérience & le conſentement général des auteurs grecs & latins. Celle-là eſt plus orientale & plus tournée vers le midi. Au reſte, les bornes de la région orientale, me paroiſſent placées pour cet hémiſphere, dans les iſles Molucques, & celles de l'occident, dans les iſles des Heſpéri-

des ; car cette diſtance eſt de la moitié du globe entier.

L'orient a donc une grande affinité avec le midi, par la nature des lieux, des plantes, des pierres, des métaux, & même des hommes. Il y a cependant ici une différence conſidérable, cauſée par un vice particulier de l'air. La peſte vient ordinairement de l'orient à l'occident : la raiſon en eſt évidente : lorſque le vent du midi ſouffle dans les régions humides ſeptentrionales, la chaleur augmente la putréfaction, dont la cauſe immédiate réſide dans la variété & l'inconſtance des vents. Ceux du midi ſont chauds & humides ; ceux du ſeptentrion ſont froids & ſecs : mais les vents qui partent de l'occident & des poles, ayant ordinairement peu de violence & de fougue, ne produiſent pas dans l'air la même agitation ni les mêmes viciſſitudes que ceux qui partent des points de tra-

verſe ou des points collatéraux du globe ; & quant aux autres, la même force du ſoleil appaiſe comme elle excite le vents. C'eſt pour cela que ceux d'automne, & du printemps ſont les plus violens de tous.

Les plus impétueux ſont le vent d'Afrique, qui vient du midi & tire vers l'occident, & le *corus*, ou vent d'aval : car on appelle ainſi ſur mer un vent qui s'éleve entre l'occident & le ſeptentrion, mais plus proche du ſeptentrion : le premier eſt le *ſud-eſt*, & le ſecond ſur l'océan *nord-oueſt*, quart de *nord*.

Ces vents en ont deux qui leur ſont oppoſés & d'une égale violence, *vulturnus* & *aquilo* chez les latins. Le *volturne* eſt un vent qui s'éleve à l'orient du ſolſtice d'hiver ; l'*aquilon* eſt le vent d'orient d'été, la bize ; on l'appelle ſur mer *nord-eſt*. Le *nord-oueſt* eſt très-froid & très-humide, & le *volturne*, qui s'éleve à l'orient du ſolſtice d'hiver,

chaud & très-ſec. Les vents les plus froids & le plus chauds viennent directement des poles.

Il y a deux autres vents qui ſont très-tempérés. L'un part de l'occident en ligne directe : c'eſt le *favonius* des Latins, le *zéphir ;* mais il ſouffle légérement & très-rarement. Le *ſubſolanus* vient de l'orient : il eſt ordinairement *équinoxial.* C'eſt un vent fort ſalubre, & quelquefois plus fort que le *zéphir*, ſurtout lorſque le ſoleil s'éloigne de l'équateur.

De ces premieres obſervations, je crois pouvoir conclure que c'eſt donc le mêlange du chaud & de l'humide qui regle la fécondité des choſes. L'art imite ce mêlange dans la Chine par la multitude prodigieuſe de canaux, d'habitations, & même de villes qui y ſont ſituées : mais il eſt marqué en Egypte plus que par-tout ailleurs, par les débordemens du Nil. Il eſt encore très-

très-ſenſible dans les Indes Orientales, & dans les provinces que baigne la mer Caſpienne. De-là vient cette fertilité ſurprenante de la terre ; mais ce bienfait de la nature eſt balancé par de cruels inconvéniens ; car il n'eſt que trop vrai que de la même cauſe vient auſſi ce nombre effrayant de monſtres, d'inſectes & de reptiles qu'on voit dans ces climats.

Du lieu en général, l'ordre me conduit aux lieux particuliers.

CHAPITRE IV.

Des Lieux particuliers.

LA différence des choſes & du climat eſt très-conſidérable dans les lieux inégaux, bornés & terminés par un horizon particulier. Cette inégalité n'a pas même échappé

aux habitans de la campagne & aux artiſans groſſiers.

Les campagnes & les plaines de Turin ſont tournées vers l'orient, ou plutôt elles jouiſſent de cette heureuſe ſituation, parce qu'elles ont les Alpes au couchant. La Paleſtine eſt cenſée occidentale, parce qu'elle a au levant le mont Germon & le mont Liban, quoique le ſoleil dans l'équateur, ſe leve plutôt une heure & demie, dans la Paleſtine qu'à Turin. Or, lorſque le ſoleil, à ſon lever, diſſipe l'obſcurité épaiſſe & malfaiſante de l'air, il rend le pays beaucoup plus tempéré ; & il arrive que, dans le tems de la plus grande chaleur, c'eſt-à-dire, après-midi, le ſoleil ſe couche pour la région orientale, & ſe leve pour l'occidentale. De-là, cette grande différence entre le Dauphiné & le Piémont, qui ſont dans les mêmes latitude & longitude. La même diverſité ſe trouve entre les monta-

gnes & les lieux marécageux ou arides, calmes ou expoſés à la violence des vents.

Les habitans des montagnes ne reſſemblent point à ceux des plaines, ſur-tout ſi elles ſont marécageuſes. Au ſeptentrion le froid eſt répandu également dans la plaine, & au midi dans les montagnes & les régions moyennes. La rigueur du froid eſt auſſi grande ſur le Pic de l'iſle de Ténériffe, que ſur les monts Hyperboréens.

Ce n'eſt point par la proximité du Ciel, que les plantes des montagnes ont plus de vertu & les animaux plus de vigueur : mais c'eſt parce que les pays & les plaines du ſeptentrion étant preſque tous arroſés & même noyés; il s'enſuit que les montagnards durs & robuſtes vivent plus long-temps, ainſi que les oiſeaux ; les arbres & les troupeaux des montagnes ſont auſſi préférables à ceux des plaines.

Ces obſervations ſur la région moyenne & les mœurs de ſes habitans, ne regardent pas ceux qui habitent les Alpes ou les Pyrénées, les Cevennes, *Acroceraunia*, c'eſt-à-dire, les montagnes de l'Empire ou de l'Albanie, qui diviſent la mer d'Ionie, ſituée entre la Sicile & l'iſle de Candie à l'embouchure de la mer Adriatique. Ces obſervations qui m'ont paru très-néceſſaires, ne regardent point non plus les peuples des montagnes qui s'élevent entre l'Arménie & l'Ibérie ou Géorgie, ni ceux du mont Imaüs, partie du Caucaſe, & qui s'étend juſqu'au Gange; elles ne regardent point les habitans du mont Hémus dans la Thrace, ceux des montagnes appellées Carpathes dans le pays des Sarmates, ni enfin ceux des monts Olympe & Caucaſe, & des montagnes d'Auvergne.

Il en faut encore excepter, parmi les orientaux & les occidentaux,

les peuples du mont Atlas, & ceux de l'Arabie heureuſe. Les montagnards ſont durs, ſauvages, belliqueux au ſeptentrion comme au midi. Sur le mont Atlas même, qui eſt proche du tropique, les hommes y ſont grands, fiers, cruels & robuſtes.

Les habitans des montagnes d'Arabie n'ont pu encore dépoſer leur férocité, ni perdre leur liberté. Le Sultan leur payoit autrefois ſoixante mille écus d'or, pour jouir tranquillement des campagnes de la Paleſtine & de Damas.

De tous les peuples d'Italie, les Marſes étoient jadis les plus vaillans. C'étoit moins un proverbe qu'une vérité conſtatée par une longue expérience, *ſine Marſis triumphaſſe neminem.* Les Suiſſes, le Dalécarliens, les Dalmatiens, les Liguriens ou habitans de la riviere de Gênes, les Siciliens montagnards, les Ecoſſois, & cent autres démontrent encore de nos jours l'évidence de cette opinion.

Par une raiſon contraire, les Bataves ou Hollandois, les habitans de la Friſe qui occupent les embouchures du Rhin, les Flamands dans leurs marais & leurs plaines, ſont plus grands, plus gros, plus robuſtes & moins ingénieux que les Anglois, dont le terrein eſt ſablonneux.

La plus mauvaiſe ſituation eſt celle des lieux chauds & marécageux, tels que l'Egypte & la Gaule Narbonnoiſe noyée dans les marais; l'air mal-ſain y engendre l'hydrocele, la lepre, corrompt la couleur du viſage, & le rend pâle & blême; au lieu que les pays chauds, quelque arides qu'ils ſoient, ſont toujours ſains. Les Eſpagnols, les Numides, les Perſes, les Chaldéens, les habitans de l'Arabie heureuſe ſont durs, ſupportent aiſément le travail, la faim & la fatigue.

Je dis plus, la diſtance d'une ſeule riviere change quelquefois la

nature des eſprits, lorſque ſon cours s'étend dans toute la longueur des pays dont il eſt entouré; tels que ſont le Danube, le Pô, le Niger, & le fleuve Aſope; cette ſéparation met un obſtacle au commerce des hommes. Les méridionaux, qui habitent ſur les rivages du Niger, ſont petits, foibles & de couleur cendrée; ceux qui ſont ſitués vers le ſeptentrion, de l'autre côté du fleuve, ſont plus robuſtes, plus grands & preſque tout noirs. Auſſi Platon, reconnoiſſant en philoſophe ces variations, rendoit graces aux Dieux d'être né Athénien, & non Thébain; quoique cette premiere ville ne fût ſéparée de Thebes que par le fleuve Aſope, d'une aſſez foible largeur : mais les Athéniens étoient tournés vers le midi, & les Thébains au ſeptentrion.

Il faut faire ici les mêmes obſervations au ſujet des peuples qui demeurent dans les vallées, ſuivant

leur diverſe expoſition. Ceux qui touchent le Carpathe, dans le pays des Sarmates, ſont brûlés & preſque noirs ; & de l'autre côté de la montagne, ils ſont blancs. Les habitans de la Rhétie ou de la Carinthie, de la Croatie different des Iſtriens & des Illyriens ; les Vénitiens de terre-ferme, different encore davantage des Génois, des Liguriens & des Toſcans.

Dans tous les lieux venteux en général, les hommes ſont inquiets, inconſtans, & même un peu farouches. Ils ſont plus tranquilles dans un lieu calme, par le loiſir & la facilité de la méditation. Un fou eſt dans une agitation perpétuelle de corps qui s'annonce par ſa démarche. La privation de la ſociété, le mouvement perpétuel, l'éloignement des villes & de leur profeſſion rendent les matelots durs, cruels, inhumains. Les Thraces, les Gaulois, les Anglois, les Circaſſiens, les

les habitans de la Lybie, les Portugais, les Perſes, les Bavarrois, les Pannoniens, ou les Stiriens, ceux qui habitent la Baſſe-Autriche, la Hongrie, le nord de l'Amérique, les environs des Palus Méotides, la Scythie proprement dite; en un mot, toutes ces régions agitées par des vents exceſſifs, ſont plus belliqueux & plus féroces que ceux des contrées calmes, ſituées ſous une même latitude, telles que l'Aſſyrie, l'Egypte, l'Aſie mineure, l'Italie, & la Ligurie. C'eſt ce que l'on remarque dans la Circaſſie, où le ciel eſt fort tempéré, mais où il regne des vents plus violens peut-être qu'en aucun autre endroit du globe. Auſſi ſes habitans ſont féroces & cruels. Point de peuples plus belliqueux dans la Gaule, que les Gaſcons & les Provençaux, quoique ceux-ci ſoient plus méridionaux que les autres; parce que le *volturne*, qui s'éleve à l'orient du ſolſtice d'hi-

ver, & le nord-oueſt ou quart-de-nord, qui y ſoufflent toujours, inſpirent cette inquiétude d'eſprit, & cette effervescence de ſang, cauſes eſſentielles de la valeur.

Ainſi, la qualité la plus ſaine de l'air eſt très-difficile à trouver. Il y a des pays humides fort ſains, tels que le royaume des Algarves, & beaucoup d'autres; quand d'ailleurs on ſeroit parvenu à découvrir cette qualité, elle ne prouveroit encore rien ici. Pour fonder d'exactes applications ſur le climat, il ne faut pas s'arrêter à l'eſtimation ſeule des terres, à leur fertilité, à la ſeule reſſemblance dans la température de l'air, & à la production des fruits eſſentiels. Il faut en venir à l'analyſe exacte de la nature, en partageant une région par ſes diviſions; en remarquant avec ſoin la formation des minéraux & des végétaux, la nature & le retour des vents, la ſituation des terreins qui ſe diver-

ſifie à l'infini, la qualité des eaux, celle des alimens qui croiſſent dans le pays, ou qu'on y apporte toujours altérés & déchus des qualités du ſol.

Le genre de vie des habitans, la ſobriété, la préparation des alimens, ſont ſur-tout dignes de remarque. L'abondance prodigieuſe de la Chine n'a point corrompu ſes habitans; ils ont vaincu, par leur ſobriété, les délices du pays; & par leur avarice, ils ont triomphé même de l'influence du climat. La Hollande a conſervé la frugalité de Sparte, dans un gouvernement diamétralement oppoſé, c'eſt-à-dire, tout fondé ſur le commerce, la paix, & l'amour des richeſſes: mais la même cauſe qui perdit Sparte, ſemble préparer la ruine de la Hollande. Ce ne fut point l'amour des richeſſes qui corrompit Lacédémone, ce fut le luxe qui l'énerva & hâta ſa ruine.

Au contraire, les Anglois ont profité des richeſſes du commerce, & des avantages des travaux de leur induſtrie. L'eau-de-vie & les vins de France donnent à ces eſprits triſtes, ſombres, des momens agréables qui, ſans cela, leur ſeroient inconnus. L'uſage de ces boiſſons pernicieuſes eſt devenu néceſſaire, & elles ſont les délices du nord. Le peuple privé, par ſon indigence, de ces liqueurs, réduit à la biere & à ſes potions enivrantes, reſte engourdi dans l'abrutiſſement; ſa joie la plus brillante eſt une véritable langueur, comparée à notre vivacité. L'Eſpagnol n'a point quitté ſes légumes & ſon ſaffran. L'Italien eſt inſenſible à l'excellence de ſes vins; ſa table faſtueuſe & ſans goût ne ſauroit fixer l'étranger: dans ſes feſtins, dans ſes plus ſomptueuſes fêtes, il ſe borne à prodiguer avec oſtentation ſes liqueurs & ſes glaces. La ſobriété des orientaux ne

s'eſt point démentie encore, & je ne penſe pas qu'elle ſe démente jamais. Le pilo, qui fait le fond de leur cuiſine, n'eſt autre choſe que de la chair de mouton, de chevreau, d'agneau, ou de veau, préparée avec du ris, du jus de grenade, & cuite juſqu'à conſomption. Les mets les plus délicieux de la Chine & du Japon, conſiſtent en fruits ſecs, en dattes, en poiſſons ſecs, en thé, en café, &c. dans toute l'étendue de la Perſe, on mange dix fois moins de chair qu'on n'en conſomme en France. Chardin écrit que de ſon tems on tuoit dans la ville d'Iſpahan 2000 moutons, & 1500 dans les fauxbourgs, & que du reſte, il n'y avoit point d'autre groſſe viande que le mouton. Cependant on compte à Iſpahan tout au moins autant d'habitans qu'on en compte à Paris.

Mais d'un autre côté, l'interdiction du vin a jetté les Perſans dans

l'uſage de l'opium, du cochemar & de mille autres liqueurs artificielles, infiniment plus dangereuſes; les accidens funeſtes & fréquents cauſés par cet uſage, ont obligé la cour de Perſe à accorder la permiſſion de boire du vin avec une lettre de petit cachet ; & le miniſtere de la Porte ſe ſert en tems de guerre d'un motif de religion, pour accorder aux ſoldats la même permiſſion.

La table Françoiſe a ſurpaſſé toutes les autres par ſa délicateſſe & ſes vins, & peut-être même en ce dernier article, eſt-elle ſupérieure à la table tant vantée des anciens Romains. Toutes les nations de l'Europe ont emprunté ſon goût : elle préſide aux fêtes & aux plaiſirs, dans les cours d'Allemagne, aux extrêmités du Nord, & en Angleterre même.

CHAPITRE V.

De la tranſplatation des Hommes, & des changemens ſurvenus aux Climats & aux Pays.

IL s'en faut bien que les climats demeurent immuables. Ils changent quelquefois par les variations qui ſurviennent dans la nature même, ou que produit l'induſtrie des hommes. Ainſi donc il eſt bon de ſavoir expliquer, ou plutôt de ſavoir reſtreindre tout ce que les obſervations ont avancé au ſujet de l'immutabilité des climats.

Il y a déja pluſieurs ſiecles que l'Italie a éprouvé des révolutions eſſentielles dans l'ordre phyſique. Le climat s'eſt renouvellé, & l'on n'y reſſent plus ces hivers rigoureux dont nous parlent les anciens écrivains. L'éruption des volcans,

qui ſe ſont ouverts, les mines d'arſenic qui ont percé, les marais d'Oſtie & d'Oſtrante, qui ne ſont plus deſſéchés : toutes ces choſes, réunies avec la différence encore plus prodigieuſe des anciens & des nouveaux Romains, indiquent un changement ſingulier dans le climat: variation produite par des cauſes phyſiques de toutes les eſpeces.

Dans l'Allemagne & dans les Gaules on a abattu une très-grande quantité de forêts. La culture des terres a produit l'abondance & la ſalubrité de l'air. La Chine, la Perſe, ainſi que les grands états de l'Europe, ſont arroſés & rafraîchis par une multitude de canaux qui en parcourent toute l'étendue. Les fleuves détournés ont été forcés d'obéir aux grandes vues des ſouverains, à l'induſtrie des commerçans, aux travaux des cultivateurs; les arbres ont été renouvellés, tranſplantés, ou plutôt portés dans les

différentes contrées, les fruits rectifiés & améliorés, les eaux corrigées dans leur qualité, les plantes dangereuſes extirpées, les marais deſſéchés; la nature & la vertu des herbes & des plantes ſont connues; les alimens & les boiſſons agréables ou fortifiantes, tranſportés en tous lieux par l'activité du commerce, ont cauſé bien des changemens. Enfin, à force d'art on a trouvé une infinité de moyens pour ſe précautionner contre les rigueurs des hivers & les ardeurs des étés : de ſorte qu'il n'y a preſque plus en Europe que l'empire Ottoman, que le deſpotiſme du Prince, & l'odieuſe politique du gouvernement continuent à appauvrir. Ces beaux lieux, l'ornement de l'antiquité, ſont déſerts, ils ſont privés de moiſſons & de cultivateurs Comme les habitans toujours eſclaves & toujours avilis, n'y ont que des jouiſſances précaires, chacun enſemence préciſément pour

ſa famille, & la campagne un peu éloignée des villes, n'eſt plus couverte que d'épines & d'herbes inutiles.

Mais la circulation des choſes par le commerce, n'approche pas, il s'en faut bien, de la tranſplantation que les tems & les circonſtances ont fait ſubir à l'humanité elle-même. L'émigration des peuples & l'établiſſement des colonies, ont confondu les notions primitives des caracteres des nations anciennes. Les Saxons, qui conquirent l'Angleterre, adoucirent en ce pays leur férocité naturelle. Les Turcs, digne poſtérité des Scythes proprement dits, perdent depuis près de deux ſiecles leur cruauté & leur valeur; ils avouent eux-mêmes l'extrême différence qui les diſtingue de leurs peres; & pour la ſeconde fois, la Grece vaincue énerve ſes vainqueurs.

Les Galates, habitans de l'Aſie

mineure, & colonie des Gaulois, ſe corrompirent par les mêmes raiſons. Le conſul Lucius-Memmius, voyant ſes ſoldats effrayés du nom Gaulois, les raſſura en leur diſant que les Galates, amollis par les délices du pays, avoient ceſſé d'être Gaulois; obſervation que ce conſul ne devoit point aſſûrément à ſa philoſophie, mais à l'expérience; car c'eſt ce même Memmius qui, après avoir conquis l'Achaïe, faiſant charger ſur les voitures & les navires de l'armée, les tableaux les plus rares, & les chefs-d'œuvre de la Grece dépouillée, impoſa pour peine aux conducteurs, d'en faire faire de ſemblables à leurs frais, s'ils venoient à ſe gâter.

Les Chinois, chez leſquels les voyages ſont défendus, & dont l'empire eſt fermé aux étrangers, gardent, dit-on, leurs coutumes depuis un tems immémorial: cela doit être; car enfin, quelles cou-

tumes étrangeres voudroit-on que pût adopter une nation qui ne connoît qu'elle-même, qui n'eſtime qu'elle-même, & qui mépriſe tout ce qui n'eſt pas elle? On a donné beaucoup d'éloges à cette immutabilité des mœurs chinoiſes; mais ces éloges ſont tout au moins auſſi ridicules que la loi qui défend aux Chinois de s'éclairer, de s'éloigner des frontieres de l'empire. Quel mal produiroit donc l'abolition de cette loi? Les Chinois, à la vérité, ſeroient moins orgueilleux, moins jaloux de leurs uſages qui leur paroîtroient puériles, gênans, minutieux; plus vrais dans leur urbanité, ils acquéroient plus de talens, plus de lumieres. L'Anglois même change de mœurs en voyageant. Les colonies Hollandoiſes ont pris à Batavia le luxe & les manieres aſiatiques. A l'égard de chaque peuple, la patrie eſt le ſiege des mœurs. Après deux ou trois géné-

rations au plus, le ſang perd ſes qualités primitives; enfin, les qualités du ſol ſe déclarent dans l'eſpece des hommes, comme dans celles des animaux & des plantes.

Qu'on me permette encore une réflexion qui me paroît exacte; l'excès de la corruption vient du commerce joint au mêlange des nations. Rien n'approche des deſcriptions de Lima, du Mexique, & des habitations Eſpagnoles. Les délices du pays, les richeſſes, la multitude des négocians de toutes les nations, ont produit dans ces lieux un compoſé de religion & de vices, dont je ne trouve d'exemple que dans Rome, célébrant, ſous ſes empereurs, les myſteres étrangers.

Une correſpondance univerſelle & non interrompue, unit les peuples Européens; liés par le commerce, ils forment une immenſe ſociété d'affaires, d'intrigue, & de

plaiſir même, de politique, d'arts. Les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, leur rang, ou leur mérite, voyagent, & ces voyages alterent les mœurs particulieres à chaque nation. Ces voyageurs apportent de nouvelles impreſſions dans leur patrie. Or, il n'eſt point de changement indifférent, pas même celui de la mode. La guerre & les voyages ſur mer, tranſportant les hommes, tranſportent auſſi, pour ainſi dire, les climats. Il ne reſte d'inaltérable que le fond, je veux dire la baſe du caractere.

Les anciens, tranquilles dans les pays fortunés où la nature les avoit placés, ſe ſuffiſant à eux-mêmes, n'avoient pas beſoin d'une auſſi grande induſtrie, que les peuples modernes, nés dans des climats plus avares. Auſſi les anciens ont conſervé plus long-tems leurs coutumes, leurs uſages, leurs mœurs; auſſi ont-ils varié dans leur carac-

tere, beaucoup moins que les modernes. L'Egypte, cette métropole des ſciences, attendoit majeſtueuſement chez elle le concours des étrangers, & ne ſe communiquoit qu'avec beaucoup de précaution, très-ſobrement, & comme par contrainte, ainſi qu'on peut le dire de tous les ſavans de l'orient. Les prêtres couvroient leurs impoſtures, leur fourberie, leur orgueil du voile de l'auſtérité ; avec leurs concitoyens qu'ils maîtriſoient, & les étrangers qu'ils trompoient, ils avoient des réſerves étonnantes. Les Hébreux & le reſte des orientaux ne voyagerent que fort peu. Les Grecs ſeuls ſe répandirent par toute la terre. Leurs graces, leur éloquence, la douceur de leur commerce, leur induſtrie & leur prééminence dans les ſciences & les arts, ſéduiſirent les peuples, & toutes les nations coururent en foule chez eux. Auſſi donnerent-ils aux

Romains, & à tous les peuples, leurs mœurs, & juſques à leurs fables : quand ils ſe corrompirent, tout fut corrompu. Avec bien moins de ſoins, de fatigue, de courſes, les François ont opéré dans ces derniers ſiecles, ce que les Grecs oppérerent jadis : ſans quitter leur patrie, ils ont changé les mœurs de l'Europe en pluſieurs points conſidérables ; puiſſent-ils ne pas les corrompre ! Le François voyage rarement. Bien éloigné du faſte & de la gravité de l'Egypte, la France, tend les bras à l'étranger, l'invite à partager ſes goûts, à adopter ſes ridicules, ſa raiſon & ſes plaiſirs.

Tels ſont les principaux effets du climat dans l'air & les élémens : il eſt tems de paſſer aux impreſſions que nos corps reçoivent de cette cauſe générale.

CHAPITRE

CHAPITRE. VI.

De la couleur & de la figure des Hommes des différens Climats.

NE nous écartons point de la division que nous venons d'établir, & nous nous convaincrons qu'il regne, dans les habitans de la moyenne région, une variété frappante, occasionnée par le mêlange des individus de diverses nations; les hommes ayant coutume de venir chercher, des extrêmités du froid & du chaud, la région du milieu. C'est dans ces pays en effet, que se sont établis les Scythes, les Goths, les Turcs, les Tartares, les Arabes, les Sarrazins & les Carthaginois. Les Vandales seuls vinrent, non s'établir, mais se montrer seulement en Afrique, dont ils furent bientôt chassés. Jamais les Sarrazins, ni les Ro-

mains ne pénétrerent dans les pays du nord, ni dans l'Ethiopie. Auſſi les habitans de ce dernier pays, ſe reſſemblent, & ont la figure du ſinge, avec des dents très-blanches.

Il eſt beaucoup plus difficile de déterminer la figure des orientaux; car dans ces vaſtes contrées, ſi l'on en excepte la Chine & le Japon, la circulation perpétuelle, les enlevemens des belles femmes & des jeunes eſclaves par les Tartares, les Arabes & les Corſaires, les mariages des Circaſſiennes & des Géorgiennes avec les Turcs & les Perſans, les recherches des officiers du prince pour la milice & le ſerrail, renouvellent ſans ceſſe les principes du ſang naturel. Ainſi, pour ſe former une plus juſte idée de la figure des habitans de ces provinces, il faudroit s'attacher au peuple, qui n'a pu pouſſer encore la délicateſſe juſqu'aux femmes étrangeres.

Sous les tropiques, les hommes ſont exceſſivement noirs ; & par une raiſon contraire, ſous le pole Arctique, il ſont bruns : depuis le pole Arctique juſqu'au 60 degré, ils deviennent rouges, & blancs du 60 au 45e ; enſuite on n'en voit que de blonds juſqu'au 30e ; & lorſque la bile jaune eſt mêlée avec la noire, ils tirent ſur le verd, juſqu'à ce qu'enfin ils deviennent bruns, & enfin tout-à-fait noirs ſous les tropiques.

Les habitans de l'extrêmité du ſeptentrion, ſont d'une maigreur & d'une pâleur exceſſives, ils ont le poil rouge, la peau nette & ſans défaut, la taille médiocre, les épaules larges, les yeux couleur de verd de mer, la voix foible, & ſans agrément. Les Allemands & les Anglois ſont preſque tous fort blonds.

Les ſeptentrionaux different beaucoup, par les yeux, des méridionaux. Ceux-ci les ont noirs, les au-

tres couleur de verd de mer ou d'un bleu azuré. Les peuples du milieu ont des yeux de chevre, c'eſt-à-dire, d'un jaune obſcur & roux. Les Allemands ont les yeux un peu féroces, & d'un bleu azuré, quelques-uns verds & blanchâtres, mais pluſieurs d'un bleu foncé & obſcur. Les Scythes ont le bleu des yeux mêlé de quelque blancheur.

La couleur de verd de mer dans les yeux eſt un grand ſigne de chaleur. Les yeux obſcurs & roux ſont les plus perçans de tous; les chevres n'ont jamais les yeux chaſſieux ni malades.

Ainſi, les peuples ſeptentrionaux ont la taille élevée, la couleur blanche, les cheveux liſſes & beaucoup de ſang: les méridionaux, au contraire, ſont d'une taille médiocre, ils ont la peau brune, les cheveux crêpus & noirs, les yeux noirs, les jambes foibles, & peu de ſang. Le ſang des Scythes eſt épais, comme

celui des ſangliers & des taureaux; tandis que les méridionaux ont un ſang délié, comme les lievres & les cerfs.

Les hommes augmentent donc en chaleur intérieure, depuis le 45 juſqu'au 75 degré : ce qui arrive auſſi dans la partie oppoſée, par delà le cercle du Capricorne; enſorte que les hommes ont la taille plus élevée, à meſure qu'ils s'éloignent de l'Equateur; tels ſont les Patagons. Auſſi ne trouve-t-on preſque point de troupeaux de bœufs, preſque point de chevaux, & peu de moutons dans l'Afrique.

Par-delà le 75 degré, le froid brûle les corps, non par la chaleur intérieure, mais par l'action du froid qui pénetre dans les parties les plus intimes, & conſume l'humeur dans les corps comme la ſeve dans les plantes.

Le principe de cette ſtature élevée eſt dans le chaud & l'humide

dont ces peuples abondent, comme les monſtres de la mer. Pour appaiſer cette chaleur, ils uſent de boiſſon, beaucoup plus que d'alimens ſolides.

Revenons ſur nos pas. Les méridionaux ſont froids dans les parties intérieures : ils ſont ſecs, durs & foibles ; ils ont fort peu de poil, la peau brune, la taille petite & les cheveux crêpus, les yeux noirs, la voix nette & d'un ton aigu. Les ſeptentrionaux ſont chauds & humides, couverts de poil, robuſtes, blancs, de haute taille ; ils ont la chair molle, les cheveux liſſes, les yeux d'un bleu céleſte, la voix grave & très-forte.

Voici, je crois, tout ce que l'on pourroit oppoſer à ces obſervations. Vous prétendez que les habitans du ſeptentrion ſont robuſtes, & que ceux du midi ſont au contraire foibles ; cependant les hiſtoriens aſſurent que ceux-ci ſont des hommes

durs, & les autres des hommes mous & lâches.

A ces objections, je répondrai que les peuples du nord ſupportent aiſément la fatigue dans les pays froids, contrées qui par leur nature exigent un pénible travail ; au lieu que les terres de l'orient ſont fertiles, légeres, & très-riches. Dans un pays chaud, les ſeptentrionaux fondent & languiſſent : au contraire, les méridionaux ne peuvent ſupporter l'âpreté des pays froids. C'eſt pour cela ſans doute que les femmes Eſpagnoles appellent les Allemands des *poiſſons* dont les chairs ſont fort délicates. Les Celtes & les Flamands ſe plaignent beaucoup en Italie des couſins & autres inſectes, tandis que les Italiens ne font aucune attention à cette incommodité.

L'abondance d'humeur, ou la ſéchereſſe, donne encore la ſolution de cette ſeconde difficulté qui a paru à Tacite une véritable contra-

riété dans le caractere des Allemands. Ils aiment, dit-il, la pareſſe, & cependant ils haïſſent le repos. Ils aiment la guerre avec paſſion, & pendant la paix, ils ſe livrent tout le jour au ſommeil & à l'incontinence de leur appétit. Le principe de cette contrariété apparente ſe trouve dans la chaleur intérieure, mêlée avec l'humidité. La chaleur les pouſſe à l'action & au mouvement, comme les enfans; mais, l'abondance de l'humide, leur cauſe bientôt la moiteur & la molleſſe. Voilà pourquoi les Eſpagnols & les Italiens repouſſerent ſi ſouvent les Gaulois & les Germains, quand une fois ils parvenoient à ſoutenir leurs premiers efforts.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Du tempérament. Des maladies ordinaires & épidémiques. De la durée de la vie. De la ſobriété & de l'intempérance.

D'APRÉS les médecins, nous avons regardé la bile comme formant eſſentiellement le fond du tempérament des méridionaux & des orientaux. Cette bile ſe ſéparant du ſang comme la lie & le tartre ſe ſéparent du vin, les mouvemens rapides qu'elle cauſe dans l'eſprit ou dans les fibres du cerveau, ne peuvent plus manquer de ténacité.

Auſſi la frénéſie eſt une maladie très-ordinaire dans ces régions, & même dans la partie méridionale de l'Eſpagne. Les fous ſont très-communs à Maroc, à Fez, ainſi que

dans l'Andalouſie. La lycanthropie, ou cette maladie de l'imagination qui perſuade qu'on eſt transformé en loup, eſt commune dans l'orient : même en Provence dans certains tems de l'année, beaucoup d'habitans ſont ſujets à des aliénations ſi marquées, qu'on les oblige, pendant qu'elle dure, de ſe retirer dans le ſein de leurs familles, & qu'on demande ſans héſiter des nouvelles de l'état de leur eſprit ; maladie que les gens du pays déſignent par cette expreſſion populaire : *A-t-il viré ?* Les fous du midi parlent, ſont éloquens, prêchent en pluſieurs langues : ceux du ſeptentrion rient dans leur folie. Les méridionaux ſont ſujets au mal caduc, aux fievres quartes, aux écrouelles : les maladies les plus ordinaires dans le ſéptentrion ſont la pituite, la léthargie, & toutes les ſuites de la pléthore & de la fluxion. Les fievres en Afrique ſont rares & légeres,

par le défaut de chaleur interne. Hippocrate aſſûre même que la fievre quarte, propre à la mélancholie, une fois guérie, ne revient jamais.

Les ſeptentrionaux ſont ſujets aux fievres quartes, cauſées par le ſang, aux tumeurs, à l'épilepſie, aux convulſions, à la perte des yeux, à meſure qu'ils s'éloignent du milieu; tout cela vient des humeurs épaiſſes & de la quantité des excrémens. La région du milieu eſt encore ſouvent ravagée par la peſte, à cauſe des fréquentes variations de l'air en automne & au printemps; variations qui produiſent encore le feu Saint-Antoine, la gangrene, & la goutte.

Ainſi, malgré tous les avantages de la région moyenne, il eſt aiſé de conclure que la vie n'y eſt pas plus longue que dans les pays du midi, où le tempérament des hommes s'accorde avec la chaleur. Les

hiſtoriens ſont diviſés dans leurs opinions au ſujet de la durée de la vie, & cette incertitude ne peut ſe décider par la beauté ni par le coloris du viſage. La beauté des Gaulois, a dit Tertullien, & la délicateſſe des traits de leur viſage, ſont paſſées en proverbe: Tertullien eût pu donner le même éloge aux Anglois & aux Allemands qui ſurpaſſent peut-être les Gaulois par les graces & la beauté de la figure: mais ce foible avantage, quelque flatteur qu'il ſoit pour ceux qui en jouiſſent, ne prouve point aſſez.

En effet, quoique la température la plus parfaite ſoit celle de la région moyenne, la longueur de la vie n'en eſt pas toujours une ſuite. Suivant moi, la température la plus parfaite eſt celle qui forme les corps les plus robuſtes & les meilleurs eſprits; telles ſont les régions moyennes. Cependant, les pierres & les plantes durent plus que les animaux,

& il y a, quoi qu'on en diſe, un grand nombre d'animaux qui vivent beaucoup plus que l'homme.

Les ſeptentrionaux ſont ſoutenus par le mêlange du chaud & de l'humide; les orientaux, par la ſuppreſſion des excrémens qui s'engendrent en petite quantité dans leur corps. Or, moins les plantes pouſſent de rejettons, plus elles fleuriſſent long-tems. D'ailleurs, l'éléphant, le palmier, l'or & le diamant, tous les êtres enfin qui ſubſiſtent long-tems, ſe trouvent vers le midi. Paſſons aux avantages divers des tempéramens, relativement à la génération & à la force, ou à la guerre.

Toutes ces notions conduiſent, par une déduction phyſique, à décider une queſtion qui partage encore les médecins & les hiſtoriens, preſque toujours oppoſés en apparence ſur ces matieres, qu'on diroit qu'ils ſe ſont moins attachés à dé-

cider qu'à obſcurcir. Hippocrate, le ſeul qui ait ſurvécu à l'ancienne phyſique, également ancien & moderne, ſoutient que les Scythes ne ſont pas propres aux femmes ; il aſſure au contraire que les méridionaux aiment, adorent, idolâtrent les femmes, comme ils ſont entraînés par le goût de tous les plaiſirs ; & ce penchant irréſiſtible, ajoute le ſavant Hippocrate, provient de la froideur & de l'humidité du ventre. Or, cette opinion eſt directement oppoſée au ſentiment du plus grand nombre des hiſtoriens.

Néanmoins il me ſemble que l'on peut concilier ces deux ſentimens qui paroiſſent ſi fort inconciliables ; en obſervant que les méridionaux, par l'acrimonie de la bile qui les ronge, ſont moins propres à la génération, à cauſe du défaut de l'humide mêlé avec le chaud dans le degré convenable ; mais que, d'un autre côté, ils ſont vivement en-

traînés vers la volupté ; & c'eſt delà ſans doute, & non d'ailleurs, que viennent ces accouplemens monſtrueux qu'ils ont imités des animaux, & ces raffinemens infâmes qui outragent & trompent la nature. S'ils ſont donc plus lubriques, la cauſe en eſt dans la bile ; dans la jaune par ſon acrimonie, dans la noire par ſon écume & les eſprits flatueux qu'elle contient.

Ariſtote avance encore, à ce ſujet, une opinion contraire à celle des médecins. Il ſoutient, dans ſes livres de politique, que les peuples belliqueux, tels que les Scythes, ſont extrêmement laſcifs. Cette aſſertion n'eſt vraie que relativement aux peuples belliqueux, pendant le tems qu'a duré leur tranſmigration ; ſur-tout lorſqu'ils n'ont dû leur établiſſement qu'à des guerres fort longues, cruelles & ſanglantes. Mais alors c'étoit bien moins au tempérament qu'il falloit rapporter cette

dépravation des mœurs, qu'aux funeſtes & trop ordinaires effets de la guerre ; de la guerre qui, traînant avec elle l'ignorance, les débauches de table, la brutale licence l'oiſiveté même, enfin les ſacs des villes, où la perſonne des vaincus, par la loi même des Hébreux, étoit livrée au premier tranſport du ſoldat, occaſionnoit le vice reproché par Ariſtote, aux Scythes & aux Spartiates.

Il eſt prouvé que les Allemands & les Anglois, parvenus à des établiſſemens fixes, ont été moins idolâtres des femmes que les orientaux. Il eſt inconteſtable que les habitans du nord & des pays froids, ont la complexion moins tendre que les Italiens, les Eſpagnols, & les orientaux, & il eſt tout auſſi inconteſtable que ces peuples, d'un tempérament plus laſcif, ſont infiniment moins propres que les autres aux fatigues de la guerre.

Pourquoi craindrois-je de le dire ;

c'eſt le génie lui-même de la nature qui, par cette diſtinction frappante a caractériſé les peuples. Les uns ſont faits pour commander & conquérir, & les autres pour obéir. Et où trouverions-nous ailleurs que dans le premier de ces deux caracteres, la véritable cauſe de la fondation de ces puiſſans empires établis par les peuples de la région moyenne, qui ont porté leurs conquêtes dans les contrées orientales? L'éloquence, la guerre, la juriſprudence, la navigation, le commerce, ont été leur partage; mais, en rendant ces peuples plus propres à la multiplication qui leur étoit ſi néceſſaire pour les conquêtes & les travaux de la ſociété, la nature a modéré en eux ce deſir véhément, ſi bien appellé, par Cicéron, *le mouvement de l'ame le plus ennemi de la philoſophie.*

Vitruve, cet illuſtre Romain, à qui dès ſon enfance on donnoit

l'inſtinct de la monarchie univerſelle, obſerve que les Dieux avoient placé au milieu du monde, & dans le climat le plus tempéré, la patrie du peuple Romain, qui devoit commander à toute la terre. N'étoit-ce pas auſſi ce que penſoit Virgile, lorſqu'il diſoit avec tant de majeſté,

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

CHAPITRE VIII.

Des qualités du corps ; propres aux Nations des différens climats. De la voix, & de la prononciation des Langues.

CEs idées générales ſur le tempérament, m'ont conduit naturellement au vaſte & curieux détail des qualités particulieres aux différentes nations.

Les convulſions ſont très-fréquentes chez les orientaux ; ils en éprouvent non-ſeulement dans la maladie, mais même dans l'état de ſanté, à la ſimple récitation d'un diſcours, à la vue de tout objet inattendu. Faut-il être ſurpris que des hommes ſi ſecs, & preſque décharnés, d'une ſi grande ſoupleſſe dans tous les nerfs, d'un ſang ſi vif

& ſi brûlé, marquent tant de vé-hémence dans leurs actions & dans leurs geſtes? Les orientaux expri-ment par des cris, par l'élévation des bras, & par un ébranlement gé-néral de toute la machine, leurs ſenſations, ſouvent occaſionnées par des choſes qui ne nous donnant aucune ſorte d'émotion, nous laiſ-ſent dans toute l'immobilité de no-tre ſituation. Un orateur Danois ou Suédois débite de ſang froid un diſ-cours, ſans ſonger ſeulement à va-rier les inflexions de ſa voix, tan-dis qu'un prédicateur Italien s'agite dans ſa chaire, s'y promene, préci-pite ſa voix, la porte quelquefois à une octave au deſſous du ton natu-rel, pour la relever tout de ſuite juſqu'au ton le plus aigu.

Les ſeptentrionaux ont la voix rauque, & dure ou grave: les Eſ-pagnols, les habitans des environs de l'antique Carthage, ainſi que les Ethiopiens l'ont claire & déliée;

non par le ſeul effet de la chaleur qui, par elle-même, rendroit la voix groſſe & forte, en dilatant les organes; mais par accident, je veux dire, à cauſe de la ſéchereſſe & de la froideur. Or, la vîteſſe du frémiſſement des corps durs & ſecs, frappe l'air d'un ſon plus aigu; au lieu que l'humidité, relâchant les corps, fait que les vibrations étant moins entrecoupées, rendent un ſon plus bas. L'humidité dans le plomb & le bois verd, nous fait entendre un ſon grave. Sous une température moyenne, la voix eſt agréable, harmonieuſe & ſonore, comme celle des Aſiatiques, des Italiens & des François.

Le climat contribue donc beaucoup plus qu'on ne penſe, il contribue infiniment à la prononciation. Ceux qui approchent le plus du ſeptentrion, prononcent du fond de la poitrine & avec rudeſſe, les conſonnes, ne connoiſſant preſ-

que point de voyelles. Leurs aſpirations continuelles viennent de l'impétuoſité des eſprits animaux qui, retenus par le froid extérieur, cherchent une iſſue. Le Saxons, & ceux qui habitent le long de la mer Baltique, prononcent toujours les moyennes pour les tenues, diſant, par exemple, *pipimus* pour *bibimus*, *finum* pour *vinum*. Les orientaux, les Hébreux, les Syriens, les Chaldéens, les Arabes, ſemblent arrêter & rompre le ſon dans le goſier. Les occidentaux au contraire, l'arrêtent entre les dents. Les habitans des pays plus tempérés ſemblent prononcer du bout des levres. Les Allemands tirent leurs expreſſions du fond de la poitrine: les François, tantôt de la poitrine, tantôt du goſier, tantôt du palais ſeulement; & c'eſt ſans contredit de toutes les prononciations de l'Europe la plus douce, ſans excepter l'Italien qui ne paroîtra point à Rome même, & dans la

bouche des dames les plus diſtinguées, étaler la douceur & l'agrément de la prononciation françoiſe. Il reſte toujours au fond quelque choſe de guttural, qui choque une oreille françoiſe, le meilleur de tous les juges en pareille matiere. Il eſt vrai que notre langue manque un peu de proſodie, ou du moins, qu'on s'efforce depuis quelque tems de faire diſparoître ce qui lui reſtoit de quantité ſenſible, par ce principe de courtiſan très-mal entendu, que le meilleur accent eſt de n'en point avoir.

L'Anglois ne parle point, il ſiffle. La prononciation des anciens Romains étoit rude. Cicéron lui-même en convient; il eſt enchanté, dit-il, toutes les fois qu'il entend parler Lælia ſa belle-mere, tant elle adoucit l'âpreté de la prononciation; & cela vient, ajoute-t-il, de ce qu'indépendamment de la différence des organes, les femmes qui ne voyagent point ſont beaucoup

moins expoſées aux mauvaiſes imitations, & gardent par cela même beaucoup mieux l'intégrité de la prononciation & de la langue. Ainſi donc le génie, la force, la métaphore, l'étendue & les richeſſes de la langue, ſont par-tout entre les mains des hommes : mais la prononciation, l'accent, & cet uſage de termes qu'on appelle la *propriété*, le *langage propre*, appartiennent aux femmes. C'eſt là ce que veut dire Socrate, quand il appelle le peuple, un excellent maître de langue, qui jamais ne détourne un terme de ſa ſignification ancienne, ordinaire & naturelle. Sans doute, il déſignoit premiérement les honnêtes-gens, c'eſt-à-dire, les citoyens de la condition moyenne qui ont reçu de l'éducation ; en ſecond lieu, les dames & les citoyens même du rang le plus élevé, qui ne doivent point s'offenſer d'être mis en cette occaſion dans la claſſe du peuple, parce qu'on

qu'on les oppoſe aux gens de loi, & aux lettrés; car c'eſt ainſi qu'on diſtingue les hommes, diviſés en trois claſſes, de connoiſſeurs, de ſavans & de peuple.

Qu'on me permette, en finiſſant ce chapitre, de regarder le François, qui n'a que fort peu d'accent & de proſodie, comme l'antipode du Chinois, dont l'accent eſt varié par une prodigieuſe quantité de tons & d'inflexions. A la Chine le même mot, prononcé avec des accens différens, d'un ton plus haut ou plus bas, plus aigu ou plus grave, ſur la premiere ou derniere ſyllable, ſignifiera vingt choſes différentes. Les Chinois, renfermés depuis les premiers ſiecles dans leur empire, & ſans commerce avec les étrangers, ont pu faire tout ce qu'ils vouloient; & chez eux les lettrés ſont reſtés les maîtres des méthodes, quelques recherchées & extraordinaires

qu'elles puiſſent nous paroître, & qu'elles ſoient en effet.

CHAPITRE IX.

Des Vêtemens.

JE ne me permettrai que quelques réflexions génerales ſur les habillemens des différens peuples : je ſerai court, parce que ce ſujet aſſez frivole par lui-même, ne me paroît pas mériter de bien graves obſervations. Il faut cependant avouer que la barbe & les habits longs changent au premier coup d'œil la taille & le viſage. Les orientaux ont trouvé cet habit majeſtueux, & ils l'ont adopté. Les Perſans portent encore de nos jours le bonnet de Cyrus, & ſon habillement. Le François change le ſien tous les ans; il en change tous les mois, & toujours

avec quelque avantage nouveau. Il a donné ſes modes à toute l'Europe, & aux Dames des quatre parties du monde, qui les font venir, non-ſeulement dans le nord, mais dans les ſérails de Conſtantinople & d'Iſpahan. Le François a des graces non-ſeulement dans ſes habillemens ordinaires, mais encore lorſqu'il imite les parures étrangeres. De quelque maniere qu'il ſe traveſtiſſe, tout lui ſied, tandis que ſes voiſins ſe rendent ridicules en voulant l'imiter. Ils manquent de graces naturelles, de ces graces qui répandent tant d'agrément ſur toutes choſes.

Tous les peuples de l'Europe ont quitté la barbe. Cependant, préparée & taillée artiſtement, comme elle l'étoit dans les deux derniers ſiecles, elle donnoit, ſur-tout aux viſages François, une phyſionomie qui leur manque depuis.

C'eſt en effet un des plus frappans attributs de la figure, que ce réſul-

tat des traits du viſage; c'eſt lui qui conſtitue une phyſionomie, & fait ſortir le caractere. Un excellent acteur comique doit annoncer par ſa phyſionomie le perſonnage qu'il va repréſenter. On trouve beaucoup de ces phyſionomies marquées en Italie, en Eſpagne, ſur les côtes de l'Afrique, & à Conſtantinople.

Les Anglois en ont une qui leur eſt particuliere, mais c'eſt preſque la même dans tous les individus de la nation; & cette monotonie ne laiſſe pas d'être fort inſipide à la fin. Les Chinois s'en ſont donné une fort groteſque & ridicule, par la conformation des traits qu'on leur imprime dès l'enfance. Les Negres ſe reſſemblent tous : les Allemands, les peuples ſeptentrionaux n'en ont que fort peu, quoique l'habillement Polonois, la magnificence des fourrures & des armes, ſemble leur en tenir lieu.

Certainement il y a de la phyſio-

nomie chez les François, & même de la dignité, quoique bien des étrangers la leur refuſent. Chez eux les gens de guerre ont le maintien fort noble, bien décidé ; mais ce n'eſt que lorſque la fatigue des camps & la main lente & ſûre du tems ont verſé leur mâle influence ſur ces viſages délicats, & donné de la force à la phyſionomie. Il eſt vrai qu'en France on voit moins de phyſionomies marquées & caractériſées, qu'en Italie, en Eſpagne & en orient. L'eſprit de ſociété & l'envie de plaire, corrigent l'extérieur, & empêchent, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, le corps & l'ame de ſe pencher abſolument d'un certain côté : & c'eſt là ce qui donne de la phyſionomie : car, en général, plus les hommes ont les paſſions fortes, profondes & concentrées, ainſi que les Eſpagnols & les méridionaux, plus ils ont de phyſionomie. En France, nos mœurs & nos paſſions

réglées, & toujours gênées par la bienſéance, la coutume & l'étiquette ſont preſque toujours en équilibre. Nous portons, comme les ſeptentrionaux, la tête élevée, & l'abondance du ſang répand la gaieté gracieuſe & la fraîcheur du coloris ſur le viſage. Les méridionaux, au contraire, marchent dans une contenance grave, ſérieuſe, & la tête baiſſée. Il ſemble que les graces & le naturel du maintien dérobent quelque choſe à la phyſionomie de caractere; car les peintres chargent plus volontiers leurs porte-feuilles dans ces pays qu'en France, où ils ſe plaignent de trouver rarement des têtes ſingulieres.

Ce dénombrement des effets phyſiques, produits par les cauſes que je viens d'indiquer, exige que je parle des effets moraux. J'appelle *effets moraux* ceux qui ſont produits dans l'ame, ou qui du moins y tiennent par une connexion plus inti-

me, quoiqu'ils émanent néanmoins immédiatement du corps.

CHAPITRE X.

Des Senſations en général, & de leurs différens degrés.

LEs peuples méridionaux ſont naturellement portés à la méditation ; ils ſe reſſerrent & ſe concentrent, pour ainſi dire, dans un petit nombre de paroles, d'objets & d'idées. Cet état de l'ame donne néceſſairement au corps une uniformité ſinguliere, un extérieur recueilli, ſévere & phlegmatique. C'eſt pour cela même que l'on voit ſouvent ſortir de ces viſages ſérieux, ou même auſteres, de ces figures de caractere, des ſaillies qui ont une qualité vraiment originale : tels ſont les Eſpagnols & les Italiens. Ces

traits inattendus reſſemblent à ces météores qui traverſent l'air ténébreux, ou à ces coups de lumiere qui réveillent le ſilence univerſel d'un tableau.

Les habitans de ces heureuſes régions, remplis du ſpectacle des cieux & du ſoleil qui brille avec plus de pureté ſur leur horiſon, enchantés, ſéduits par les attraits du climat, prennent ſans effort le goût de la méditation. Le faſte de la nation enchérit encore ſur ces allures extérieures de philoſophie. Leurs anciens inſtituteurs, les philoſophes dans la Grece, les mages dans l'orient, Confucius dans la Chine, les prêtres dans l'Egypte, les califes en Eſpagne, les ſages dans Veniſe, les papes en Italie, firent de la morale & de la gravité une vertu nationale: la poſtérité en a fait une vertu de parade. Naturellement, ils ſont plus gais qu'ils ne veulent le paroître. On les voit gravement aſſis par terre,

re, lorſqu'ils ſont aſſemblés, & ſouvent dans les divertiſſemens comme dans les délibérations, où ils ne manquent guere à blâmer la légéreté des coutumes Européennes. Quel contraſte frappant cette ſituation offre aux François, qui font conſiſter la gaieté dans le mouvement & le bruit?

C'eſt ainſi que ces peuples affectent de la philoſophie. Examinons-les dans les arts qui dépendent des organes des ſens; dans ces arts qui preſque tous viennent de l'orient: car il n'eſt que trop vrai que la muſique, le luxe, les délices & la danſe doivent leur origine à l'orient. C'eſt un fait dont la théologie elle-même eſt convenue, que Dieu inſpiroit ſes prophetes d'une maniere conforme & toujours aſſortie à leur tempérament, & à leur imagination. Les prophetes vinrent en danſant & prophétiſant au devant de Saül. Les inſtrumens & le chant accompa-

gnoient presque toujours la majesté de la religion & les oracles des prophetes.

Il est d'autres exemples qui, pour être tirés d'une religion moderne, folle, absurde, ridicule jusques dans ses austérités, n'en sont pas moins frappans : les solitaires & les moines Mahométans tournent sans cesse sur eux-mêmes dans leurs extases. Les dervis reçoivent leurs sultans avec ces convulsions sacrées. Dans le nombre des airs que les curieux ont fait graver, on voit la danse que ces moines exécuterent à la rencontre d'Amurat. Elle est sous le signe & le mouvement du 6-4. Ainsi, chez les Mahométans, la religion laisse la danse & la musique aux religieux, aux gens qu'elle croit inspirés, & elle condamne ces arts chez tous les autres hommes ; précepte dont l'observation coûte infiniment aux lévantains & à tous les orientaux.

Mais ſi la danſe doit à l'orient ſon origine, elle doit à la France ſa perfection, pour avoir ſçu corriger par ſes bienſéances les attitudes ioniques, c'eſt-à-dire, laſcives de l'orient, & pour avoir ſubſtitué les mouvemens & les figures nobles aux ſauts & aux caprices de l'Italie. L'art des pantomimes eſt dû à la Grece. Platon, qui ne l'avoit vu que dans ſon enfance, en déplore déja la corruption. Les divertiſſemens de l'orient & de la cour des ſouverains de ces contrées, conſiſtent en baladins & en ſauteurs, qui ſurpaſſent tout ce qu'ailleurs on peut voir en ce genre. Les charlatans des Indes mépriſent ceux de Conſtantinple ; les Turcs mépriſent les Italiens ; les Italiens les nôtres, comme ceux d'Angleterre ; & ils ont tous raiſon.

La corruption a ſuivi de fort près tous les arts, dans l'orient & le midi. Cette même Egypte, qui

avoit rempli le monde de ſavans, fournit la cour des Empereurs Romains, de parfumeurs, de ſauteurs, de charlatans, de devins, d'aſtrologues, de cuiſiniers, de pantomimes, en un mot, de maîtres dans tous les arts pernicieux. Les Grecs, après eux, en remplirent toute la terre, & les Italiens toute l'Europe. Les Anglois nous accuſent ſur quelques-uns de ces articles. Aujourd'hui les Gaſcons, qui ſont nos méridionaux, ſe répandent avec ces dangereux talens dans toutes les provinces de la France : car l'intrigue & l'art de plaire ſont des ſuites fort naturelles des diſpoſitions & de la flexibilité du corps. Nous ne les égalons point dans le talent de l'inſinuation, dans le nœud des intrigues, dans les ſaillies de la paſſion, dans les poéſies libres, dans les chanſons & les ſujets bornés, traités par eux dans un langage très-animé, & prononcés avec des

inflexions plus proſodiques & beaucoup plus piquantes.

Le regne des délices eſt donc naturellement dans l'orient, par la beauté du ciel, des campagnes, des parfums, des rares productions, par la fineſſe des organes & des eſprits. Athénée raconte des raffinemens incroyables de la volupté des orientaux. Nous en connoiſſons beaucoup auſſi de ce genre dans l'Italie. Antoine, l'un des plus débauchés des Romains, appellé *nobiliſſimus decoctor*, le *diſſipateur par excellence*, & qui ſortoit du ſein des plaiſirs de Rome corrompue, ſe fit moquer de Cléopatre, & confeſſa qu'il n'étoit qu'un barbare en ce genre, comme tous les Romains. Les François porterent les commodités & les douceurs de la vie dans toute l'Allemagne, dans la Hollande même, quand ils s'y retirerent, malgré eux, & au détriment de leur patrie, il y a près d'un

ſiecle, dans les pays enfin où l'auſtérité des mœurs régnoit, & chez les princes de l'empire.

Suivons ces peuples dans la ſociété, ſuivons-les dans ces cercles & dans ces aſſemblées où le plaiſir préſide. L'Italien au milieu du plus brillant cortege, paroît auſtere, taciturne, & il affecte cette exceſſive gravité, qui fut toujours le foible, ou ſi l'on veut, le ridicule de ſa nation. Voyez-les cependant ces mêmes hommes, & juſqu'aux ſages de Veniſe, lorſqu'ils ſont avec ceux qu'ils jugent dignes de leur amitié; voyez-les ſe livrer, dans leurs maiſons de campagne, aux jeux folâtres, aux tranſports de la plus exceſſive gaieté. Le François moins contraint, s'abandonne ſans réſerve à ſon goût pour la diſſipation, pour le luxe, la danſe, pour la table & les femmes.

Mais jamais les Italiens n'aimerent les aſſemblées tumultueuſes. Il

regne dans leurs ſpectacles & leurs fêtes, une eſpèce de ſilence qui pourtant ne les empêche point d'écouter les mouvemens de l'ame. Il ſemble que le François s'évite, & que l'Italien ſe cherche. C'eſt que notre joie n'eſt ſouvent que dans la ſuperficie du corps. Nous nous agitons ſans paſſion, nous ſourions ſans plaiſir, nous folâtrons ſans joie, & la plupart de nos ſenſations manquent d'intimité & de profondeur.

La gaieté françoiſe, comme celle des femmes, eſt toute au dehors ; & parce qu'elle ne tient pas toujours à la racine de l'ame, elle ſe répand aiſément. C'eſt, ſi l'on peut parler ainſi, une joie publique & toute tumultueuſe. L'Italien a grand ſoin d'entretenir le calme & la paix dans ſon cœur. Chez cette nation, les plus graves politiques ont des aſſemblées, où ils dévoilent leurs ſentimens les plus cachés, & où ils ſont ſans crainte la ſatyre du gou-

vernement. Par-tout ailleurs, ainsi que dans leurs assemblées, leur gaieté ne paroît, ne s'exhale, n'éclate qu'au spectacle, aux concerts; c'est là qu'on les voit excités, agités, entraînés par leur goût pour les arts, par leur passion pour la musique; c'est là sur-tout que séduits, échauffés par la brillante & puissante magie de leurs artistes, ravis, enchantés, transportés, ils s'abandonnent sans contrainte aux impulsions de leur génie, & répandent avec profusion, dans les marques bruyantes & les flatteuses expressions de leurs applaudissemens, toute la vivacité, la chaleur & les richesses de leur imagination Le bonheur du François consiste en grande partie dans l'opinion qu'en ont les autres. Pour s'assurer de cette opinion, il a grand soin de divulguer la cause de ses plaisirs, de la rendre publique. L'Italien, au contraire, refuse même à ses amis, jus-

qu'à la confidence de ſes amuſemens ; fidelle imitateur du ſage, ſa propre ſatisfaction lui ſuffit. Le plaiſir du François eſt tout entier dans la ſociété ; dans le tumulte de la ſociété qui néceſſairement partage le cœur & l'eſprit entre mille objets différens. L'Eſpagnol & l'Italien, plus ſolitaires, ſe livrent à un plaiſir particulier, qu'ils aiment à épuiſer, qu'ils goûtent, qu'ils épuiſent, s'enveloppant ſans ceſſe dans leur propre contentement. Le François toujours léger, le plus ſouvent n'a que des goûts ; ce ſont les Eſpagnols, ce ſont les Italiens qui ont des ſentimens, on diroit auſſi que ceux-là ſeuls connoiſſent le prix des ſenſations.

La gaieté françoiſe eſt une flamme nuancée de mille diverſes couleurs ; flamme active, mais paſſagere, brillante, mais légere. L'Italien brûle d'un feu très-vif, mais l'ardeur de ce feu eſt toute renfermée dans ſon propre foyer. Le feu

de l'Anglois eſt un feu triſte, obſcur & pâle qui pénetre toutes les parties du corps, mais ſans y porter une chaleur agréable; il en trouble au contraire les facultés, & y répand le vertige. Tel eſt l'Anglois, ſombre, mélancolique & furieux dans le plaiſir. Dans la claſſe des Italiens, je renferme les Eſpagnols & les orientaux, chacun à ſon degré; dans la ſeconde, j'apperçois les Anglois & tous les peuples qui leur reſſemblent dans le nord, ainſi que dans les autres contrées de la terre.

La gaieté françoiſe reſſemble à ces vins pétillans & légers, remplis d'eſprits, mais ſujets à s'évaporer. Le caractere Italien eſt un de ces vins moëlleux, pleins de liqueur, tempérés néanmoins, quoique fortifians. On peut comparer la joie de l'Anglois à ces liqueurs artificielles que la force de l'habitude peut faire paroître agréables, mais

qui ne laiſſent pas de reſter toujours enivrantes.

Tous les peuples qui vivent au deſſous de ce troiſieme degré, comme les Lappons, & ceux qui ſont ſitués dans les extrêmités du froid & du chaud, ſont des peuples abrutis, énervés ou ignorans, appeſantis & languiſſans; ils ne méritent point d'être placés dans ces claſſes, & d'ailleurs ils ne ſont point aſſez connus pour que je croie néceſſaire de m'en occuper. Il ne me reſte plus qu'à donner une idée générale du cœur & de l'eſprit des mêmes nations dont je viens de parler.

CHAPITRE XI.

Idée générale du Cœur & de l'Eſprit.

C'Est une obſervation plus difficile à faire qu'on ne le croit com-

munément, que celle de cette eſpece de vertu qu'on appelle humanité; & cette difficulté vient du mêlange des qualités contraires, qui ſe rencontre fort ſouvent avec l'humanité.

Les orientaux ſont naturellement philoſophes, & cette qualité, quoi qu'en diſent l'injure, la calomnie & l'ignorance, eſt la diſpoſition la plus prochaine à l'humanité : *omnis humanitas ab orientalibus defluxit.* Chardin ne vit preſque point de punition publique en Perſe : en douze ans, un ſeul homme y fut exécuté : il y a dans cet empire peu de maiſons forcées, peu de querelles, & beaucoup moins encore de ſang répandu. Les Arabes même, quoique naturellement guerriers & brigands, commettent fort peu d'aſſaſſinats, & chez eux les voleurs les plus déterminés évitent autant qu'il leur eſt poſſible, l'effuſion du ſang. Les états du grand-ſeigneur, ainſi que la Perſe & les Indes, ſont rem-

plis d'hôpitaux richement dotés. L'aumône eſt même un des articles fondamentaux de la doctrine mahométane, & de tous les préceptes de l'apôtre de Médine, il n'en eſt pas qui ſoit mieux obſervé. La tendreſſe des orientaux, & leur reſpect pour les morts, ſurpaſſent infiniment les ſignes équivoques de notre douleur, & les témoignages plus équivoques encore de notre ſouvenir.

Cependant, c'eſt de ces mêmes hommes, & des Carthaginois en particulier, que ſont venus ces ſupplices affreux dont le récit nous pénetre d'horreur; tels que ceux d'arracher les yeux, de couper ou ſcier les membres, d'écorcher vif, de brûler à petit feu, d'empaler, &c. Il faut donc croire que ces peuples ſont cruels de deſſein formé, par une ſuite de la méditation & de la profondeur de leurs ſenſations. Ils s'irritent & s'appaiſent très-diffici-

lement, Polybe écrit que les orientaux & les méridionaux ſont cruels, perfides, intolérans, jaloux, parce que la cruauté, la perfidie, l'intolérance même, le plus affreux des vices, procédent de la réflexion, qui s'eſt long-tems arrêtée ſur ſon objet. Les ſeptentrionaux, au contraire, ſont cruels par un mouvement de barbarie. Moins capables de réflexion, il ne dépend preſque point d'eux de réprimer l'impétuoſité de la colere, & ils ſe portent à la cruauté par fougue, par inſtinct; s'ils pourſuivent leur ennemi, c'eſt par vivacité, plutôt que par une cruauté méditée, ou par amour pour la diſcipline; ils ſont prodigues & raviſſeurs en même-tems, & par une ſuite de la barbarie naturelle de leur eſprit, au lieu que les méridionaux ſont économes & avares par une diſpoſition contraire.

A l'égard du caractere de leur

eſprit, on peut s'en rapporter à un témoignage plus ſolide que celui de l'hiſtoire. Les orientaux ont fondé de grands empires, qu'ils n'ont pu conſerver par la force des armes. Les anciens Egyptiens, les Chinois, les Indiens, les Aſiatiques, mépriſent la guerre & l'état de ſoldat; il en eſt de même des peuples ſoumis à la domination du Turc. Il n'y a que la cour ou le gouvernement qui ſoit militaire.

Les empires ſe ſont étendus vers le midi, & toujours ou preſque toujours de l'occident à l'orient. Les Aſſyriens ont ſoumis les Chaldéens; les Medes les Aſſyriens; les Grecs les Perſes; les Romains, les Grecs & les Carthaginois; les Goths les Romains; les Turcs les Arabes; les Tartares les Turcs, & les Ecoſſois ont ſoumis les Anglois. Les Romains n'oſerent pénétrer dans les Gaules, qu'après avoir ſoumis le reſte des nations; encore mê-

me ce ne fut que ſous la conduite de Céſar ; & à la faveur des guerres civiles qui déchiroient ces peuples. Julien, qui avoit gouverné les diverſes nations de l'empire, trouvoit de la docilité & de la tranquillité aux Syriens, aux Perſans, aux Parthes, enfin à tous les peuples ſitués vers le midi & l'orient. Céſar lui-même écrit que les meilleurs hommes de guerre étoient les Gaſcons, les habitans de la Guienne & du pays qui confine à la province de Narbonne.

Il eſt vrai que les Scythes & les ſeptentrionaux n'ont ſu que rarement conſerver leurs conquêtes ; mais, c'eſt par une raiſon toute oppoſée. Les forces de l'eſprit ont manqué à ceux-ci, à ceux-là les forces du corps. Céſar, Alexandre, les plus grands généraux, les plus célebres miniſtres, & preſque tous les grands hommes, ont été d'une complexion délicate.

Conſultez

Conſultez la raiſon, les loix de la nature, parcourez les annales des peuples, & vous verrez qu'il ne pouvoit y avoir, & qu'il n'y a eu réellement que les habitans des régions moyennes, à qui la nature ait donné, avec des forces tempérées, la prudence & la juſtice pour conſerver les empires & pour les gouverner. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas nés pour les ſciences ſecretes, ni pour la mécanique, mais ils ſont nés pour les connoiſſances utiles, pour les arts agréables. Ils n'occupent pas le premier rang parmi les muſiciens & les peintres; mais c'eſt d'eux que ſont ſorties la juriſprudence, la médecine, l'éloquence, la dialectique, la comédie qui repréſente les mœurs des hommes, la diſcipline militaire, la navigation, le commerce, dont l'immenſe étendue, la profondeur des calculs & des ſyſtêmes, ont été inconnues à

l'antiquité, & le sont encore aujourd'hui aux orientaux.

On trouve peu de jurisconsultes en Afrique, & presque point d'orateur. Dans le nord, il y a peu de poëtes, peu même de jurisconsultes, & le commerce y est fort languissant.

Aussi Julien écrit-il que les Celtes préféroient à la philosophie & aux mathématiques, l'éloquence & la dialectique. Je sais que le desir de connoître, & la facilité des méthodes, ont aujourd'hui répandu les sciences abstraites dans toute l'Europe, & que les François & les Anglois y ont excellé; mais je sais aussi qu'il n'en est pas moins vrai que c'est à l'orient que nous sommes redevables de la plupart de nos connoissances, & qu'en Europe l'étude de toutes les sciences est fort subordonnée à la jurisprudence, au commerce, à l'étude de la guerre, &c. tandis qu'en orient celles-ci occu-

pent toujours le premier rang. Si quelqu'un ſe refuſe à l'évidence de cette obſervation, les Lettrés de la Chine en démontreront la juſteſſe.

Les peuples méridionaux ſe plaiſent dans la contemplation ; la philoſophie ſpéculative & ſcholaſtique, l'étude de la magie, de la religion & de la morale ont pour eux de puiſſans attraits, ainſi que les mathématiques, que les califes Sarraſins cultiverent, dit-on, autrefois avec tant de gloire. Ils ſe dérobent aux affaires, pour chercher dans la ſolitude cette méditation profonde appellée *mort précieuſe* par les académiciens & les Hébreux. On diroit que les ſages de l'orient ſont au deſſus des affaires, & les Européens au niveau des affaires, *pares negotiis*. C'eſt cette claſſe d'hommes que Tacite préfere à toutes les autres pour le gouvernement : cette opinion eſt digne de Tacite ; en effet, rien n'eſt plus contraire à l'ad-

miniſtration publique qu'une trop grande ſubtilité d'eſprit ; qualité malheureuſe & qui dans l'intervalle de peu de ſiecles a produit tant de variation dans le gouvernement des anciens Athéniens ; & depuis dans celui des Florentins ; tandis que le bon ſens du Lombard a fixé ſur une baſe inébranlable le gouvernement de Veniſe. Pour peu que je faſſe attention à cette ardente ſubtilité d'eſprit, je ne ſuis plus ſurpris, ni de cette innombrable multitude de moines qui abondoient en orient, ni de tout ce qu'on raconte de la rigueur de leurs auſtérités, ni du goût des orientaux & de leur vénération pour les ſceptres deſpotiques. Il y a long-tems qu'Iſocrate a obſervé que l'affreux Buſiris choiſit judicieuſement l'Egypte pour y exercer ſes fureurs & les actes barbares de ſon pouvoir illimité. Au reſte, plus on avance vers le midi, plus les peuples ſont aſſervis au joug de la reli-

gion. Autrefois l'autorité des prêtres de l'orient ſurpaſſoit infiniment celle des prêtres du reſte des nations ; & malheur aux gouvernemens où domine l'autorité ſacerdotale ! malheur aux états aſſervis à l'empire théocratique ! Seuls & excluſivement ſavans, médecins, hiſtoriens & pontifes, les prêtres Egyptiens gouvernoient & écraſoient les peuples bien plus qu'il ne les inſtruiſoient. Le calife ou le chef de la religion d'Iſmaël, regnoit avec une majeſté faſtueuſe, & le reſpect de ſes ſujets tenoit de l'adoration. Les peuples de nos continens ont changé pluſieurs fois de religion. Faciles à adopter toutes les opinions, ils embraſſerent auſſi toutes les erreurs : les prédicateurs de l'évangile firent plus en un an chez ces nations, qu'ils n'euſſent pu faire pendant le cours d'un ſiecle en orient ; mais auſſi très-légers & fort prompts à ſuivre les inclina-

tions de leurs princes, ils prêtoient aiſément l'oreille à toutes les diſputes & à toutes les nouveautés.

Les ſeptentrionaux proprement dits, n'ont pas excellé dans le gouvernement comme les peuples des régions moyennes, ou du moins ils y ſont parvenus beaucoup plus tard. L'abondance des humeurs & du ſang ne les rend pas fort propres à la contemplation, à cette ſorte de contemplation qu'il faut ſavoir diſtinguer de ce qu'on appelle le travail aſſidu, *labor improbus*. Je me garderai bien de caractériſer ainſi les peuples d'Allemagne; cette nation induſtrieuſe à laquelle nous ſommes redevables de l'invention de l'artillerie, de la fonte des métaux, de l'imprimerie, enfin de tous les arts qui dépendent de l'adreſſe & de la force de la main; ce ſont les Allemands qui applaniſſent les montagnes; ne ſont-ce pas auſſi les Allemands qui détournent le cours des fleuves?

Il ne me reſte plus qu'à raſſembler ſous un même point de vue, les réflexions que j'ai faites juſqu'ici pour concilier entr'eux les philoſophes & les hiſtoriens, ſouvent oppoſés dans le jugement qu'ils portent de ces diverſes nations.

CHAPITRE XII.

Du caractere de ces Peuples. Différence d'opinions entre les Hiſtoriens & les Philoſophes.

DANS le parallele qu'ils font entre les nations, les hiſtoriens favoriſent les ſeptentrionaux, les philoſophes ſe déclarent pour les peuples du midi. Les hiſtoriens plus attachés aux vertus pratiques de la ſociété, frappés de la juſtice civile, du courage, de la liberté, des arts utiles, de l'étendue du commerce, ſe ſont

déclarés pour les nations ſeptentrionales. Les philoſophes, ſéduits par l'imagination des orientaux, enchantés de la politeſſe, de la religion, de l'invention des arts, & de la philoſophie, ont relevé la gloire des peuples méridionaux. Les uns ſe ſont déterminés par les mœurs, les autres par l'eſprit.

Il faut avouer d'ailleurs, peut-être à notre honte, que les crimes frappent plus que les vertus, & l'action plus que le repos. Tout eſt grand chez les méridionaux : *ſumma vitia, ſummæ virtutes.* Ils ont inventé la religion qu'ils ont bientôt corrompue par les preſtiges de la magie. Auſſi conſtans que perfides en amitié, ils ont également donné des preuves de la plus généreuſe humanité & de la cruauté la plus féroce. A peine ils eurent imaginé le gouvernement civil, qu'ils y introduiſirent le deſpotiſme : ſobres juſqu'à paroître d'une nature différente des

ſeptentrionaux

ſeptentrionaux, & voluptueux juſqu'à outrager la nature : philoſophes & enthouſiaſtes en même-tems ; voilà leur caractere.

Les hiſtoriens ne ſe ſont arrêtés qu'à leurs défauts & à leurs vices, parce que, moins actives, leurs bonnes qualités faiſoient peu d'impreſſion ſur des hommes accoutumés à n'eſtimer que les vues politiques.

Les grands eſprits & les imaginations fortes ſont donc ſujets aux plus grands vices & capables des plus grandes vertus. Pour tracer en deux mots le caractere des régions méridionales, je dirai que dans ces régions, la nature travaille profondement, & avec ſublimité, dans ſes préparations : *Africa monſtrorum ferax.* C'eſt de l'orient & du midi que nous viennent les productions les plus extraordinaires & les plus diſparates, les monſtres & les animaux les plus induſtrieux, les poi-

ſons & les antidotes les plus efficaces, l'or, & les matieres précieuſes. C'eſt là qu'on voit de généreux ſujets, qu'on pourroit comparer aux plus illuſtres républicains, & les eſclaves les plus vils : c'eſt là qu'on voit des actes héroïques de religion, & les ſuperſtitions les plus abſurdes, les plus baſſes ; enfin c'eſt dans ces régions que le goût de la philoſophie eſt pouſſé juſqu'au détachement total de la ſociété & à la vie ſolitaire, que l'ambition eſt portée juſqu'aux plus grands crimes, la charité juſqu'à la magnificence, l'avarice juſqu'à l'inhumanité, l'amour juſqu'au ſacrifice, & la jalouſie juſqu'à la fureur. En orient, le ſouverain, magnifique comme les Dieux dans ſes récompenſes, eſt plus cruel dans ſes vengeances que les bêtes féroces ; le même jour on a vu, plus d'une fois, le même homme, viſir & beau-frere du ſouverain, fouetté en eſclave, & puni

comme le dernier des brigands.

Telle eſt l'idée que l'on doit ſe former de l'influence des cauſes phyſiques ſur le caractere & les mœurs des différentes nations. Un ſujet plus intéreſſant vient s'offrir à mes obſervations, c'eſt le développement des cauſes morales de la diverſité du génie des peuples.

LIVRE II.

Des Cauſes Morales du Génie des Nations.

CHAPITRE PREMIER.

De la maniere dont les Cauſes Morales influent ſur le caractere des Peuples.

LEs cauſes morales, a dit un auteur très-eſtimé, ſont celles qui ſans donner aux hommes plus d'eſprit qu'ils n'en ont, leur offrent ſeulement les moyens de perfectionner leur génie. Cette définition me paroît exacte, elle eſt ſatisfaiſante.

L'inſtitution eſt pour un peuple ce que l'éducation eſt pour les particuliers. L'inſtitution n'eſt autre choſe que la premiere légiſlation, ou la forme que les anciennes loix

& les vieilles coutumes ont donnée à une nation.

Je voudrois ne pas le dire, mais il eſt vrai pourtant que les inſtitutions des peuples modernes ne ſont pas, ſur bien des articles, comparables à celles des anciens, qui preſque tous eurent des philoſophes pour fondateurs. Athenes & Sparte ſur-tout, eurent cet avantage : Lycurgue & Solon, imitateurs heureux du ſage & ſévere Minos, fonderent deux républiques qui éclipſerent la gloire de la Crete. Les inſtitutions & la ſageſſe de l'Egypte ſervirent de modele à tout l'orient.

Toutefois, à l'égard des plus anciens gouvernemens orientaux, il eſt bon d'obſerver que l'enfance de la nature & ſa pureté primitive eurent la plus grande part au premier progrès des loix & à leur ſtabilité. Les peuples touchant preſque à l'origine des choſes, les patriarches n'eurent aucune peine à inſpirer aux

hommes du goût & du reſpect pour la ſimplicité des coutumes. L'ambition, les délices que procure l'induſtrie des arts, les paſſions tumultueuſes des villes, le luxe & ſes funeſtes ſuites, étoient tout-a-fait inconnus dans ces premiers tems; quelle époque plus favoroble pour fixer le caractere des peuples! Les premiers légiſlateurs jouirent donc de la plus grande liberté dans leurs diſpoſitions. Ce fut pour eux encore un bien précieux avantage que celui de travailler ſur des hommes ſenſibles & des coutumes raiſonnables. Ces légiſlateurs, beaucoup moins éloignés que leurs imitateurs de l'origine de la nature, réduiſirent toutes leurs inſtitutions à la vie paſtorale, à la philoſophie, à la poéſie, & aux arts les plus néceſſaires à la vie. Nous ſommes corrompus, nous ne ferions que d'inutiles efforts, ſi nous voulions nous cacher à nous-mêmes, notre dépravation;

& cependant, quoique dégénérés nous aimons à nous ſouvenir, nous ne pouvons nous rappeller qu'avec raviſſement, que dans les premiers tems, les princes & les héros n'ont pas dédaigné les travaux de l'agriculture & les détails de l'économie ruſtique.

Inſtruits, pour ainſi dire, dès l'enfance du monde, les orientaux & les Hébreux furent les maîtres des Grecs; car ceux des peuples de la Grece qui avoient précédé Orphée & les philoſophes, n'eurent que des idées très groſſieres ſur la prudence & la ſageſſe. Grotius, dans ſon *Traité du droit de la paix & de la guerre*, ne cite preſque point Homere, & encore n'eſt-ce que l'Odiſſée, poëme compoſé dans la vieilleſſe d'Homere qui, pendant ſa vie, avoit apparemment ſuivi le torrent des opinions reçues ſur le prix de la force du corps & de la valeur. Cependant, ce poëte qui,

duſſe-je offenſer, ſoulever ſes admirateurs, me paroît n'avoir eu aucune idée fixe de la véritable ſageſſe, vivoit dans des tems déja aſſez avancés, puiſque, quelque diverſité de ſentimens qu'il y ait ſur l'époque de ſa naiſſance, il eſt prouvé qu'il vécut à peu près dans le ſiecle de Pythagore & des premiers philoſophes.

Ainſi les Grecs dûrent aux philoſophes leur politeſſe & leurs vertus. Auſſi jamais la Grece n'oublia ni ne méconnut ſes philoſophes, & l'on peut dire que la philoſophie étoit en quelque ſorte grecque d'origine. Elle avoit été reçue, comme un attribut honorable, des mains des orientaux. Telle eſt notre frivolité, que nous ſommes frappés de la plus légere différence dans les habillemens ou le genre de vie de nos concitoyens; mais en Grece, les philoſophes, enveloppés dans leur manteau, exerçoient la premiere

magiſtrature & tous les emplois de la république. Sous quelques vêtemens que paruſſent les Sages, ils étoient écoutés, ils étoient eſtimés, & la frivolité, l'ignorance & l'envie ne vouoient point au ridicule leur extérieur trop négligé. Les Grecs connoiſſoient trop le prix de la ſageſſe pour mépriſer les ſingularités apparentes des philoſophes; ces ſingularités mêmes méritoient d'autant plus d'égards, qu'elles paroiſſoient tenir à une vertu d'origine, & particuliere à la nation: circonſtance remarquable & qui depuis ne s'eſt trouvée, ni chez les Romains, ni même chez les premiers Chrétiens, & encore moins chez aucune des nations actuellement exiſtantes.

Les orientaux étoient accoutumées à l'extérieur des philoſophes; la barbe & les habits longs n'avoient dans ces contrées, rien d'extraordinaire ni de choquant: l'uſage de

l'habit long s'eſt perdu chez les François, ainſi que dans le reſte des états Européens, & la ridicule élégance des parures qu'on lui a ſubſtituées, n'a pas peu contribué à énerver la nation.

Les anciens furent nourris dans les arts, inſtruits par les ſpectacles, & formés dans les aſſemblées. A parler généralement, on pourroit dire qu'ils eurent pour fin le repos, & nous le mouvement. En effet, qu'on remonte à l'origine de nos inſtitutions, & l'on ſe convaincra qu'elles ont preſque toutes été priſes dans la guerre. Quand les mœurs de nos peres commencerent à s'adoucir, ils tomberent ſous des maîtres pédans, & furent inſtruits dans des écoles barbares. Il n'y avoit pas une ſeule langue formée dans l'Europe entiere. La langue latine étoit preſque oubliée, toutes les autres n'étoient que des langues ſauvages, ou des jargons pauvres & très-groſſiers.

Ainſi le fond de nos inſtitutions a été puiſé dans les fureurs de la guerre, dans l'orgueil de la nobleſſe, & dans la ſtupide barbarie du point d'honneur, trois genres de folie qui s'allient, & qui, malgré leur étonnante & dangereuſe difformité ſont, dit-on, les plus fermes appuis des monarchies : enfin, nos mœurs ſe ſont efféminées, elles ſe ſont perdues dans la ſociété des femmes; de ces femmes que les anciens idolâtroient auſſi, mais que tous, à l'exception des ſeuls Romains, prirent grand ſoin de tenir renfermées.

Les croiſés parurent ſi Cruels & ſi impitoyables aux Grecs de Conſtantinople, qu'ils diſoient d'eux, que les ourſes & les lionnes leur avoient prêté leurs mammelles; cependant, les Grecs moins prévenus ou moins intimidés, euſſent pu découvrir dans les mœurs même des Croiſés, le germe de ces brillantes qualités

qui ont ſi glorieuſement caractériſé dans la ſuite les peuples de l'Europe.

Les plus anciennes nations admirent l'eſclavage ſur de très-foibles raiſons, telles que l'indigence, une vente fortuite, & la permutation des marchandiſes contre des hommes. Les Grecs plus policés ne relâcherent pourtant rien de cette rigueur du droit naturel & farouche du plus fort contre le plus foible. Nos peres ne connoiſſoient que la force, mais ils ſavoient en tempérer l'uſage ; & changeant la ſervitude proprement dite, contre des droits beaucoup moins odieux, ils firent le premier pas vers la dignité de l'homme. La fierté, la vigueur de nos premieres inſtitutions méritent d'être remarquées. Nos fondateurs furent ſans doute des barbares, mais ils furent héros. Les fondateurs des anciens peuples, étoient, ou des philoſophes auſteres, mais injuſtes envers le peuple qu'ils mé-

priſoient, ou des politiques déja très-corrompus. Tels ſont les avantages & tel eſt le défaut capital des anciennes inſtitutions. Les peuples de l'antiquité nous ſurpaſſent dans les mœurs, mais dans la politique ils nous ſont inférieurs.

CHAPITRE II.

Inſtitutions des Nations en particulier, & premiérement des Grecs.

DANS le plan de la fondation d'un état, le légiſlateur s'attache à une vertu favorite, dont il tâche d'inſpirer fortement le goût au peuple nouveau, & cette vertu devient enſuite la paſſion dominante & publique. C'eſt à cette qualité que les nations ſe font enſuite reconnoître, & qu'elles doivent leurs plus grandes actions. Ainſi donc le devoir le

plus eſſentiel du légiſlateur éclairé, ſa plus importante affaire eſt d'étudier avec ſoin le naturel de la nation, afin de s'aſſortir à ſes diſpoſitions. Cette obſervation à laquelle je donnerai ailleurs plus d'étendue, mérite d'être confirmée ici par des exemples.

Le commerce qui jadis prit naiſſance chez les Phéniciens, caractériſe encore de nos jours les nations orientales, où il eſt également honoré par les peuples & par les rois. Bien des cauſes ont empêché le progrès du commerce chez le plus grand nombre des nations européennes, où par le plus ſtupide des préjugés, par un effet inévitable & barbare de notre ridicule orgueil, cette profeſſion ſi néceſſaire eſt avilie, & ſe trouve preſqu'au niveau des métiers inutiles, fort peu de gens ayant le courage de le placer au deſſus des arts mécaniques. La ſituation particuliere & la forme

républicaine, toujours favorable au commerce, ont porté l'Angleterre & la Hollande à décorer le commerce des plus glorieux privileges. Les ſouverains de la Chine, & les légiſlateurs Hébreux, tournerent l'eſprit de leur nation du côté de la police de détail ; & c'eſt ce même eſprit qui préſide encore aujourd'hui ſur le gouvernement Chinois.

Le reſpect & la foi des traditions furent apportés d'Egypte par les docteurs Hébreux; & de-là cette crédule vénération ſe communiqua à tout le reſte de l'orient, où de nos jours on penſe à cet égard comme l'on y penſoit il y a quarante ſiecles. C'eſt ſur-tout dans l'hiſtoire de ces nations, qu'on rencontre viſiblement l'empreinte de cette autorité, que la premiere inſtitution acquit ſur les eſprits. Mais il ſeroit trop fatiguant de s'arrêter à ces nations. Les peuples de la Grece, je le ſens par moi-même, intéreſ-

ſeront beaucoup plus mes lecteurs.

Lacédémone dut ſa ſageſſe à Lycurgue, qui forma pour les jeunes gens le plan d'une éducation, que l'on s'obſtine à regarder encore comme le plus beau monument de l'antiquité. Je ne rapporterai que quelques traits de ces célebres inſtitutions d'Athenes & de Sparte, dont les couleurs ont conſervé tout leur premier éclat, en dépit de l'injure des ſiecles.

Les nourrices de Sparte ne ſe ſervoient point de langes pour lier, comme nous, leurs enfans. Les meres alloient elles-mêmes ſur le champ de bataille, reconnoître leurs fils morts, & elles tuoient ceux qui avoient manqué de courage. Dans les plus éclatantes victoires, la république ne ſacrifioit qu'un coq, & n'accordoit l'honneur de l'épitaphe qu'aux hommes tués les armes à la main, & aux femmes mortes en travail d'enfant. Les filles paroiſ-

ſoient

ſoient le viſage découvert, contre l'uſage de la Grece, & elles combattoient dans les exercices publics avec les jeunes gens, dans un état que la pudeur ne me permet pas d'expoſer. La ſageſſe de ces ſiecles n'avoit point encore trouvé de remede plus ſûr contre les impreſſions de la nature, que d'accoutumer les ſens à ſon plus ſéduiſant ſpectacle.

Mais la pudeur la plus auſtere reprenoit tous ſes droits après l'hymen; l'époux ne pouvoit voir ſa femme qu'en ſecret, & même il étoit obligé d'éviter avec ſoin les pieges qu'on lui tendoit de toutes parts pour le ſurprendre: car Lycurgue penſoit que, pour ſe former aux ruſes militaires, il ne pouvoit point y avoir d'école plus ingénieuſe que celle de l'amour. Cet illuſtre légiſlateur voulut auſſi que l'on s'aſſurât du courage des braves par les plus terribles épreuves; & c'étoit

pour cela qu'encore dans leur enfance, on frappoit les Lacédémoniens à coups de verges, & quelquefois juſqu'à la mort, ſur l'autel de Diane : & toutefois Lycurgue, ce ſage ſi vanté, & de nos jours ſi reſpecté, permettoit le larcin, pourvu qu'il fût commis avec adreſſe. Je me trompe peut-être ; mais il me ſemble que c'étoit un peu trop entreprendre que de vouloir former dans une même ville, & des héros & des voleurs.

Ainſi Lacédémone inſpiroit à ſes citoyens un enthouſiaſme patriotique, ou, pour parler avec plus de juſteſſe, une manie républicaine dont l'ardeur preſque frénétique ſe mêloit avec le ſang. Toutefois, pour ſe convaincre qu'il y avoit moins de vrai courage que de férocité dans cet amour de la patrie, il ſuffit de ſe ſouvenir de cette loi qui, à Lacédémone, érigeoit en vertus les plus odieux ſtratagêmes de guerre,

& qui donnoit le nom de ruſe aux plus inſignes fourberies : il ſuffit de ſonger aux honneurs du triomphe que la même loi accordoit aux combattans qui avoient remporté quelque avantage ſur les ennemis, à la faveur des ombres de la nuit. Les Romains penſoient plus noblement, eux qui n'accordoient le triomphe qu'aux guerriers qui avoient combattu à la lumiere du ſoleil, & en pleine campagne.

Au reſte, les Lacédémoniens ne connoiſſoient d'autres vertus que celles qui leur étoient utiles; enſorte que, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la vertu étoit pour eux renfermée toute entiere dans les murs de leur patrie. En effet, Lacédémone n'eſtimoit la vertu qu'autant qu'elle étoit profitable à l'état, & jamais pour elle-même & à cauſe de ſa beauté eſſentielle : tant de généroſité étoit auſſi loin du cœur des Spartiates, que de leurs mœurs du-

res & cruelles, juſqu'à la plus barbare férocité. Les lettres & les arts étoient bannis de Sparte, & il n'appartenoit qu'au plus étrange paradoxe de donner, de nos jours, des éloges à ce goût décidé pour l'ignorance. Ainſi toutes les connoiſſances des Lacédémoniens conſiſtoient à ſavoir combattre, & à prouver leur amour pour la liberté. Mais la juſtice & l'hoſpitalité n'avoient chez eux ni temples ni autels : accoutumés & forcés même par leur légiſlation à ſacrifier l'équité, la foi, l'humanité à la patrie, qui étoit leur unique & ſuprême divinité, qu'euſſent-ils fait de la juſtice, de la douceur ; qu'euſſent-ils fait des droits par-tout ailleurs ſacrés de l'hoſpitalité ?

Lycurgue avoit proſcrit l'uſage de l'or & de l'argent. Tous les articles, tous les points de ſon code ſanguinaire ne tendoient qu'à leur inſpirer le ſoin de leur défenſe mu-

tuelle, l'amour outré de la patrie, du mépris, de la haine pour tous les peuples étrangers; & il faut avouer que ces trois objets d'inſtruction ſont de la plus grande importance dans une république auſſi bornée que l'étoit Lacédémone. Sans partager l'eſpece d'enthouſiaſme que le ſeul nom de Lycurgue inſpire depuis quelques années, je dirai donc, avec impartialité, que l'éducation de Sparte & les mœurs de ſes habitans, me paroiſſent renfermer un mêlange de ſublime & de terrible qui éleve mon ame, m'échauffe, & qui en même tems me fait frémir d'horreur : je dirai que s'il y a de la ſageſſe dans la légiſlation de Lycurgue, il y a auſſi une inhumanité qui révolte mon cœur. Eh quel autre nom donnerois-je à une conſtitution qui permettoit aux peres d'égorger ceux de leurs enfans qui paroiſſoient peu ſains, mal-conformés & peu propres à ſoutenir les fati-

gues de la guerre & les exercices du corps ? Quel nom donnerois-je à des institutions qui choquoient toutes les bienséances, & banniſſoient toute apparence de pudeur ? Je le dirai ſans crainte, Sparte ſacrifia les leçons les plus eſſentielles de la ſageſſe, à l'obſervation des vertus que ſon légiſlateur avoit cru les plus propres à perpétuer la vigueur de l'état. Lycurgue avoit conſtruit l'édifice de ſes loix ſur le ſol le plus dangereux ; je veux dire que ſes inſtitutions, ſes réglemens & ſes préceptes cachoient un fond d'athéiſme qui fit d'autant plus de progrès, que le peuple l'adopta, le ſuivit, & s'y conforma ſans s'en appercevoir. Le reſtaurateur de Sparte a cela de commun avec tous les anciens légiſlateurs, que ne trouvant pour objets de culte & de religion, que des Dieux mal-faiſans, imbécilles ou ridicules, le mépris qu'il en fit, le jetta dans l'athéiſme.

Trop éclairé pour engager les Lacédémoniens à adorer, à craindre & à ſervir des Divinités ſi viles à ſes yeux, il crut devoir ſubſtituer à ces intelligences auxquelles il ne croyoit pas, une vertu particuliere, plus impoſante, plus utile, plus facile à connoître, l'amour de la patrie, qu'il érigea en Dieu, afin que ſes concitoyens s'attachaſſent à cette idole, & qu'au lieu d'implorer des Dieux inſenſibles & ſourds, ils ſacrifiaſſent perpétuellement, & dans toutes les circonſtances, au génie de la nation, unique Dieu de Sparte.

D'après les loix de Lycurgue & le caractere du peuple qu'il avoit formé, Lacédémone étoit continuellement dans un état de guerre; & cet état, qui lui devint naturel dans la ſuite, eſt oppoſé ſans contredit à toutes les maximes du droit des gens, qui le condamne expreſſément : mais l'amour des combats, ou, ſi je puis m'exprimer

ainſi, le génie guerrier étoit favoriſé dans cette république, au point que la diſcipline des mœurs étoit auſſi relâchée dans le camp, qu'elle étoit auſtere dans la ville. Il n'eſt perſonne qui ne ſache qu'en tems de paix, aux exercices près, les Lacédémoniens vivoient dans la plus grande oiſiveté; il n'eſt perſonne qui ne ſache que dans le reſte de la Grece, on leur reprochoit de ne ſavoir s'occuper qu'à l'armée, & pendant la guerre. Il eſt vrai que ce n'étoit qu'alors qu'il leur étoit permis de cultiver les graces naturelles qu'ils tenoient de la nature; ce n'étoit qu'à l'armée ſeulement qu'ils pouvoient ſe parer & prendre ſoin de leurs cheveux: la ſévérité outrée qui leur interdiſoit ces occupations dans les murs de Sparte, étoit telle, qu'ils étoient obligés, ſous les peines les plus graves, de s'interdire tout ce qui eût le plus flatté leurs penchans & leurs goûts; contrainte

trainte trop rigide, & qui les engageoit à ſe livrer d'autant plus éperduement aux vices & à l'effervescence de leurs paſſions, qu'ils contentoient le plus ſecretement qu'il leur étoit poſſible, de crainte de ſe voir expoſés à la cenſure publique, & à l'indignation générale. Vos femmes ſont ſi indécentes dans leurs vêtemens, diſoit un Grec à un Lacédémonien, ou, pour mieux dire, il y a tant d'effronterie dans leur nudité, qu'il n'eſt guere poſſible qu'elles ſachent ſeulement ſe former une idée de la pudeur & de la chaſteté. Elles ſont chaſtes, répondit gravement le Spartiate, de ce ton de dignité qu'affichoient ſes concitoyens; elles ont de la pudeur, puiſque même toutes nues, elles paroiſſent en public couvertes de l'auguſte voile de l'honnêteté publique. On n'a point encore ceſſé d'admirer cette réponſe, qui pourtant me paroît abſurde & fauſſe à tous

égards, s'il faut s'en rapporter aux écrivains de l'antiquité, même les plus favorables aux Spartiates. Aristote lui-même, qui n'apperçoit dans les mœurs & les loix de cette république, que des objets d'admiration & de respect, n'a pu s'empêcher de dire, dans ses *Livres de politique*, que malgré leur prétendue noblesse de sentimens, & ce voile d'honnêteté publique, les Lacédémoniennes ne firent rien de bien extraordinaire, soit relativement aux mœurs, soit relativement à cette magnanimité de courage si vantée; qu'enfin elles ne se comporterent que comme des femmes très-ordinaires, lors de l'entrée des Thébains dans leur ville.

A mon avis, Lacédémone n'étoit donc estimable que sous certains points de vue, & elle n'étoit propre qu'à être, pour ainsi dire, considérée de profil. Elle étoit admirable; elle excelloit uniquement dans

le genre auſtere ; la diction de ſes habitans étoit forte & nerveuſe, leur ſobriété ſurprenante, & même trop exceſſive pour être bien exactement vraie ; l'auſtérité de leur extérieur étoit frappante ; leur abſtinence des plaiſirs étoit plus que philoſophique ; le mépris qu'ils faiſoient des richeſſes eût été reſpectable, s'il eût été moins faſtueux & moins outré ; enfin leur patriotiſme eût paru héroïque, s'il eût été moins violent, moins fanatique. Mais ces qualités euſſent-elles été auſſi vraies qu'elles étoient affectées, j'en ſerois peu ſurpris : plus le génie d'une nation eſt reſſerré dans un petit nombre de vertus, & plus elle eſt intéreſſée à les conſerver & à les pratiquer avec zele, avec courage & aſſiduité. Si Lycurgue fût venu plus tard, & qu'il eût vécu à Londres il y a cinq à ſix ſiecles, il ſe ſeroit bien gardé de donner aux Anglois les mêmes loix qu'il avoit

publiées à Sparte : autant il avoit cru les voyages pernicieux aux Lacédémoniens, autant il les auroit jugés néceſſaires au bonheur des Anglois. Il penſa très-ſagement, lorſqu'il défendit à ſes concitoyens les voyages, les conquêtes, & ſurtout d'avoir aucune ſorte de commerce avec les peuples étrangers : car la conſtitution de ſa petite république ayant pour principe & pour baſe une auſtérité de contrainte, ſi l'on peut parler ainſi, une rigidité de mœurs qui n'étoit rien moins que naturelle, le mêlange des coutumes étrangeres n'auroit guere tardé à corrompre ſa ſageſſe. Veniſe n'eſt redevable de la vigueur de ſa conſtitution, qu'au ſoin perpétuel qu'elle a pris, à l'exemple de Sparte, d'éloigner de toute l'étendue de ſa domination les coutumes étrangeres.

Toutefois, il me ſemble que quelque ſages que fuſſent les précau-

tions de Lycurgue, c'étoit un grand défaut dans ſa légiſlation, que celui de n'avoir donné aux Lacédémoniens qu'un patriotiſme ſombre, farouche, violent, & de n'avoir pas ſu les attacher à la patrie par des chaînes plus agréables, par les plaiſirs de la ſociété. Car, quelque ſéveres que fuſſent à Lacédémone la police & la cenſure, il me ſemble que ces repas publics inſtitués par Lycurgue, n'étoient guere capables de dédommager les citoyens, les jeunes gens ſur-tout, de la douceur des liaiſons particulieres qui leur étoient interdites, & des agrémens des ſociétés privées qu'il ne leur étoit pas même permis de deſirer. Des repas toujours pris en commun, pouvoient-ils ne pas paroître ennuyeux & très-inſipides à des hommes auſſi vifs que les Grecs?

Je ſais que le gouvernement d'un royaume, quelque peu étendu qu'on le ſuppoſe, eſt très-différent de ce-

lui d'une petite république, & qu'il ſeroit peu raiſonnable de vouloir comparer les loix de Lacédémone avec celles de la Perſe ou de la Macédoine, &c. Mais je crois pouvoir obſerver que relativement au bonheur des particuliers, les grands états ont de ſenſibles avantages ſur les petits gouvernemens républicains. C'eſt, par exemple, le goût même des plaiſirs de la ſociété qui attache le François à ſa patrie : au delà de ſes frontieres, il ſe croit exilé, parce qu'il regarde la France comme l'unique aſyle où le ciel a placé la fortune, les plaiſirs, en un mot, le bonheur de quiconque eſt né François ; & il eſt vrai qu'à juger de cette monarchie par les goûts & les mœurs de ſes habitans, on diroit que la France eſt l'empire du plaiſir. Sparte n'offroit au contraire que le ſiege de l'ennui : j'avoue que l'ordre extérieur y étoit admirable ; mais il faut que l'on convienne auſſi

que cet ordre fondé ſur la contrainte, & maintenu à force de ſévérité, étant un fois violé, il ne reſtoit plus de reſſource. J'ai ſouvent admiré les efforts héroïques des Spartiates pour la gloire & la défenſe de leur patrie, & cependant je n'ai jamais pu parvenir à me perſuader qu'à l'exception de quelques fanatiques républicains, & de quelques vieillards attachés à Lacédémone, par les hommages que les loix ordonnoient de rendre à la vieilleſſe, je n'ai, dis-je, jamais pu croire qu'il y eût à Sparte autant de vrai patriotiſme qu'il y en avoit à Athenes.

L'eſprit de la légiſlation d'Athenes, comme celui de ſes habitans, étoit beaucoup plus étendu que celui de la conſtitution de Lacédémone & de ſes citoyens. La chaleur & la vivacité qui caractériſoient les Athéniens, indiquoient qu'ils étoient deſtinés à une domination plus étendue que ne l'étoit celle de

la plupart des autres peuples de la Grece ; leurs loix, la forme de leur gouvernement, leurs inſtitutions, chez eux tout tendoit à l'agrandiſſement, parce que toutes les parties de la conſtitution convenoient à un grand état. Il n'en étoit pas de même de Sparte, qui au contraire étoit, par ſa conſtitution même, viſiblement condamnée à ne former jamais qu'une petite république. Ainſi l'amour de la patrie, à ſuppoſer qu'il eût autant d'empire ſur l'ame des Spartiates qu'ils vouloient le perſuader, n'auroit été en eux qu'un inſtinct reſpectable, ſublime même, ſi l'on veut ; mais chez les Athéniens, le patriotiſme étoit un penchant agréable, une paſſion douce, & un goût avoué par la raiſon. Eclairée & ſouvent gouvernée par ſes philoſophes, Athenes connoiſſoit l'excellence & la beauté de la vertu ; elle ſavoit reſpecter le droit des gens, ce droit ſacré qui

étend à tous les peuples de la terre les loix inviolables de la juſtice. La vertu des Lacédémoniens conſiſtoit fort ſouvent à réprimer les mouvemens que la vertu même inſpiroit, à paroître inacceſſibles aux plus tendres ſentimens, à étouffer enfin la voix de la nature, qui ne peut, quoi qu'on en diſe, être poſtpoſée à la patrie que par des cœurs féroces. Par honneur pour les meres Lacédémoniennes, je crois qu'elles ſacrifioient à la barbarie des préjugés publics, & qu'elles ſe faiſoient de violens efforts, lorſqu'elles témoignoient une fermeté ſi inhumaine & ſi peu naturelle à la mort de leurs enfans. Dans les mêmes circonſtances, les Athéniennes, ainſi que leurs époux, étoient émus, & n'alloient point cacher leurs larmes. Ainſi donc ſi Lacédémone eût des vertus, Athenes mérita de lui être préférée, parce qu'elle poſſéda au degré le plus éminent cette ſa-

geſſe douce, généreuſe & aimable, fondée ſur l'humanité, ſur les loix ſociales, & ſur l'obſervation la plus exacte des bienſéances.

Jamais Lacédémone n'agit que par effort; elle fit, à la vérité, de très-grandes choſes; mais comme dans les tranſports de la frénéſie les malades étonnent par l'augmentation preſque ſurnaturelle des forces qu'ils déploient. Or, à Lacédémone, ces tranſports étoient continuels, ils s'étendoient ſur tout; l'auſtere génie de Sparte s'étoit fait un langage particulier, qui caractériſoit autant ſes habitans, qu'ils étoient diſtingués du reſte des nations par la ſévérité extérieure de leurs mœurs. Athenes n'avoit point de langage particulier, mais elle avoit perfectionné la langue commune à tous les peuples de la Grece; & je penſe que cette honneur vaut bien celui de ne s'exprimer ſéchement que par monoſyllabes.

Du reſte, les Athéniens avoient l'art de connoître & de préférer le ſtyle propre à chaque ſujet : car il ne faut pas croire que cet atticiſme ſi vanté fût un ſtyle ou un idiome de nation ou de province ; l'atticiſme n'étoit autre choſe que la langue grecque portée à ſon plus haut degré de perfection. Il étoit inconnu & très-certainement mépriſé à Lacédémone cet ingénieux atticiſme : on reprochoit avec raiſon aux Spartiates d'avoir dans leur maniere de s'exprimer, ainſi que dans leur maniere de ſentir, ce qu'on appelle un goût de terroir : jamais on ne fit ce reproche aux Athéniens, qui n'affectoient aucun ſtyle, & qui étoient dans l'uſage de choiſir toujours celui qui leur paroiſſoit convenir le mieux aux différens objets qu'ils avoient à traiter.

Les Romains eurent auſſi des vertus, mais qui ne reſſembloient à celles d'aucun de ces deux peu-

ples : ils eurent pourtant ceci de commun avec les Athéniens, que comme eux, il n'y avoit dans leur langage, ainſi que dans leurs écrits, rien que de naturel. On ne trouve rien d'affecté, rien de contraint dans les ouvrages des auteurs du beau ſiecle d'Auguſte, tout y eſt noble & ſimple; cependant tout y reſpire l'élégance & l'urbanité. Ce n'eſt point dans les productions des Horace, des Virgile, des Cicéron, &c. que l'on doit craindre de trouver ce goût national que l'on demêle ſi aiſément dans les écrits des ſavans & des littérateurs de quelques autres nations.

Je ne parlerai point de l'aſſerviſſement des Spartiates à quelques folles coutumes, & à quelques abſurdes ſuperſtitions : ce penchant à l'erreur & cet aſſerviſſement à des préjugés bizarres, prouvent ſeulement que le génie des Lacédémoniens étoit renfermé dans des bor-

nes fort étroites, ſoit relativement à la morale, ſoit relativement à la philoſophie, ſoit enfin relativement aux connoiſſances phyſiques & aux arts. Le plan de la légiſlation de Lycurgue, ce plan dont on ne parle encore qu'avec la plus profonde vénération, me paroît reſſembler beaucoup au plan de tous les fondateurs de gouvernemens barbares, qui ne s'attachant qu'à une vertu principale, ont négligé toutes les autres, pour embraſſer plus étroitement ce ſeul objet. Ce n'eſt pas que je prétende comparer dans toutes les parties Lycurge avec les chefs des nations barbares : mais enfin il s'eſt borné comme eux, à la guerre, excluſivement à toute autre inſtitution ; & de même qu'à Sparte, chez les peuples barbares, le génie militaire qui les conduit uniquement, produit de tems en tems des effets extraordinaires, tout auſſi dignes de notre admiration, que ce

que l'on raconte dans ce même genre des anciens Spartiates.

Avant que de donner la préférence au génie & au gouvernement de tel ou de tel peuple, parce qu'il ſe rapproche de plus près que les autres de tel ou de tel autre ancien gouvernement qu'on admire par habitude, beaucoup plus que par raiſon, il me ſemble qu'il eſt très-important d'examiner ſans préjugé, ſans partialité, la nature de ces établiſſemens extraordinaires qui le plus ſouvent ne nous plaiſent, ne nous étonnent que par leur bizarrerie & leur ſingularité. Lycurgue dans ſes loix, les Spartiates dans leurs réponſes, de même que les Scythes & toutes les nations peu accoutumées à la méditation, & moins inſtruites encore dans les arts d'utilité & d'agrément, avoient quelque choſe de grave, d'énergique, & je ne ſais quel ton de déciſion & d'autorité qui en a impoſé

dans tous les tems aux hommes. Mais pour ſavoir ſi ce ton de dignité étoit réellement un effet de la ſageſſe des Spartiates, de leurs réflexions, ou plutôt de leur orgueil & de leur rudeſſe naturelle, arrêtons-nous quelques momens à leur éducation : car dans tous les pays l'éducation eſt une ſuite de la nature du gouvernement ; & par-tout où elle eſt mauvaiſe, négligée ou vicieuſe, il faut que le gouvernement ſoit eſſentiellement mauvais, ou en ſouffrance, ou vicieux.

CHAPITRE III.

De l'Éducation chez les peuples de la Grece.

LEs Spartiates cependant ne formoient pas un peuple de barbares, quoi que j'aie pu dire, ſoit ſur leurs loix, ſoit ſur leurs mœurs. Je ſuis bien éloigné de ſoutenir, ou même de penſer que de quelque côté qu'on veuille les conſidérer, on ne decouvrira en eux que des qualités odieuſes. Je reſpecte au contraire plus profondément encore que leurs admirateurs les plus enthouſiaſtes, les traits de grandeur d'ame, de valeur, de magnanimité qui éclaterent tant de fois dans cette république. Je ſais d'ailleurs qu'il y avoit d'admirables principes & d'excellentes choſes dans cette même légiſlation dont je n'ai fait juſqu'à

qu'à préſent qu'indiquer les défauts & relever les vices : car enfin ce fut par leur attachement à cette légiſlation, que les Lacédémoniens virent leur gouvernement ſe ſoutenir dans toute ſa vigueur pendant près de ſix ſiecles ; c'eſt-à-dire, que tant qu'ils conſerverent l'eſprit de ces loix, elles leur enſeignerent à demeurer fideles à leur patrie & à la conſtitution de leur gouvernement. Je crois même qu'on pourroit dire qu'il n'y avoit aucun des vices de cette légiſlation qui ne tournât, ſuivant l'intention du légiſlateur, au plus grand avantage de la patrie. Il eſt vrai que cette nudité des jeunes filles qui ſe mêloient avec les garçons dans les exercices publics, paroît d'abord choquer la bienſéance, & violer les loix de la moins auſtere pudeur. Mais enfin l'intention de Lycurgue étoit pure, & bien des gens regardent comme conſtant & démontré, qu'elle a été

suivie dans le même esprit : on assure qu'il voulut ouvrir, par ce moyen, des écoles publiques où les femmes comme les hommes prissent des leçons d'héroïsme. Il crut, ajoute-t-on, devoir réunir ainsi les deux sexes dans de communs exercices, persuadé que par leurs graces naturelles, les femmes parviendroient à adoucir aux yeux des jeunes Spartiates, la beauté trop sévere & même un peu sauvage des vertus Lacédémoniennes.

Voilà tout ce qu'il est possible, à mon avis, de dire en faveur de cette législation qui d'ailleurs, quelque sage qu'elle paroisse à la plupart de nos littérateurs & de nos philosophes, me paroît renfermer des méthodes trop recherchées, des dispositions un peu barbares, & surtout une politique qui ne paroît peut-être admirable & profonde à ses apologistes, que parce qu'elle est dure, cruelle, sanguinaire, &

de la plus révoltante inhumanité. Quelle voie en effet plus atroce Lycurgue eût-il pu choisir que celle qu'il prit, dans la vue d'inspirer aux jeunes gens de l'horreur pour les vices ? Il faisoit jouer forcément aux malheureux ilotes ou esclaves le rôle d'ivrognes & celui de coupables, & ensuite il les faisoit punir avec une barbarie d'autant plus tyrannique, qu'ils n'étoient châtiés que pour avoir obéi. On les forçoit de se remplir de vin, & quand ils étoient ivres, on les introduisoit dans les salles des repas publics, où on les laissoit se livrer à toutes les extravagances de l'ivresse, jusqu'à ce que les fumées du vin se fussent dissipées : mais alors dans ces mêmes salles, on les accabloit de coups, sans songer que ce n'étoit pas eux, mais leurs barbares maîtres qui étoient punissables. On permettoit aux jeunes Lacédémoniens, on leur ordonnoit même, soit pour les

aguerrir, soit pour que la population des ilotes ne s'étendît pas au delà des besoins de la république, de marcher en troupe contr'eux, de les attaquer & de les massacrer: victoire d'autant plus déshonorante, qu'il n'étoit pas permis à ces infortunés de défendre leur vie. La condition des negres, achetés comme des bêtes de somme, enchaînés & maltraités avec tant d'inhumanité dans nos colonies, est mille fois plus douce que ne l'étoit à Sparte le sort des trop infortunés ilotes. Il leur étoit défendu, sous peine de la vie, de chanter ou seulement de réciter les chants guerriers des poëtes Lacédémoniens; on craignoit qu'en parlant le langage des hommes libres, ou qu'en partageant leurs plaisirs, ces esclaves ne prissent trop de goût pour la liberté. Quelle différence extrême entre cet esclavage & les douceurs de la servitude à Athenes! Ici les chaînes

des eſclaves étoient preſqu'auſſi légeres que celles de la domeſticité actuelle en Europe. A Sparte, ainſi que je viens de le dire, on reſtraignoit, par les moyens les plus violens, la population des ilotes, parce qu'on avoit tout à craindre de malheureux perpétuellement accablés de travaux & de coups, traités avec férocité : mais à Athenes on n'étoit occupé qu'à favoriſer la population des eſclaves, parce que c'étoit de l'accroiſſement de leur nombre, que l'état retiroit ſes plus grands avantages ; ils étoient en quelque ſorte regardés de même que le reſte des citoyens, comme les enfans d'Athenes, & la douceur de leur condition les attachoit fortement à leurs maîtres qu'ils regardoient avec raiſon comme leurs bienfaiteurs, leurs amis & leurs protecteurs : auſſi n'y a-t-il jamais eu de pays ſur la terre qui ait offert, comme l'Attique, le ſpectacle de quatre cens mille eſ-

claves ſubordonnés & ſoumis, ſans contrainte & preſque volontairement, à vingt-deux ou vingt-trois mille hommes libres.

Les mœurs étoient donc incomparablement plus vertueuſes à Athenes qu'à Sparte, parce que l'éducation, qui eſt l'école des mœurs, étoit infiniment plus pure & plus douce à Athenes, qu'elle ne l'étoit chez les Lacédémoniens. Il eſt vrai qu'à Athenes les femmes vivoient renfermées dans l'intérieur de leurs maiſons, où elles n'étoient occupées que des ſoins domeſtiques; il eſt encore vrai qu'il leur étoit défendu d'aſſiſter aux jeux publics, & qu'il n'étoit pas même permis aux proſtituées de deſcendre ſur l'arêne, & d'y combattre ſans pudeur comme les jeunes filles de Lacédémone. Mais ſi, plus honnête & plus ſage que Lycurgue, Solon avoit exclu les femmes des jeux & des exercices publics, il avoit d'un autre

côté preſcrit aux directeurs de la gymnaſtique & aux maîtres des exercices, de parer la vertu des attraits les plus ſéduiſans, & de décorer les lieux où la jeuneſſe s'aſſembloit pour s'exercer, des plus beaux chefs-d'œuvres de l'art, afin que tout contribuât à attacher les jeunes Athéniens aux leçons & aux préceptes qu'on leur donnoit. Ainſi la philoſophie s'enſeignoit ſous les magnifiques colonnes du portique, ou ſous les berceaux fleuris des jardins du Lycée. Les actions héroïques & vertueuſes étoient repréſentées au milieu de la pompe & des riches décorations du théatre; dans les chœurs tragiques, l'amour de la ſageſſe pénétroit, embraſoit les ames, la vertu étoit inſpirée par les ſons de la muſique, ou elle étoit repréſentée par les pas & les caracteres les plus expreſſifs de la danſe.

Pourroit-il y avoir ſur la terre d'homme aſſez inſenſible, aſſez bar-

bare ou dépravé qui ne ſe ſentît point tranſporté d'enthouſiaſme pour la patrie & la vertu, ſi dans le tems même où il ne ſongeroit qu'à ſe livrer ſans retenue à la brutalité de ſes goûts & de ſes paſſions, il ſe voyoit tout-à-coup tranſporté au milieu de la Grece aſſemblée, couronnant dans ſes jeux, & par les mains de ſes plus reſpectables magiſtrats, ſes plus illuſtres citoyens ?

Dans la Grece, à Athenes ſurtout, les arts étoient enfans de la vertu, de la religion & du patriotiſme ; la ſculpture, la muſique, la poéſie, la peinture n'étoient employées que pour honorer les Dieux, & pour célébrer la mémoire des héros morts ou exiſtans encore. Les hommes abuſent de tout, & il n'eſt que trop vrai que les Athéniens abuſerent dans la ſuite, d'une maniere ſi outrée, de ces ſages inſtitutions, qu'ils en firent un

un objet d'idolâtrie, & que l'honneur de la ſtatue devenu trop commun, ne fut plus auſſi honorable qu'il devoit l'être, & qu'il l'avoit été durant les premiers ſiecles.

Il y avoit à Athenes un autre objet d'émulation qui préparoit admirablement, ſuivant moi, les jeunes gens à mériter la couronne des jeux & les ſtatues érigées par la reconnoiſſance; c'étoient les éloges que les plus conſidérables d'entre les citoyens, par leurs dignités, leurs vertus ou leurs héroïques exploits, donnoient aux jeunes Athéniens enflammés du deſir de ſe diſtinguer; c'étoient les témoignages qu'ils rendoient des progrès qu'ils appercevoient en eux; c'étoient, en un mot, les marques d'attachement & de tendreſſe qu'ils leur donnoient; amitié pure, & qu'il n'appartenoit qu'à des tems corrompus de flétrir par d'inſipides & d'outrageantes équivoques.

Non ſans doute, il n'appartenoit qu'à des cœurs gangrenés par la dépravation, de ſoupçonner ſur cet article, & d'attaquer par d'odieuſes & de lâches accuſations le vertueux Socrate, & ſon empreſſement à conquérir des jeunes gens à la république. Ce n'étoit point ainſi que penſoit le pere d'Alexandre, le grand Philippe, qui voyant trois cens de ces jeunes Grecs, déſignés par le nom d'*Amoureux*, maſſacrés à la bataille de Cheronée, unis encore après leur mort, & couchés ſur le lieu même où ils avoient combattu enſemble, s'écria qu'il voudroit voir mourir, non auſſi glorieuſement, mais au milieu des ſupplices les plus déshonorans, tous les lâches qui oſoient ſoupçonner de tels *Amoureux* d'avoir été liés entr'eux par un honteux commerce. Mais ce qui doit mettre à jamais les Athéniens, & ſur-tout les philoſophes, à l'abri de tout ſoupçon

à cet égard, ce ſont les efforts des tyrans, & l'unité des tentatives qu'ils firent pour éteindre cet amour qu'ils regardoient comme la plus forte barriere oppoſée à leurs uſurpations.

Et en effet, en quoi conſiſtoit cet amour ſi ridiculement regardé de nos jours comme un crime? L'amant ou l'inſtructeur apprenoit au jeune homme qu'il vouloit s'attacher, ou plutôt qu'il vouloit attacher à l'état, la muſique, les beaux arts, les principes du beau & de l'honnête. Les courtiſannes même étoient autoriſées par le gouvernement à former les jeunes gens : deſtinées à plaire, ornées des plus rares talens, & pénétrées de l'amour de la patrie qui caractériſoit l'eſprit général du peuple de l'Attique, elles poſſédoient, au degré le plus éminent, les qualités les plus propres à charmer & à inſtruire. On ſait combien fut utile au gouvernement l'amitié qui lioit Periclès

à la courtiſanne Aſpaſie ; on ſait auſſi combien fut avantageuſe à la philoſophie l'amitié de l'auſtere Epicure pour la jeune & ſéduiſante Léontium. Ainſi l'amour de la liberté, ainſi le goût des ſciences & des arts changeoient ces maiſons dangereuſes en écoles de ſageſſe, de littérature & de patriotiſme. J'avoue que ces moyens paroiſſent extraordinaires, & qu'au fond ils le ſont un peu ; mais ils ceſſent de le paroître, quand on ſonge qu'il faut néceſſairement plus de reſſources & plus d'art dans les loix d'une petite république, qu'il n'en faut dans les grands gouvernemens ; & que ce ſont préciſément ces reſſources & cet art qui rendent la légiſlation d'une petite république telle que l'étoit Athenes, auſſi ſinguliere pour nous, qu'elle étoit brillante & ſage pour les Athéniens.

Il ne faut pas moins que le témoignage de tous les hiſtoriens,

pour nous perſuader que ces uſages ont réellement exiſté : ils ſont ſi éloignés de nos mœurs, que nous croyons à peine tout ce que l'on raconte à ce ſujet. Nous trouvons bien plus étrange encore la maniere de penſer de ces mêmes Grecs ſur l'exercice de la danſe, qui étoit comptée parmi eux comme l'une des plus ſérieuſes occupations du citoyen. On rit preſque, & bien des philoſophes ne peuvent s'empêcher de rougir, toutes les fois qu'ils ſe ſouviennent de l'approbation que Socrate donnoit à cet exercice que la philoſophie moderne croit ſi fort au deſſous d'elle ; toutes les fois qu'ils ſongent que Socrate lui-même, tout ſage qu'il étoit, ſe piquoit de danſer avec les jeunes gens, & de fort bonne grace : on trouve enfin très-extraordinaire que l'on parlât gravement à Athenes des danſes morales & des danſes militaires ; on ne s'accoutu-

me point à penſer que le gouvernement pût ſérieuſement s'occuper de ſemblables puérilités : cependant ces inſtitutions n'étoient rien moins qu'inutiles ou minutieuſes pour les Grecs ; elles euſſent été puériles pour les Romains qui, plus graves que les Grecs, négligerent ou plutôt mépriſerent la danſe, & formerent uniquement les jeunes gens à la connoiſſance de la philoſophie morale, ſans recourir à ces arts ſéduiſans dont les Grecs ne purent jamais ſe paſſer.

Rome conquérante, ambitieuſe & fiere, devoit en effet mépriſer ces différens objets d'éducation publique ; ils étoient inutiles pour elle, autant qu'ils étoient eſſentiels dans les petites républiques de la Grece, où à peine l'on ſe doutoit que les détours & les combinaiſons de la politique puſſent être érigés un jour en principes élémentaires, & former une ſcience. Les inſtitutions ſont toujours relatives au tems de

leur établiſſement, & cet uſage de la danſe grecque, ſur lequel on a tant écrit, & quelquefois ſi ridiculement, me paroît ſe reſſentir beaucoup de la foibleſſe, ou pour mieux dire, de l'enfance de la philoſophie, & de l'adoleſcence de la terre. Les circonſtances ſont changées, les peuples ſe ſont éclairés, de plus grands gouvernemens ont été fondés, & ces anciennes méthodes ont ſubi le ſort qu'elles devoient éprouver, elles ſont tombées. Nous avons des vues plus ſûres, plus étendues, & nous négligeons des exercices que nous croyons avec raiſon, très-peu propres à influer ſur le gouvernement. Sans recourir à la danſe, à la muſique, ni même aux leçons des poëtes, nous fondons notre tranquillité & le bonheur public ſur des appuis plus ſolides, ſur la vigueur des loix, la force de la coutume, &, un peu moins, à la vérité, ſur le degré d'é-

vidence auquel on croit que la morale moderne eſt parvenue.

Si Socrate & Platon revenoient parmi nous, ils prendroient, pour aller à la célébrité, une toute autre route que celle qu'ils choiſirent: mais de leur tems ils n'avoient rien de mieux à faire, ni de carriere plus brillante à courir. Voyez de quel ton ils annoncent les leçons de la morale; on diroit qu'ils apportent du ciel les élémens de cette ſcience; on diroit, avec bien plus de fondement encore, que de leurs jours elle étoit tout-à-fait inconnue. Ecoutez-les s'entretenir du juſte & de l'injuſte, de l'honnête & de l'utile. A quoi bon cette éternelle répétition des mêmes demandes? à quoi bon toutes ces préparations & ces longs circuits? Par-tout où ils ne s'abandonnent point à la ſublimité de leur génie, ne les prendroit-on pas pour des régens qui cherchent, à force de répétitions des mêmes

idées, à faire comprendre à des enfans les choſes qu'ils veulent leur apprendre ? Les Grecs en cette matiere étoient des novices pleins de jeuneſſe & de ferveur : nous ſommes des adeptes.

Chez les peuples de l'antiquité, je n'en excepte que les Athéniens, le corps étoit l'unique objet de l'éducation ; on ne ſongeoit preſque point à l'eſprit, & l'on avoit raiſon : ces jeux publics, auguſtes & brillans, ces combats ſouvent homicides de tant de différentes eſpeces d'athletes, ces courſes, ces honneurs preſque divins rendus aux vainqueurs, ne nous indiquent autre choſe que la préférence que les anciens donnoient aux exercices du corps ſur la culture des ſciences & des arts. Cette éducation étoit utile, elle étoit excellente, & ſans contredit la meilleure que l'on pût donner dans un tems où la force ſeule enchaînoit la victoire. Aujourd'hui

que nous nous conduiſons par des principes différens; aujourd'hui que des inventions infernales & ſublimes, le feu de l'artillerie & l'art des fortifications ont rendu les hommes plus ſpectateurs qu'acteurs dans les combats, c'eſt à la ſcience inconteſtablement que nous donnons la préférence ; nous avons ingénieuſement ſoumis le corps à l'eſprit, & il faut croire que nous avons bien fait : à la vérité, nous nous en portons un peu plus mal, nous ſommes foibles, délicats, énervés, & preſque ſans vigueur ; mais enfin nous ſommes ſavans, nous cultivons les arts ; nous jouiſſons, & nous ſommes heureux, puiſque nous croyons l'être.

Mais ces ſciences utiles ou pernicieuſes que nous eſtimons tant, il n'étoit pas poſſible que les anciens les cultivaſſent, qu'elles fiſſent chez eux de rapides progrès : ſans ceſſe occupés à exercer leur corps, quel

loiſir, ou même quel goût pouvoit-il leur reſter pour ces connoiſſances ſpéculatives? Au commencement de ce ſiecle, on a beaucoup diſputé ſur les anciens & les modernes; tous les ſavans, tous les littérateurs ont pris parti dans la querelle, on s'eſt dit mutuellement beaucoup d'injures; on a beaucoup écrit, & fort peu raiſonné : aucun de ceux qui ſe ſont échauffés pour les modernes, n'a fait cette réflexion, qui pourtant ſe préſente bien naturellement : Les anciens, euſſent-ils reçu de la nature infiniment plus d'eſprit & de génie que n'en ont eu leurs ſucceſſeurs, ne pouvoient pourtant point être auſſi ſavans que les modernes : l'ambition de ſe diſtinguer dans les jeux publics, leur jeuneſſe toute entiere qu'ils étoient obligés de donner aux exercices du corps, les emplois de la république, & les ſoins du gouvernement, auxquels chaque citoyen étoit inévitable-

ment appellé, conſumoient néceſſairement tous le tems qu'ils euſſent dû conſacrer à l'étude. La patrie étoit l'objet unique, ſacré, perpétuel de l'étude, des vœux, des talens, des actions, de la conduite, des démarches de tous les citoyens, & dans la Grece entiere, il n'y avoit que quelques philoſophes qui s'occupoient à méditer dans la ſolitude de leurs retraites. Il eſt donc très-inconteſtable que les anciens ont été nos inférieurs dans toutes les ſciences ſpéculatives; il eſt même naturel que nous les ſurpaſſions encore dans la phyſique, l'hiſtoire naturelle, la géométrie, &c. &c. Ils voient beaucoup moins que nous, ſans contredit, mais il eſt vrai auſſi que ce qu'ils ſavoient, ils l'avoient appris par une étude ſi conſtante, par une pratique ſi agréable & ſi longue, que rien de ce qu'ils apprenoient, ne s'effaçoit jamais de leur eſprit.

L'ordre des matieres, & le plan de cet ouvrage me conduiſent chez une nation moins éclairée mais plus auguſte; moins ſage, mais plus impoſante; chez les Romains, dont l'orgueil & la noble ſimplicité forment un contraſte bien frappant avec l'eſprit, les graces & l'induſtrie des peuples de la Grece.

CHAPITRE IV.

Des Inſtitutions des Romains.

LEs premiers habitans de Rome cultiverent la terre; & ſur cela bien des gens leur ont prodigué des éloges qu'aſſurément ils n'ont pas mérité: ce fut par force, & non par goût, qu'ils furent laboureurs. Qu'avoient de mieux à faire des brigands qui, raſſemblés par l'eſpoir du pillage, ſur un ſol abandonné, & dé-

nués de tout, étoient trop foibles encore, ou trop intimidés pour aller exercer ailleurs leur ancien métier de voleurs ? Il falloit bien que pour vivre, ils fécondassent, à force de travail, le terrein sur lequel ils s'étoient établis. Aussi-tôt qu'il leur fut possible de se livrer sans crainte, ou même avec quelque espérance de succès, à l'esprit d'usurpation qui les caractérisoit, ils s'empressèrent de quitter la charrue ; d'où je conclus que ce n'est point du tout par amour pour la vie rustique, mais par besoin & par contrainte, que les premiers Romains ont été laboureurs. Jusqu'alors ce fut-là leur principale occupation ; ils alloient de leurs champs à leurs petites expéditions militaires, & revenoient, ou vainqueurs ou vaincus à leurs occupations champêtres : ils étoient tous soldats & laboureurs ; & les principaux d'entr'eux, ceux qui fonderent les plus nobles maisons de

Rome, eurent grand ſoin de tranſmettre à leurs deſcendans le ſurnom qu'ils avoient pris des fruits & des légumes qu'ils avoient cultivés : telles ont été les familles de Lentulus, de Fabius & de Piſon, qui avoient fait leurs délices des lentilles, des feves & des pois. Il eſt ſingulier de penſer que ce furent ces mêmes brigands, forcément cultivateurs, qui, vraiſemblablement ſans s'en douter, imprimerent au labourage cet auguſte caractere qui depuis l'empêcha de tomber dans le mépris, & qui fut au contraire conſtamment reſpecté, ſoit pendant la durée, les conquêtes & les triomphes de la république, ſoit au milieu du faſte, du luxe, des excès & de la corruption des Romains ſous les empereurs.

Il ne falloit pas moins que l'antique vénération des habitans de Rome pour leurs immortels fondateurs, pour les illuſtres Lentulus, Curius,

Fabius, Cincinnatus; &c. il ne falloit pas moins que le ſouvenir des bienfaits que l'agriculture avoit prodigués à leurs fondateurs, pour qu'il reſtât à la poſtérité guerriere & conquérante de ces grands hommes, quelque trace d'attachement aux vertus & aux douceurs de la vie champêtre. Sans ce profond reſpect tranſmis de race en race pour les peres de la patrie, penſe-t-on que les Romains accoutumés à ravir, à uſurper, à conquérir, vainqueurs des nations, & maîtres de la terrre, euſſent pu conſerver quelque goût pour l'exercice, abject en apparence & pénible en effet, du labourage & de l'agriculture?

Je ſais que les peuples barbares du ſeptentrion ſont reſtés pendant pluſieurs ſiecles dans un état d'ignorance & de pauvreté : mais qui ne ſait auſſi que l'inclémence du climat & l'ingratitude du ſol ne leur permettant point de fonder aucune eſpérance

pérance ſur l'aſſiduité de leur travail, les engagerent, les obligerent même d'aller chercher de plus heureux établiſſemens dans les provinces romaines qu'ils ravagerent, qu'ils pillerent, & où ils ſe fixerent. Ils y porterent & y perpétuerent leurs coutumes, leurs uſages & leurs mœurs : ce furent eux qui répandirent ce goût barbare & ridicule pour la parure & les vains ornemens d'or & d'argent ; goût inconnu avant leurs invaſions, & qui s'eſt tranſmis juſqu'à nous. Sans doute les ſeptentrionaux avoient puiſé cette mode inſenſée dans la coutume où ils étoient de ſe parer des dépouilles qu'ils avoient enlevées aux ennemis, dans l'ardeur du pillage. Sauvages & preſque farouches, ces peuples ignoroient les agrémens de la vie champêtre, & bien loin d'en goûter les plaiſirs, ils en déteſtoient les utiles travaux, quoique leurs exercices & leurs occupations fuſ-

ſent mille fois plus pénibles que les opérations ruſtiques.

La nuit de la ſuperſtition & les fureurs de la guerre préſiderent à l'établiſſement de la république romaine. A ces deux grands principes, on crut devoir, dans la ſuite, aſſocier l'éloquence qui, réunie à l'impoſante autorité de la religion & à la pompe des ſpectacles, ſuffiſoit pour gouverner le peuple, le guider & lui faire adopter tout ce qu'on jugeoit à propos de lui perſuader. Auſſi les jeunes Romains, bien différens des Grecs dont j'ai parlé dans les chapitres précédens, négligerent les exercices du corps, & s'attacherent uniquement à l'étude de l'éloquence, qu'ils aimerent paſſionnément, qu'ils croyoient poſſéder, & que dans cette idée ils cultiverent avec une ardeur incroyable Toutefois, cette éloquence étoit fauſſe, ſans graces, ſans énergie, ſans chaleur, elle étoit foible autant

qu'elle devoit l'être chez une nation qui négligeoit & qui mépriſoit même juſqu'au nom de philoſophie : on ſait que celle-ci n'avoit aucun attrait pour les Romains qui l'abandonnoient aux Grecs, comme une ſcience menſongere, vaine & pernicieuſe; ceux même qui oſerent en faire profeſſion, furent, plus d'une fois, expoſés à la cenſure du ſénat & à l'indignation publique; ſouvent même on alla juſques à les bannir comme de trop hardis ſophiſtes & des citoyens dangereux. Le vieux Caton, ce Caton ſi célebre par ſa vertu, ce Caton ſi peu philoſophe, & pourtant ſi fameux par ſa ſageſſe & l'auſtérité de ſes mœurs, paſſoit ſa vie à citer devant le peuple les magiſtrats les plus integres, & à flétrir par les plus graves accuſations les Grecs, qui inſtruiſoient, diſoit-il, les Romains à parler par les levres, tandis qu'ils ne devoient parler que par le cœur.

Ainſi les Romains orgueilleux de leur farouche amour de la vertu, & prenant pour de la ſageſſe leur fanatique attachement à des coutumes ſanguinaires & à des uſages cruels, penſoient comme l'on a penſé en France juſques vers le commencement de ce ſiecle, au ſujet de la philoſophie qu'ils croyoient auſſi contraire au goût de la vraie éloquence, à l'amour de la vérité, qu'à l'adminiſtration des affaires publiques. Mais nous avons cet avantage ſur les Romains, que nous avons reconnu notre erreur, au lieu qu'ils ne ceſſerent dans aucune circonſtance de conſerver leurs injuſtes préjugés. Il parut, il eſt vrai, dans la ſuite des tems quelques empereurs philoſophes; mais ſous ces princes mêmes, quoiqu'érigée en profeſſion honorable & reſpectée, la philoſophie fut excluſivement exercée & cultivée par les Grecs qui n'eurent parmi les Romains que

des admirateurs, de nombreux auditoires, d'illuſtres diſciples, & point de ſucceſſeurs. Si dans les ſiecles poſtérieurs les Romains plus éclairés devinrent philoſophes, ce goût fut paſſager, & fort peu d'entr'eux écrivirent des ouvrages philoſophiques. Dans tous les tems, les Grecs ſervirent donc de précepteurs à la jeuneſſe romaine; & cet emploi leur eût fait un honneur infini, ſi dans les mêmes circonſtances ils n'euſſent pas eu la baſſeſſe d'être les paraſites des citoyens les plus riches & les plus diſtingués. Ce n'eſt pas que je prétende qu'un philoſophe doive fuir les palais des rois ou les hôtels des grands ſeigneurs; je veux dire ſeulement qu'il ne doit ni les rechercher ni même être flatté d'y être admis, & qu'il déshonore le nom de philoſophie, ce beau nom trop proſtitué, quand il a la lâcheté de rechercher les grands & de jouer chez eux le rôle aviliſſant de flat-

teur ou de paraſite. De cet éloignement des Romains pour la philoſophie, je crois pouvoir conclure que le goût qui préſidoit à l'éducation des Grecs, manquoit abſolument dans toutes les parties de l'éducation romaine.

A l'égard de l'eſprit de religion, il s'en faut bien qu'il manquât aux romains; au contraire, il n'étoit, à mon avis, que trop outré, & par cela même minutieux & très-ſouvent abſurde. Jamais peuple, en effet, ne porta auſſi loin l'égarement de la ſuperſtition, & les faſtes de l'hiſtoire ne nous préſentent que les Egyptiens qui puiſſent ſur cet article entrer en parallele avec les Romains. Leur culte qui n'étoit que ſimple juſqu'à la ſtupidité pendant les premiers ſiecles de la république, devint ſuperſtitieux juſqu'à l'extravagance quand Rome eut ſubjugé la terre; & quand le luxe des peuples étrangers eut corrompu

les mœurs nationales, cet eſprit de religion ne fut point altéré; Rome en effet corrompue ne fit que changer, ou plutôt, que multiplier de la plus monſtrueuſe maniere les objets ridicules de la ſuperſtition publique; c'eſt-à-dire, qu'en aſſociant aux objets de ſon culte une foule prodigieuſe de divinités étrangeres, elle ne fit que rendre ſa ſuperſtition plus dangereuſe encore qu'elle ne l'avoit été juſqu'à ce tems de corruption, de délire & de lumiere.

Toutefois, quelqu'extravagans que fuſſent les dogmes religieux des Romains, leurs erreurs n'allerent jamais juſqu'à altérer leurs qualités primitives, leurs antiques vertus, ces vertus & ces qualités d'où réſultoit le caractere national. Leurs inſtitutions continuerent d'être graves & leur éducation ſimple & ſans art. Leur ſecond roi, Numa, fut dévot, philoſophe, pontife, fourbe adroit & fanatique habile. Les Grecs avoient reçu les préceptes de la ſa-

geſſe & les dogmes religieux ornés des fleurs de l'éloquence, & parés de toutes les graces des fictions poétiques. Les Romains privés des leçons de la philoſophie, ignorans par goût, & long-tems ennemis des arts, ne s'appliquoient qu'aux connoiſſances relatives à la guerre & à l'adminiſtration des affaires publiques; c'étoient-là leur unique étude, c'étoient-là leurs vertus & leurs qualités nationales. Il n'eſt donc pas ſurprenant que les ſoins de l'agriculture & de l'économie ruſtique aient invariablement été honorés à Rome, lors même que le luxe & l'or des nations en eut corrompu les mœurs. L'éloquence mieux connue dans les derniers tems de la république & ſous les premiers Empereurs, fut auſſi conſtamment cultivée par les Romains, parce que l'éloquence les conduiſit toujours au maniement des affaires publiques, & que l'amour de la patrie inſpirant

inſpirant à tous les citoyens le deſir de ſe rendre utiles, ils eſpéroient toujours de voir leurs hauts projets adoptés par le peuple. La dignité romaine, cette impoſante gravité, ne ſe perdit jamais dans Rome, lors même que les citoyens ramperent aux pieds de leurs tyrans, de leurs farouches empereurs, ni au milieu de la corruption qui les plongea dans la molleſſe & dans la plus aviliſſante dépravation des mœurs.

S'il y a quelque juſteſſe dans ces obſervations, elles prouvent, elles démontrent qu'indépendant des circonſtances & des révolutions, le génie national ne ſe perdit jamais dans Rome; il n'y éprouva point, il ne put même y éprouver aucune altération, parce que ſes habitans, dans quelque époque qu'on veuille les conſidérer, conſerverent religieuſement les anciennes opinions, les anciens goûts, tels que celui de l'agriculture, de l'éloquence, &c.

goûts établis lors même de la fondation de la république, autorisés, accrédités par les plus illustres exemples. Je m'arrêterai d'autant plus volontiers quelques momens encore chez les anciens Romains, que l'immutabilité de leur génie national déposera, je crois, très-favorablement en faveur de la même immutabilité chez tous les autres peuples. En effet, si je parviens à démontrer que le génie des Romains s'est soutenu dans tous les tems, même dans les périodes les plus orageuses de l'empire, je croirai avoir prouvé que chez aucune nation le génie ne change.

Après ce que je viens de dire, je pense qu'il est inutile d'avertir le lecteur que je ne parle point ici de simples goûts, de vains amusemens, ou de ces modes passageres qui, produites par l'inconstance, varient chaque jour également chez tous les peuples policés.

CHAPITRE V.

De l'Immutabilité du Génie Romain.

IL est facile de prouver que les Romains ont conservé dans tous les tems leur caractere national, depuis la fondation de Rome, jusqu'aux derniers momens de la république, & depuis l'usurpation d'Auguste, jusqu'au siecle qui précéda la dissolution de l'empire, jusqu'au trop mémorable regne du foible Arcadius.

Mais ce n'est pas dans Rome même qu'il faut espérer de trouver, dans toutes les vicissitudes qui l'ont agitée, le génie romain. Les fréquentes révolutions qui arrivoient dans cette capitale, accabloient trop le premier ordre de l'état; cet ordre, jadis respectable, étoit avili,

dégradé, & il faut avouer qu'il mérita ſouvent la condition abjecte où on l'avoit réduit. Ce n'eſt donc point dans Rome, mais au loin, & dans les provinces, que l'on retrouvera cette ſageſſe romaine & cette grandeur impoſante qui n'oſoient plus ſe montrer dans les murs de la patrie opprimée par les tyrans. C'eſt dans l'oſtentation de ces tyrans eux-mêmes, que je découvre des traces bien marquées du génie ſimple & noble des antiques Romains : c'eſt dans ces monumens d'une magnificence ſi ſurprenante, élevés par les empereurs même les plus féroces ; c'eſt dans la beauté de ces chemins publics, dans la conſtruction hardie de ces ponts que la faux deſtructrice du tems a reſpectés, dans les vaſtes enceintes de ces camps où l'on démêle encore l'ordre & le rang des légions ; dans la force & la ſolide régularité de ces forts élevés très-ſouvent par l'autorité ſeule des pro-

conſuls & des gouverneurs des provinces ; j'apperçois diſtinctement enfin le génie de la nation Romaine dans la ſageſſe admirable, je dirois preſque plus qu'humaine, établie dans les Gaules. Ces preuves du goût romain ſont très-multipliées ; & comment ne le ſeroient-elles pas ? elles étoient réitérées preſque chachaque jour, & ſous l'empire même, elles furent continuées, preſque ſans interruption, pendant près de quatre cens ans.

J'ai dit, & il n'eſt que trop vrai, qu'à dater de l'uſurpation d'Auguſte, Rome fut perpétuellement agitée par des révolutions ; & cependant au milieu même des feux des diviſions, elle ne laiſſa point de donner des marques diſtinguées de ſon inaltérable attachement à l'eſprit national. A Rome, quand un prince étranger ou citoyen, uſurpateur ou légitime poſſeſſeur de l'empire, étoit ſolidement établi ſur le

trône, le ſénat, ordre toujours illuſtre juſqu'aux dernieres invaſions des barbares, oublioit les révolutions paſſées, ſes malheurs, quelquefois même ſes baſſeſſes; & comme ſi le calme eût toujours régné dans la patrie, il ſe livroit au ſoin des affaires publiques: l'eſprit de la nation allarmé, contraint, accablé, affoibli, étouffé même, ſi l'on veut, reprenoit toute ſon activité, & ſe portoit à ces vues grandes & étendues qui l'occuperent ſans ceſſe, pendant la paix, pendant l'orage, dans les tems glorieux & paiſibles, comme dans le tumulte des factions & des guerres civiles. Il n'y a point chez cette nation de période, ni de regne qui ne nous en fourniſſe un grand nombre d'exemples; on en trouve ſous les plus mauvais princes, ſous les Caligula, les Domitien, les Héliogabale, &c. Les nouvelles familles élevées à force de crimes, & encore mal affermies ſur le trône,

cherchoient, au défaut de vertus héroïques, à ſe diſtinguer par l'éclat des monumens, ou par le plan & la fondation de quelques utiles établiſſemens. D'ailleurs, dans ces tems, ainſi que ſous les plus ſages, les meilleurs & les plus éclairés des empereurs, les proconſuls ne quittoient jamais les provinces ſans y laiſſer des preuves durables de la ſageſſe de leur adminiſtration; & l'on ſait que dans les provinces les proconſuls jouiſſoient de toute la puiſſance & de toute l'autorité de Vice-Rois. La pompe des cérémonies religieuſes dans l'eſpece de culte que l'on rendoit aux morts; le faſte & la magnificence des ſpectacles; les triomphes des conquérans; l'orgueilleuſe fierté du nom romain, qui ne dégénéra jamais, même lorſque la corruption, la baſſeſſe & la crainte eurent déshonoré les habitans de Rome; l'impreſſion de terreur & d'admiration que les

Romains étoient jaloux de donner aux nations étrangeres, lors même qu'ils étoient opprimés par ces nations, ainſi qu'ils le furent ſous le regne agité d'Héraclius ; ces objets auguſtes & ſacrés qui dans les premiers tems avoient ſervi de baſe à la ſplendeur & à la décoration de Rome, ne ceſſerent point d'agir, plus ou moins puiſſamment, dans le choc même des révolutions les plus funeſtes à l'état, & juſqu'aux derniers momens de la ruine de l'empire.

Il en fut à peu près de même du goût décidé des Romains pour l'étude, qu'ils conſerverent au milieu de la corruption des lettres. En effet, dans les tems où la nuit de la barbarie avoit ſuccédé à la lumiere des ſciences & des arts, les empereurs continuerent d'aſſiſter au ſénat & de parler en public, comme le prouvent pluſieurs médailles frappées dans les ſiecles du bas-empire,

& ſur leſquelles on lit ces mots : *Adlocutio Imperatoria ; Adlocutio Congiaria.* On ſait que l'horrible Néron ne fut pas le ſeul empereur ambitieux de la gloire des lettres, & jaloux de s'illuſtrer dans la carriere des actions ; on ſait que Domitien avoit dans ſa jeuneſſe compoſé quelques tragédies ; on n'ignore pas qu'Adrien cultivoit la poéſie & l'hiſtoire, & que la littérature faiſoit les délices de Varron, qui paſſoit tour-à-tour ſa vie à la tête des armées & dans le ſilence du cabinet. Qui ne ſait auſſi qu'Auguſte, Tibere & les jeunes Romains des plus nobles maiſons étoient enflammés du deſir de ſe diſtinguer dans la tribune aux harangues, par l'éloquence de leurs plaidoyers. Mais ſi l'on en excepte quelques tyrans & quelques perfides citoyens, l'éclat de ces occupations ne fit jamais oublier aux Romains les ſoins & les travaux de l'économie ruſtique, &

ils placerent toujours l'agriculture à côté des bonnes études. Les conſuls & les premiers magiſtrats ſe plaiſoient à entrer dans les détails du labourage & de la culture de ces vaſtes domaines qu'ils poſſédoient ſous le nom de fermes ou *villæ* : en un mot, tout ce que les premiers ſucceſſeurs de Romulus avoient honoré dans la république naiſſante, conſerva ſa dignité dans tous les tems de l'empire. Le vrai goût avoit diſparu, que l'on s'aſſembloit encore au capitole pour y lire les foibles ouvrages des orateurs & des poëtes, comme depuis on s'eſt plus d'une fois aſſemblé ailleurs, pour lire dans ce qu'on appelle des Académies, des diſcours ſans éloquence, & des pieces de poéſie ſans harmonie & ſans chaleur.

Le reſpect qu'on avoit conſervé pour les ſavans & les philoſophes les plus célebres de la Grece, étoit

tel chez les Romains, que les grands ornoient leurs galeries des portraits de ces grands hommes ; & les faux philoſophes qui dans la ſuite ſe répandirent à Rome, y trouverent l'accueil le plus diſtingué ; il n'y avoit point de grand qui ne voulût en avoir chaque jour à ſa table : c'étoit la folie à la mode ; & ce qui prouve qu'il n'y avoit point alors de véritables philoſophes, c'eſt que ceux qui en uſurpoient le nom, ſe prêtoient lâchement à cette manie, jouoient honteuſement le rôle aviliſſant de paraſites, parloient perpétuellement de vertu & d'humanité, affichoient un déſintéreſſement qu'ils n'avoient pas, une ſenſibilité qui n'étoit point dans leur cœur, une ſobriété perpétuellement en contradiction avec leur empreſſement à ſe rendre aux invitations des prétendus protecteurs de la philoſophie, & applaudiſſoient baſſement aux vices & aux ridicules

de ces grands qu'ils prétendoient inſtruire, & qu'ils corrompoient davantage par leurs flatteries infames & leur très-mépriſable approbation. C'eſt ſans doute de ces faux ſectateurs de la ſageſſe, que Trimalcion entend parler, lorſqu'il dit, dans Petrone, qu'il veut faire graver ſur ſon tombeau que jamais il n'a voulu prêter une oreille attentive aux diſcours des philoſophes.

Mais la mauvaiſe conduite de ces faux ſages ne dépoſe que contr'eux, comme celle de leurs imitateurs, s'ils en avoient, ne dépoſeroit jamais que contre la perverſité des faux ſages aſſez lâches pour corrompre les nations, & ſe jouer ſous les dehors de la philoſophie, & des grands & du peuple; cet abus, dis-je, ne dépoſe point du tout contre les Romains qui prouverent, par leur attachement aux ſavans, le cas ſingulier qu'ils faiſoient des ſciences

& de ceux qui les cultivoient. Ils avoient une telle eſtime pour les gens de lettres, qu'ils ſouffroient d'eux ce qu'ils n'euſſent jamais permis à d'autres : Juvenal les diffamoit impunément, & les obligeoit de rougir, par le parallele inſultant qu'il faiſoit des anciens citoyens de Rome avec les Romains de ſon ſiecle : il nommoit les plus corrompus, qui ſouvent étoient auſſi les citoyens les plus puiſſans ; & cependant, malgré l'excès de cette liberté, Juvenal ne fut exilé qu'à l'âge de quatre-vingt ans, pour avoir attaqué Criſpin, après avoir percé pendant ſoixante années, des traits de ſes ſatyres les plus illuſtres citoyens.

Avec l'amour des lettres, les Romains conſerverent auſſi dans tous les tems ce ton de dignité qu'on avoit jadis remarqué dans leurs ancêtres, ſous Tullus & Numa ; ils s'àppliquoient continuellement à la ſcience du gouvernement, & s'oc-

cupoient de la décence extérieure des mœurs. Il est vrai que dans bien des circonstances ces vertus s'affoiblirent chez eux, mais jamais elles ne s'y perdirent : au contraire, ces circonstances orageuses étoient passées à peine, que les mêmes vertus reparoissoient avec un nouvel éclat.

Les Romains donnerent, je le sais, bien des exemples de barbarie pendant la durée de l'empire : mais ces actes réitérés d'injustice & de férocité ne prouvent rien contre mon opinion ; je crois même qu'il est aisé de démontrer que, malgré cette inhumanité, le génie romain ne perdit dans aucun tems son antique modération, & que s'il s'en éloigna, ce sont les circonstances & non les Romains eux-mêmes que l'on doit accuser de cette révoltante dégénération. En effet, abandonnés à leur goût pour la licence, les légions proclamoient chaque jour de nouveaux empereurs; trop

foible pour lutter contre la dépravation générale des mœurs, le ſénat étoit ſans puiſſance & ſans autorité; les nations barbares ravageoient les provinces, & portoient la dévaſtation juſqu'au pied du capitole: les ſoldats qui vivoient ſans diſcipline, au ſein de la corruption, vicieux, impunis, redoutés dans l'enceinte de Rome, étoient accoutumés à voir leurs murmures, leurs complots, leurs entrepriſes même les plus audacieuſes, redoutées, autoriſées, ou quelquefois récompenſées; enſorte que, quelle que fût leur conduite, on les avoit accoutumés à des largeſſes perpétuelles. On ſait d'ailleurs que la puiſſance des Céſars s'étendoit juſqu'aux extrêmités de la terre; mais c'eſt par cela même qu'il eſt, ce me ſemble, évident qu'un auſſi vaſte empire agité par tant de déſordres, ne pouvoit ſe ſoutenir que par des moyens violens. A ces cruelles cir-

conſtances, ſi l'on ajoute enfin le ſpectacle journalier des gladiateurs qui s'entr'égorgeant ſur la ſcene, accoutumoient les ſpectateurs au ſang, à la férocité ; ſi l'on ſe repréſente l'état d'un peuple perpétuellement en guerre contre les nations étrangeres, ou égaré par les fureurs des diſſentions publiques, pourra-t-on être ſurpris des divers traits de cruauté qui lui ont échappé. Quelle autre nation n'eût été plus ſanguinaire encore dans les mêmes circonſtances ? Les empereurs, leurs miniſtres, les courtiſans étoient ſans contredit tout-à-fait corrompus ; mais l'ancien caractere, c'eſt-à-dire, les anciennes vertus de Rome ſe retrouvoient parmi le peuple & dans la plupart des provinces : ce ſont les hiſtoriens qui nous ont raconté les événemens de ces ſiecles, & non les fictions des poëtes & les exagérations des orateurs que l'on doit conſulter.

Les Romains ſe dépraverent donc, leurs mœurs ſe corrompirent; la vertu ſembla diſparoître de toute l'étendue de l'empire; mais ces éclipſes ne furent qu'apparentes & paſſageres : le peuple en général, c'eſt-à-dire, la plus ſaine & la plus nombreuſe partie de la nation, conſerva précieuſement l'ancienne ſimplicité romaine & la décence des mœurs qui ſe rétabliſſoient dans leur antique pureté, plus promptement encore qu'elles ne s'étoient altérées. Les vices les plus odieux, les plus affreux débordemens déshonoroient l'empire, la vertu n'y avoit plus d'aſyle, elle y étoit ou mépriſée, ou méconnue; Trajan monte ſur le trône, & à peine il y eſt aſſis qu'on n'apperçoit plus nulle part les traces de cette corruption qui avoit ſi long-tems avili les Romains ſous les Tibere, les Néron, ſous les regnes enfin des vils prédéceſſeurs du vertueux Trajan. On vit le même chan-

gement s'opérer ſous Dioclétien, Conſtantin, Théodore, Conſtance; on vit, mais rarement, l'amour de la patrie & les vertus diſparoître ſous quelques autres empereurs. D'ailleurs, dans la rapidité même des progrès que faiſoit la corruption dans les tems orageux, qui ne voit par la véhémence des révolutions qui faiſoient ſuccéder le vice à la vertu, que ces changemens ſi ſubits étoient néceſſairement les effets de la crainte & de la violence?

Il eſt vrai que dans Rome un nombre trop conſidérable de citoyens pervers porterent pluſieurs fois le luxe & la débauche juſqu'à des excès qui ne pouvoient manquer d'être ſaiſis par les poëtes & les hiſtoriens; mais ces déſordres, comme ceux qu'occaſionnoit le ſpectacle barbare des gladiateurs, n'étoient communs qu'à la portion la plus vile de la nation, je veux dire, aux gens de qualité, & aux fem-

mes ſans mœurs du premier rang : car alors les uns & les autres formoient la plus mépriſable des claſſes de l'état. Mais hors des murs de Rome, loin de ces odieux ſpectacles, & de la célébration encore plus licentieuſe des myſteres, on n'étoit plus frappé de la débauche des Romains & de leurs goûts, ou cruels, ou infames.

Et en effet, ce qui dépoſe en faveur de la ſageſſe du gouvernement romain, c'eſt que malgré la tyrannie des empereurs, les vices de ſes courtiſans & les vexations plus accablantes encore de quelques proconſuls, les nations même le plus récemment ſoumiſes, ne ſecouerent point le joug ; l'Eſpagne, les Gaules, l'Aſie, les Grecs même & Carthage ne ſe révolterent point : St. Auguſtin aſſure que dans les murs de Carthage il n'étoit pas poſſible de diſcerner les vainqueurs d'avec les vaincus, attendu que

amuſement qu'un eſprit d'inquiétude & d'agitation qu'ils trouvoient trop indigne de leur gravité naturelle. Ils dédaignoient le commerce par une ſuite de leur franchiſe & de leur généroſité dans la diſcuſſion des affaires publiques. Auſteres & déſintéreſſés dans l'adminiſtration de la république, durs à l'égard de leur famille, ils ſe dédommageoient de leur déſintéreſſement & de leur auſtérité par les acquiſitions ſecretes qu'ils faiſoient, & par l'énormité des intérêts qu'ils exigeoient de l'argent qu'il prêtoient à leurs concitoyens. Polybe a remarqué que les Romains aimoient beaucoup l'argent, qu'ils s'en deſſaiſiſſoient mal-aiſément, & que la généroſité du ſecond des Scipions, qui relâcha une partie de la dot de ſa femme, fut regardée comme un acte plus qu'humain, comme une action inouie juſqu'alors, & un prodige vraiment inimitable.

Mais quoiqu'invariable au fond, le génie romain éprouva bien des révolutions qui le forcerent à ſe montrer ſous différens aſpects. Libre ſous les conſuls, fier & hardi pendant les ſiecles de la république; vaſte, actif, étendu dans l'agitation & les fureurs du triumvirat; contraint ſous Tibere, abattu ſous Neron, énervé ſous Galba, rendu à ſon état naturel ſous les empereurs philoſophes, il ne ceſſa pourtant jamais de conſerver cette immuable gravité qui le caractériſoit: & lorſque, dans les ſiecles de corruption, les Romains ſe livrerent au plaiſir, ce fut avec cette véhémence & cette impétuoſité ſi vivement décrites par leurs hiſtoriens, & qui décelent beaucoup plus la mélancolie du tempérament, que le goût décidé de la corruption. Ce n'étoit pas ainſi que les Grecs témoignoient leur penchant au plaiſir; la gaieté, la douce joie dévoi-

loient le fond de leur ame, étoient les expreſſions de leur brillante humeur.

Il a été, je ne l'ignore point, des tems où le génie national des Romains eſt reſté ſi caché, qu'on n'a pu le découvrir qu'après les plus profondes méditations ſur les faits & les événemens qui ſe ſont paſſés chez eux. Mais dans les momens même de ces éclipſes preſque totales de l'eſprit national, il ſe montroit ouvertement chez quelques ſénateurs qui déſapprouvoient hautement les horreurs de la tyrannie; chez une multitude de bons citoyens répandus dans l'Italie, & qui alloient dans les provinces déplorer le ſort de Rome opprimée par ſes maîtres; il ſe montroit auſſi dans les heureux efforts des artiſtes employés par quelques empereurs; il ſubſiſtoit enfin chez cette foule d'illuſtres écrivains & de célebres généraux; il brilloit avec éclat dans

les dignes rejettons des plus anciennes familles, ainſi que dans les villes municipales, & dans les colonies; enſorte que lors même que tout paroiſſoit tendre vers la décadence, les mœurs & le génie de l'ancienne Rome s'étendoient auſſi loin que la domination des empereurs.

On a dit que les Romains changerent de caractere lorſqu'ils changerent, pour ainſi dire, de langage. Car il eſt vrai que le ſtyle, qui eſt un des ſignes les plus ſûrs du génie d'une nation, puiſqu'il exprime ſa maniere de penſer & de réfléchir, changea totalement vers le tems de Pline & de Quintilien. Il eſt encore démontré que ce ne fut point là une corruption paſſagere, comme celle du gouvernement & des mœurs: le mauvais goût ſe ſoutint, & l'élégance du beau ſiecle d'Auguſte diſparut pour toujours. A dater de l'époque de cette révolution, il n'eſt

plus

plus poſſible de reconnoître, ajoute-t-on, le génie des Romains qui, d'après ce changement, a donc ceſſé de ſe ſoutenir, & qui s'eſt, dans la ſuite, ſenſiblement dégradé chaque jour juſqu'à la décadence totale de l'empire.

Cette objection eſt, ſi je ne me trompe, plus ſpécieuſe que ſolide. J'avoue que le mauvais goût gâta la noble ſimplicité de l'ancien ſtyle des Romains; mais à cette nouvelle maniere de s'exprimet, qui fut ſi généralement adoptée par les écrivains de ces ſiecles tombés dans la barbarie relativement aux lettres & ſur-tout à l'éloquence, j'oppoſerai la majeſté des monumens élevés dans ces mêmes tems: j'oppoſerai l'état brillant de la peinture, de la ſculpture & de l'architecture qui parvinrent préciſément alors à leur plus haut degré de perfection: j'oppoſerai la politique des Romains, & leurs vues de conquête,

leur ſageſſe dans l'adminiſtration des affaires publiques, les motifs qui les guiderent, & qui furent les mêmes qui avoient guidé leurs peres, ſoit avant, ſoit après l'établiſſement de l'empire : j'oppoſerai ce ton de dignité, ou ſi l'on veut, d'orgueilleuſe ſupériorité que les habitans de Rome affectoient avec les étrangers, & cette gravité qu'ils conſerverent toujours dans la diſcuſſion des affaires les plus importantes, comme dans leurs plus légeres entrepriſes, ou même dans la frivolité de leurs amuſemens. Je dirai que la juriſprudence ne ceſſa dans aucun tems de fleurir à Rome, ſage ou corrompue, conquérante ou conquiſe ; & qu'enfin la décence des mœurs & la gravité des manieres dont la réunion formoit le caractere national, ne ſe perdirent jamais. C'eſt par l'oppoſition exacte & vraie de ces ſignes conſtamment ſoutenus, que je croirai prouver la perpétuité du carac-

tere des Romains dans toutes les générations, depuis la fondation de Rome juſqu'à la diſſolution de l'empire. Ce n'eſt donc point, il s'en faut bien, indiquer un changement de caractere dans le corps entier de la nation que de citer l'exemple des écrivains qui y ont dérogé, & qui n'ont été que trop ſervilement imités par leurs ſucceſſeurs : c'eſt dire ſeulement qu'à cet égard les Romains ont été différens des peuples orientaux, chez leſquels regne une éternelle & immuable monotonie dans l'éloquence comme dans la poéſie, ſur la religion comme ſur la philoſophie, dans les mœurs & les arts comme ſur le gouvernement.

CHAPITRE VI.

Des anciens Peuples de l'Europe, & de leurs principales Inſtitutions.

VAINEMENT les oracles & les livres des ſybilles promettoient aux Romains une domination éternelle; la puiſſance de Rome s'éteignit, & ce gouvernement éprouva la deſtinée de toutes les choſes humaines. Ces maîtres orgueilleux de la terre aſſervie paſſerent à leur tour ſous le joug des vainqueurs, & le vaſte édifice de l'empire romain s'écroula ſur ſes fondemens. Un peuple de héros ſortis du nord, & dont la poſtérité occupe encore de nos jours tous les trônes de l'Europe, vint renverſer ce monſtrueux coloſſe, envahir, ravager & repeupler le vaſte eſpace qu'il avoit trop

long long-tems occupé. Conquérans & dévaſtateurs, nos ancêtres étoient nés dans un état de guerre qui remontoit de race en race, de ſiecle en ſiecle juſqu'aux tems les plus reculés. Tel étoit le caractere de toutes les nations ſeptentrionales, de ces redoutables nations qui, n'étant connues des anciens que par leur force, leur valeur & leur férocité, étoient déſignées ſous le nom général de peuples Scythes. Romulus, comme Solon & l'antique Minos, n'ayant point conquis ſa patrie, il n'eſt pas étonnant que la conſtitution de Rome ne fût pas militaire.

Mais ce caractere guerrier, cet eſprit fondamental commun à tous les peuples du nord, fut tempéré dans la ſuite par des qualités moins farouches & des vertus plus ſociales, mais différentes, relativement à la diverſité du caractere des colonies conquérantes, établies chez

les diverſes nations de l'Europe. L'ancienne nobleſſe du nord, tour-à-tour occupée dans les pays ſtériles qu'elle habitoit aux amuſemens de la chaſſe, aux fatigues des combats, & ne ſachant que ſe battre & chaſſer, porta ſes goûts dans les différentes contrées qu'elle envahit. Peu de tems après qu'elle s'y fut fixée, ce même divertiſſement que les Romains avoient mépriſé juſqu'alors, la chaſſe devint l'occupation la plus digne des princes & des rois. Tels furent les premiers François qui n'eſtimant, ne connoiſſant que les vertus guerrieres, n'apprirent à leurs deſcendans que l'affreux métier des armes, abandonnant les lettres & l'étude aux Romains ainſi qu'aux Gaulois, & regardant ſtupidement les connoiſſances humaines comme l'aviliſſant partage des vaincus.

Ainſi, dès l'origine de la monarchie françoiſe, la nobleſſe de cette

nation prit excluſivement le parti des armes. Les faſtes de l'hiſtoire antérieurs à cette époque, ne préſentent nulle part rien qui reſſemble à l'atroce folie de ce combat judiciaire, ſcrupuleuſement obſervé pendant une ſi longue ſuite de ſiecles, pour la déciſion ultérieure des procès. La profeſſion militaire étoit la plus auguſte, c'étoit même la ſeule qui jouît de la faveur des rois & de la conſidération publique; il n'y avoit dans l'état que ce ſeul ordre de reſpecté, tous les autres lui étoient ſubordonnés. Cette maniere très-barbare de penſer s'eſt long-tems conſervée, & à bien des égard elle ſubſiſte encore dans toute ſa vigueur. En effet, toutes les diſtinctions que les rois, à l'exemple des plus éclairés des Céſars, ont enſuite accordées à la profeſſion des loix, n'ont pu parvenir à détruire, n'ont pu même ébranler cette injuſte prééminence qui n'a pour elle

d'autre titre que celui d'avoir été établie & autoriſée lors de la fondation de la monarchie. Car en France on penſe encore que les premiers honneurs de la magiſtrature, perpétués ſans interruption dans une même famille, pendant une longue ſuite de ſiecles, ne ſauroient élever les derniers deſcendans d'une telle maiſon au rang de la haute nobleſſe; opinion abſurde & directement oppoſée aux principes plus ſages des Grecs & des Romains qui penſoient qu'il étoit tout au moins auſſi noble, auſſi glorieux d'entretenir la paix & l'harmonie entre les divers ordres des citoyens, de rendre la juſtice, terminer les différens, réprimer le crime, effrayer les brigands & faire reſpecter les loix, que de défendre l'état & repouſſer la force par la force. Mais que peut la raiſon contre l'autorité d'un préjugé reſpecté depuis ſi long-tems, & qui tient ſi fortement au caractere

de la nation ? Elle voit d'un œil très-inégal l'ordre des magiſtrats & celui des guerriers. Quelque fauſſe que puiſſe être la diſproportion que l'on met entre ces deux profeſſions, elle doit être beaucoup moins imputée à l'injuſtice des François, qu'à l'invincible préjugé que les premieres inſtitutions des fondateurs de cette monarchie ont laiſſé dans le peuple.

N'eſt-ce pas une ſuite de cet eſprit militaire, que ce défaut de conſidération que l'on a pour les beaux arts dans ce royaume, où il ſeroit pourtant ſi facile, pour peu qu'ils fuſſent honorés, de les rendre plus floriſſans qu'ils ne le furent autrefois dans les plus beaux jours de la Grece ? Ne pourroit-on pas dire même qu'à cet égard le préjugé a ſubjugué le génie de la nation qui d'elle-même eſt naturellement portée à l'amour des arts ? Et cependant, malgré le goût & les heureuſes diſ-

poſitions des François, jamais chez eux les hommes à talens ne s'éleveront au deſſus des claſſes inférieures. Ce peuple aimable, ingénieux, n'a malheureuſement été porté dès ſon berceau qu'à eſtimer les armes, à reſpecter les vertus militaires; & il eſt encore, à peu de différence près, tel qu'il fut dans ſon enfance; enſorte que chez lui la gloire eſt immuablement reſtée à la nobleſſe, la conſidération à la magiſtrature, & la modicité des récompenſes aux artiſtes & aux talens.

Dans ces mêmes gouvernemens, en Europe, les femmes ajouterent, par l'inconſéquente puérilité de leurs diſtinctions, à l'orgueil, à la gloire & au triomphe des guerriers: dès cet inſtant, le reſte des citoyens fut plus avili qu'il ne l'avoit été juſqu'alors. L'Eſpagne reçut de l'Afrique, & communiqua à tous les autres peuples cette ſinguliere opinion, que les femmes étant le plus

bel ornement de la ſociété, devoient être adorées. D'après cette maxime gravement inſenſée, on vit les Eſpagnols adopter les ſtatuts de l'école de la galanterie qui, depuis long-tems établie chez les Arabes & les Maures, fut reçue en Eſpagne avec tout l'appareil de ces formes bizarres & de cet imbécille cérémonial qui, paroiſſant merveilleux au reſte des peuples européens, fut accueilli également par-tout. Ce fut alors que la foi de chevalier devint auſſi célebre que la chevalerie elle-même étoit illuſtre & reſpectée. Dès-lors chaque chevalier ſe conſacra lui & la gloire de ſes armes à une dame particuliere réelle ou imaginaire, & bientôt la galanterie fut dans tous les gouvernemens la premiere des vertus. D'accord avec les traditions & les chroniques fabuleuſes, les hiſtoriens parlent de ce ſyſtême compoſé d'amour & de valeur, comme d'une

eſpece de dogme particulier aux nations du nord.

En général, telle eſt la baſe de toutes les inſtitutions européennes ; mais par la ſucceſſion des tems & la diverſité des circonſtances, cette baſe a éprouvé des variations, ſuivant les différentes qualités des nations. Les habitans du nord ne ſe ſont occupés que de guerre, de combats, & ils ont emprunté les arts & les artiſtes de l'étranger. Les Allemands ſe ſont profondément livrés à l'étude du droit public, & ont encore plus profondément reſpecté l'antique préjugé de la nobleſſe, plus pure en Allemagne qu'elle ne l'eſt par-tout ailleurs, tant les nobles y ont ſoin d'éviter toute méſalliance, toute apparence même d'altération ; bien différens & en cela moins ſages que les François de la plus haute nobleſſe, qui ont grand ſoin au contraire d'embellir l'antique obſcurité de

leur illuſtre origine par l'éclat roturier du tréſor des financiers avec leſquels elle s'allie.

L'amour du François pour ſes rois eſt auſſi ancien que la nation même. Les François, comme le reſte des peuples, végétoient encore dans la nuit de l'ignorance, qu'ils ſe diſtinguoient par leur attachement au trône. Dans la ſuite, l'eſprit de ſociété & les frivolités de la galanterie ornerent leurs mœurs & leurs manieres, auſſi-tôt qu'ils ſortirent des ténebres de la barbarie; ces mêmes qualités ou ces défauts les caractériſent encore, de même que la légéreté que les plus anciens écrivains leur ont tant de fois reprochée.

La ſobriété fondée ſur l'intérêt, l'amour du gain & l'eſprit de calcul caractériſent les Hollandois, qui ne pourroient changer de mœurs ni renoncer à leurs loix ſans expoſer leur république à un iné-

vitable renverſement : la tempérance & l'auſtere frugalité, la concorde & toutes les vertus qui jadis ont formé ce gouvernement, ſont & ſeront toujours eſſentielles à ſa conſervation. Plus immuable encore dans ſon attachement à ſes vieilles coutumes, la Pologne a retenu le bon & le mauvais de l'antique légiſlation des peuples du nord, comme les Turcs ont conſervé l'accablante contrainte de leurs plus anciennes inſtitutions. L'Italie moderne, tour-à-tour enchantée des monumens des Romains, & de la douce & molle oiſiveté du gouvernement eccléſiaſtique, a vu le caractere de ſes habitans ſe former d'après le ſéduiſant empire de ces deux goûts. Vaincue, aſſujettie pour la ſeconde fois après le ſiege & la conquête de Conſtantinople, la Grece rapporta, pour la ſeconde fois auſſi, ſes connoiſſances & ſon goût pour les arts, dans

les heureuſes contrées du Latium, & ces peuples ſoumis rendirent à la la patrie de leurs fiers conquérans un éclat qui s'étoit éclipſé, ou du moins qui y exiſtoit inconnu depuis la tranſlation du trône des Céſars dans les murs de Conſtantinople: car ce ne fut qu'alors que les monumens élevés par les anciens Romains aſſurerent à l'Italie ce caractere de nobleſſe, de grandeur & de majeſté qu'on y admire encore; enſorte qu'elle acquit ſa plus brillante élévation, préciſément dans le tems même que la ſage, mais trop amoliſſante légiſlation du gouvernement eccléſiaſtique énervoit le courage, & jettoit dans la plus irréparable dégénération les habitans de ces climats. Comme cette légiſlation étoit toute à l'avantage de la cour de Rome, elle n'a point changé. Dans cette cour il n'eſt guere poſſible qu'il arrive jamais de grandes révolutions; le ſouve-

rain, ſon conſeil & ſes courtiſans ſont tous d'un état, & la plupart d'un âge qui ne leur permettent point de penſer à des innovations : c'eſt l'effervescence de la jeuneſſe, ce ſont les intrigues des femmes & le tumulte des guerres qui operent les changemens d'état.

Environnée des vagues de la mer, ſituée dans un climat très-rigoureux, & forcée par la proximité de la puiſſance Ottomane à veiller continuellement à ſa défenſe, Veniſe a cependant réuni dans ſes mœurs deux grandes qualités oppoſées en apparence, & qu'on croiroit incompatibles, l'urbanité d'Athenes, & la ſévere gravité de Lacédémone. Tel étoit, il y a ſept à huit ſiecles, le caractere des Vénitiens, & tel il eſt encore. On retrouve, on admire dans ces heureux républicains l'auſtere modeſtie des Spartiates, leur habitude au ſilence, leur amour pour l'égalité,

leur

leur prudence dans les affaires publiques & domeſtiques, & en même tems l'aménité, les graces, l'atticiſme des Athéniens, leur goût pour les plaiſirs, leur aptitude aux arts; en un mot, on diroit que Lycurgue & Solon ont inſpiré le ſage fondateur de Veniſe, & que chacun des habitans de cette rupublique réunit en ſoi les ames de ces deux légiſlateurs.

Je ne parlerai point du reſte des provinces de l'Italie, je dirai ſeulement qu'il ſemble qu'invitées au repos par le charme des arts & les douceurs de la muſique, elles ſe ſont profondément endormies ſur la foi de la religion : leur exiſtence léthargique ſemble les rendre indifférentes ſur leur dépopulation, leur miſere & les triſtes effets de leur indigente inaction.

Les obſervations qui me reſtent à faire ſur les cauſes phyſiques & morales des inſtitutions modernes,

me diſpenſent d'entrer dans un plus long détail ſur la diverſité des caracteres des peuples, & ſur l'immutabilté de chacun de ces caracteres.

CHAPITRE VII.

De l'invariabilité du caractere de chacun des peuples de l'Europe.

CEs nations preſque farouches, ces peuples formidables qui, des extrêmités du nord, vinrent conquérir autrefois, dévaſter & uſurper l'Europe, furent des barbares ſans doute : mais ces nations barbares tranſmirent à leurs deſcendans leur caractere avec leurs loix, c'eſt-à-dire, avec l'eſprit national de leurs loix, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs uſages ; & cet eſprit, mêlange ſingulier de

ſageſſe & de bizarrerie, s'eſt inaltérablement conſervé juſqu'à nos jours. Les principes, ou ſi l'on veut, les élémens conſtitutifs de ce caractere, conſiſtoient dans la police preſque léonienne des fiefs, police déteſtable, chef-d'œuvre d'injuſtice, quelques efforts que faſſent en ſa faveur les apologiſtes qu'elle a encore parmi nous; ils conſiſtoient auſſi dans l'uſage du port d'armes, dans la liberté des mœurs, dans le *rapprochement*, ſi l'on peut ſe ſervir de cette expreſſion, des ſujets & du ſouverain, dans la prééminence de la profeſſion militaire, dans l'injuſtice des préjugés contre l'exercice des arts, dans les aſſemblées de nation, aſſemblées convoquées par le patriotiſme, où préſidoit la liberté, & par cela même inconnues aux nations orientales; dans le droit d'adreſſer des remontrances au prince; dans le caractere de la langue ou du ſtyle,

dans la férocité des combats ſinguliers, dans la nature & les motifs des peines capitales & infamantes, dans la facilité d'obtenir le pardon ou des lettres de grace, dans la tranſmiſſion de la nobleſſe, dans le caprice & quelquefois l'abſurde légéreté des coutumes, dans l'empire accordé aux femmes, & leur influence ſur la ſociété; enfin, dans l'amour de la gloire, & principalement chez les François, dans l'indéfiniſſable honneur, ce précieux tréſor de la nation dont il ne dépend pas même du ſouverain de diſpoſer, quelque pleine, quelque entiere que ſoit d'ailleurs ſa puiſſance, & quelque inviolable que ſoit l'attachement de ſes ſujets pour lui. Qui ne ſait en effet, que la ſévérité des ordonnances n'a pu rien obtenir ſur la farouche atrocité du point d'honneur, qui n'a fait, pour aſſouvir ſes barbares caprices, que cacher, ſous le nom de rencontres,

ſes attentats prémédités : mais de quelque maniere qu'on ait tenté de déguiſer ce ſanguinaire point d'honneur, il eſt reſté toujours tel qu'il étoit avant ſa proſcription, & s'il a pris la précaution de cacher l'inhumanité de ſes complots, ce n'a été que pour agir avec d'autant plus d'aſſurance dans l'eſpoir de l'impunité.

C'eſt encore une preuve, ſuivant moi, bien frappante de l'invariabilité du caractere national des François, que l'état actuel de la nobleſſe de cette nation. Il eſt vrai que les privileges & les droits de cette nobleſſe trop exceſſifs, ont été reſtreints, il y a deux ſiecles, & diminués par les rois jaloux de leur autorité : mais les prééminences du rang ont ſubſiſté, & l'ambition des François eſt plus flattée des prééminences, qu'elle n'eſt avide de droits & de prérogatives. En France un citoyen, quelque bril-

lante que puiſſe être ſa fortune, eſt inquiet & mécontent, s'il n'eſt point décoré de la nobleſſe; ordre qui tôt ou tard deviendroit, par le nombre, comme il l'eſt par les diſtinctions, le plus conſidérable de l'état, ſi la ſageſſe du ſouverain n'en avoit balancé la puiſſance par l'auguſte dignité de la magiſtrature, à laquelle il eſt très-vrai qu'il a confié une partie de ſa ſuprême autorité.

Ne cherchons point à démêler le caractere d'une nation dans les tems orageux; alors il eſt ou trop contraint, ou trop caché pour que l'on puiſſe ſe flatter de le ſaiſir : *ignis ſuppoſitus cineri* (1) *dolcſo*. Qu'attiré par les relations des plaiſirs qu'on goûtoit à la brillante cour de Catherine de Medicis, un étranger inſtruit & philoſophe eût entrepris il y a deux ſiecles de voyager en France, quelle idée eût-il

(1) Voyez Liv. VI, Chap. 1, 2 & 3.

pu ſe former des François, s'il eût cherché ce caractere aimable que leur accordent tous les peuples, & cet attachement inviolable pour leurs rois dans le feu des factions qui déchiroient l'état, au milieu des horreurs de la guerre civile, dans les audacieux efforts & dans les complots de la ligue, dans les cris ſéditieux, les fureurs & le fanatiſme de ces prêtres, de ces docteurs qui agitoient & égaroient le peuple? L'ordre moral a ſes éclipſes, comme l'ordre phyſique. La nation françoiſe s'écartoit des maximes fondamentales, & oublioit alors ſon caractere, comme dans les tranſports du délire un malade s'écartant de la raiſon, parle contre ſes propres intérêts & ſes opinions. Or, la France étoit alors dans les convulſions de la plus violente des frénéſies. Mais il étoit poſſible encore, malgré l'impétuoſité de l'orage, de découvrir le caractere

des François, & de le retrouver tel qu'il avoit été dans les tems les plus calmes, tel qu'il n'a jamais cessé d'être : il ne falloit remonter pour cela qu'aux sources publiques & anciennes ; je veux dire qu'il suffisoit d'observer que, malgré les attentats & les succès des factieux, la moitié du royaume & la plus saine partie des citoyens de Paris resterent fideles à leur maître. Regardez en effet les obstacles sans cesse renaissans que les ligueurs avoient à surmonter, la haine mutuelle qui les animoit tous, la diversité des motifs qui les faisoient agir, & les combats presque continuels qu'ils avoient à soutenir, soit les uns contre les autres, soit tous ensemble contre leur propre conduite, & pour détruire chaque jour ce qu'ils avoient fait la veille. Voyez-là cette criminelle ligue, tremblante, irrésolue, perpétuellement en contradiction avec elle-même, n'agissant qu'au

qu'au gré du caprice ou de la violence des mouvemens qui l'entraînoient, & finiſſant après ſix ans de crimes, d'audace & de folie par s'évanouir & laiſſer le royaume dans un calme profond; & concluez que cet eſprit de révolte qui corrompit alors la claſſe la plus illuſtre des François étoit directement oppoſé au caractere général & immuable de la nation. Par une obſervation contraire, & qui a, ce me ſemble, tout autant de juſteſſe, je crois pouvoir, ſans balancer, dire que je démêle l'eſprit de la nation angloiſe dans l'affreux parricide ſi inhumainement commis en la perſonne du malheureux Charles I. Je ſais que ce parricide fut l'ouvrage de la chambre-baſſe, & qu'il fut hautement déſavoué par les ſeigneurs; mais plus je conſulte l'hiſtoire de la Grande-Bretagne, & plus je vois que cet acte d'atrocité n'étoit point étranger au caractere de cette na-

tion ſombre, ſévere & jalouſe à l'excès des droits illimités de ſon indépendance.

De ces faits, & de mille autres exemples de ce genre, il réſulte qu'en général l'eſprit d'une nation ſe retrouve toujours, & quelques circonſtances qui puiſſent arriver, dans le plus grand nombre des citoyens qui la compoſent. C'eſt une obſervation qu'il eſt aiſé de faire, & qui donnera toujours les mêmes réſultats, quand elle ſera faite dans les grandes ſociétés; mais il faut, dans cette vue, avoir grand ſoin de choiſir l'étendue la plus conſidérable de la durée de l'état, & la partie la plus nombreuſe des citoyens: je vais tâcher de m'expliquer plus intelligiblement; dans la ſuite (1) même je donnerai plus d'étendue à ces conſidérations. Voulez-vous connoître le véritable caractere d'une nation, ne choiſiſſez

(1) Voyez le Liv. VI.

pour vos obſervations, ni ſes tems les plus orageux, ni ſes plus brillantes époques. Quelques admirateurs outrés des peuples Grecs, jugeant de l'amour de la paix, de la ſageſſe & du déſintéreſſement des Grecs, d'après les grands exemples qu'ils donnerent de ces vertus dans le ſiecle brillant de la philoſophie, n'ont pu concilier ces exemples frappans avec cet eſprit de cabale, ces mouvemens d'inquiétude, ces factions & ces projets ambitieux d'invaſion & de conquête qui, dans le cours de tous les autres ſiecles, agiterent ſi vivement la Grece. C'eſt à peu près comme ſi l'on vouloit concilier avec la douceur naturelle aux François, les convulſions de la ligue & les aſſaſſinats de la S. Barthelemi, ou l'amour des Anglois pour l'indépendance & leur attachement aux privileges nationaux, avec l'injuſtice des vexations auxquelles ils ont récemment tenté

d'aſſujettir leurs concitoyens établis à Philadelphie.

Au reſte, je ne viens de parler du beau ſiecle de la philoſophie & de la morale des Grecs, que pour faire obſerver une erreur ſinguliere & commune pourtant aux partiſans des anciens & aux défenſeurs des modernes, dont l'uſage a conſtamment été de juger de la nation à laquelle les uns ou les autres ont donné la préférence, par le ſiecle où elle a produit ſes plus illuſtres écrivains. Cette maniere de diſcuter & de juger me paroît très-mauvaiſe : qui ne ſait en effet qu'un ſiecle de vertus ou de philoſophie, n'eſt ordinairement qu'un tems de fermentation & un mouvement paſſager ſur lequel il eſt abſurde de vouloir apprécier avec juſteſſe une nation ? D'ailleurs, ſur quoi peut-on fonder un pareil jugement ? Sur la dépoſition de cinq à ſix écrivains & de quelques artiſtes qui ont, à la vé-

rité, ſuffi pour illuſtrer leur ſiecle & leur patrie, mais qui n'ont pu changer le caractere national duquel ils n'ont été tout au plus que des exceptions. Que peut-on conclure en effet de ce ſiecle iſolé, & qui ne préſente que des circonſtances extraordinaires, & tout au plus quelques vertus acquiſes & aſſez généralement adoptées, mais qui s'évanouiſſent au moment où ceſſent d'agir les cauſes qui les avoient fait naître ? Jamais monarque ne forma de plus brillant ni de plus ſolide établiſſement que Cyrus, & cependant à peine Cyrus fut deſcendu du trône, que les Perſes retomberent dans leur ancienne foibleſſe, & reprirent tous les vices dont l'aſſemblage avoit formé juſqu'au regne de Cyrus le caractere national.

Je prie le lecteur de ne point oublier mon principe. Je prétends que le fond du génie d'une nation,

c'eſt-à-dire, ſon caractere ne change point, & qu'il eſt même eſſentiellement immuable. Je parle du fond du génie, & non de la vertu qui peut changer au gré des circonſtances, ou qui même peut ceſſer d'être le principe de tel ou tel gouvernement; car je ne penſe pas qu'elle ſoit auſſi inſéparable de l'état républicain, qu'un grand homme l'a prétendu; en un mot, c'eſt le ſeul caractere ou le fond du génie que l'on doit conſidérer : c'eſt à lui ſeul qu'il appartient d'expliquer toutes les contradictions qui abondent dans l'hiſtoire : c'eſt lui encore qui ſeul peut nous donner une connoiſſance diſtincte de l'eſprit de tous les ſiecles, en nous développant la cauſe active & ſuprême de tous les événemens.

CHAPITRE VIII.

De l'Education chez les diverſes Nations de l'Europe, & en particulier de l'Education Françoiſe.

C'Est chez les peuples de la Grece du tems de Périclès, de Platon, d'Ariſtide, qu'il faut chercher une excellente école de vertus, la meilleure & la ſeule, peut-être, qu'il y ait jamais eu ſur la terre. Elle n'exiſte plus, & ce ſeroit une très-grande abſurdité que de lui comparer nos écoles de mots, de petites connoiſſances, de frivoles diſputes & d'inutilités. Et comment l'éducation des Grecs n'eût-elle pas été infiniment ſupérieure à la nôtre ? C'étoient les philoſophes qui en avoient la ſuprême direction; & ces philoſophes illuſtres par leurs

vertus autant qu'ils s'étoient rendus célebres par leurs connoiſſances, ne ſe chargeoient du reſpectable emploi d'inſtruire la jeuneſſe, qu'après s'être long-tems préparés à cette tâche épineuſe, après s'être éclairés eux-mêmes chez les nations étrangeres dont ils alloient étudier les mœurs, les loix, les ſciences & les arts. Chez nous des vues eſtimables ſans doute, des motifs très-louables en eux-mêmes, nous ont obligés de prendre des méthodes toutes différentes de celles de l'antiquité, & de donner aux élémens des ſciences un ton d'auſtérité qu'elles n'avoient point chez les anciens; nous avons relégué l'éducation de nos enfans dans des maiſons particulieres, où nous les aſſujettiſſons à la contrainte d'une diſcipline ſévere, & où nous commençons par leur inſpirer de la haine pour ces mêmes connoiſſances que nous les forçons d'apprendre.

Les enfans de la Grece ne connoiſſoient ni cette gêne, ni la rebutante maniere de ces études, ce n'étoit point dans des écoles, c'étoit dans le Lycée, en public & ſous les yeux même de la patrie qu'ils étoient élevés.

C'eſt encore un très-grand défaut dans nos plans d'éducation, que celui d'en avoir banni tout ce qui peut flatter les ſens; c'eſt avoir flétri, deſſéché les méthodes d'éducation, & non les avoir corrigées; il eût été bien mieux d'imiter à cet égard l'induſtrieuſe ſageſſe des anciens, qui s'attachoient autant à donner des ſenſations agréables à leurs éleves, que des préceptes utiles, & des inſtructions élémentaires.

Notre morale étant infiniment plus pure que celle des anciens, nous avons cru pouvoir négliger l'éducation en proportion des eſpérances que nous avons fondées

ſur l'établiſſement & la ſublimité de cette morale. Cependant il me ſemble que notre enthouſiaſme nous a fait tomber dans l'erreur ; il me ſemble que nos méthodes euſſent été meilleures & plus ſages ſi nous nous fuſſions ſouvenus d'y réunir ſous un même point de vue l'éducation du corps & l'éducation de l'ame.

Quand nos peres végétoient dans la nuit de la barbarie, pendant le trop long intervalle de ces ſiecles malheureux qui précéderent le renouvellement des lettres, l'éducation n'avoit qu'un ſeul objet, celui de former le corps des jeunes gens par la réunion des plus violens exercices ; on ne s'attachoit qu'à la force, à la vigueur ; c'étoit trop peu. Depuis la renaiſſance des lettres & l'établiſſement des colleges on ne s'occupe preſque plus que de l'eſprit ; c'eſt beaucoup moins encore. Ce ſeroit donc un excellent

projet; ce ſeroit un admirable plan d'éducation, que celui qui réſulteroit de la réunion de ces deux méthodes corrigées l'une par l'autre.

Il eſt vrai que l'uſage où l'on eſt aſſez généralement en Europe d'introduire les jeunes gens dans ce qu'on appelle le monde, c'eſt-à-dire, dans les ſociétés, les cercles & ſur-tout auprès des femmes, uſage qui commence trop tôt chez les François, trop tard en Angleterre, donne une ſinguliere activité à l'imagination, forme l'eſprit, quelquefois aux dépens du cœur, & répand beaucoup d'agrément ſur les dernieres années de l'éducation; mais cet uſage ne fut-il obſervé qu'après les plus ſages précautions, ne répare point, il s'en faut, ce qui manque à notre méthode pour pouvoir être comparée à celle des anciens. Car enfin, quel avantage nos jeunes gens retirent-ils de la ſociété des femmes, même des

plus aimables, des plus décentes, des plus ingénieuſes? Ce commerce, à ne lui ſuppoſer aucune ſorte de danger, peut apprendre l'art néceſſaire & puérile des bienſéances ſociales, il peut former aux qualités eſſentielles à l'homme du monde; mais il n'eſt pas poſſible qu'il inſpire le goût des arts, encore moins l'amour de l'étude & des occupations utiles & ſérieuſes.

Avouons donc qu'à cet égard, ainſi qu'à beaucoup d'autres, nous ſommes encore bien plus loin qu'on ne penſe, de pouvoir être comparés aux peuples de l'antiquité; convenons de bonne foi encore qu'il y auroit de l'abſurdité à vouloir mettre en parallele la foibleſſe & l'inconſéquence de l'éducation moderne avec la mâle vigueur de l'éducation des Grecs & des Romains également endurcis aux travaux & rompus aux affaires. Ce n'eſt pas que l'étude & les élémens des ſcien-

ces n'entrent pour beaucoup dans les inſtructions que nous donnons aux jeunes gens : mais c'eſt la méthode dont nous nous ſervons pour inſtruire qui étant très-défectueuſe rend néceſſairement l'éducation mauvaiſe. Il eſt vrai que les Allemands conſacrent une partie de ce qu'ils nomment leurs études à la connoiſſance du droit public : je ſais auſſi qu'en France, de même qu'en Italie, on apprend bien ou mal, dans l'ennui des colleges, les élémens de quelques ſciences : mais ce ſont des principes ſi ſecs, des leçons ſi arides, une maniere d'inſtruire hériſſée d'une ſi accablante pédanterie, que le plus grand bonheur des éleves quand ils quittent, pour ne plus y rentrer, la pouſſiere des colleges, eſt d'oublier toutes les inutilités qu'ils y ont appriſes, & de recommencer de nouvelles études.

Il y a toujours en France environ deux millions au moins de jeu-

nes citoyens qui paſſent les années les plus précieuſes de la premiere jeuneſſe à apprendre le latin, & & qui n'apprennent autre choſe : or de ces deux millions de jeunes gens, il eſt très-vraiſemblable qu'il n'y en aura point mille auxquels le latin ſoit utile dans la ſuite, & qui ne l'oublient preſqu'auſſi-tôt qu'ils ceſſeront d'être forcément inſtruits Quels rares avantages ſuppoſe t-on à cette langue pour qu'on en donne auſſi indiſtinctement qu'on le fait la connoiſſance aux jeunes citoyens de tous les ordres & de tous les états? On penſoit beaucoup mieux dans les républiques anciennes, & l'on conſultoit avec plus de ſoin les goûts & les inclinations des jeunes gens avant que de leur donner une éducation qui pût leur être profitable. C'eſt ainſi que l'on penſe encore en Angleterre & en Hollande, où le gouvernement a ſoin de préparer, par une éducation mieux ré-

fléchie, les jeunes gens à des occupations honorables & utiles, ſans autre diſtinction que celle des goûts, des talens & des heureuſes diſpoſitions des éleves; c'eſt-à-dire, que ſans égards pour les différens ordres des rangs & des familles, on rend les éleves capables de ſe diſtinguer, à quoi qu'ils ſoient employés dans la ſuite, au barreau, dans le ſénat, dans la navigation ou dans les colonies. Ce n'eſt pas ainſi qu'en France on prépare les jeunes gens; & il eſt en quelque ſorte naturel que chaque ordre de citoyens ſe conduiſant par des principes différens & étant tous, pour ainſi dire, iſolés les uns des autres, les méthodes d'éducation y ſoient différentes auſſi. La guerre eſt l'unique partage de la nobleſſe: ſon éclat, ſon orgueil & ſes prérogatives, dont on croit devoir donner aux jeunes individus de cet ordre, dès leurs plus tendres années, la

connoiſſance & le génie impérieux, ſont un invincible obſtacle à l'uniformité d'éducation, ſur-tout en Allemagne, & chez les Polonois, qui ſur cet article, comme ſur beaucoup d'autres, conſervent invariablement & dans toute ſa rigueur, le génie barbare de la féodalité.

Les vices de l'éducation moderne paroiſſent moins encore dans ſa partie philoſophique & morale, qu'ils ne ſe montrent dans ſon défaut preſque total d'inſtitution gymnaſtique, ou dans cette partie ſi eſſentielle, quelque négligée qu'elle ſoit, & qui a pour objet la force, la vigueur & la perfection du corps. A cet égard, nous ſommes très-inférieurs aux peuples de l'ancienne Grece qui regarderent comme une des plus importantes inſtitutions, d'ériger en art méthodique la réunion de tous les exercices du corps; exercices dont les principes & les regles avoient dépendu juſqu'alors

du caprice, & quelquefois de la férocité des braves. On a auſſi tenté quelquefois en Europe d'imiter la gymnaſtique grecque; mais ces imitations ont été ſi mal-adroites, ſi ridicules, ſi abſurdes, qu'on a cru ne pouvoir mieux faire que de renoncer à ces inſtitutions très-peu avantageuſes à ceux qui en étoient l'objet, & inutiles au peuple. En effet, qu'y avoit-il dans ces tournois & dans ces carrouſels où la nobleſſe ſeule étoit admiſe, qui méritât d'être comparé aux jeux de l'ancienne Grece ouverts à tous les citoyens, qui y étoient formés dès les premieres années de leur vie ? D'ailleurs les jeux olympiques, bien différens par eux-mêmes de nos faſtueux tournois, & de l'uſage efféminé de nos carrouſels, renfermoient tous les exercices du corps portés à leur plus haut degré de perfection. La ſolemnité de ces jeux, ſi propre à exciter l'émula-

tion, & les instructions qui y préparoient, formoient une excellente école militaire; & la Grece fondoit avec raison ses plus brillantes espérances sur les jeunes citoyens qui s'y étoient distingués, au lieu qu'il s'en faut bien qu'au sortir de nos tournois, notre jeune noblesse fût mieux disciplinée & plus propre à donner à l'état de flatteuses espérances.

Il y a long-tems que l'on est dans l'usage de regarder l'éducation françoises comme la plus brillante de l'Europe; & d'après cette opinion, ou, si l'on veut, d'après ce préjugé, les nations étrangeres s'empressent d'envoyer en France leurs jeunes citoyens. Quoiqu'il fût peut-être possible de penser plus sensément, il faut cependant avouer que les inconvéniens de cette méthode ne balancent point les avantages évidens qui en résultent: c'est en effet par ce concours perpétuel des

étrangers chez elle, que la France a communiqué les graces & la douceur de ſes mœurs à tous les autres peuples ; & c'eſt par-là auſſi que les vertus ſociales ſe ſont répandues dans toutes les nations. Il eſt encore évident, ſuivant moi, que le voyage de France eſt néceſſaire aux Allemands, aux Anglois, aux habitans du nord ; parce que le mêlange de la vivacité françoiſe avec le ſérieux de leur caractere, produit un merveilleux effet ſur leurs mœurs & leurs manieres : cette aimable vivacité répand ſur leurs talens & ſur leurs différentes occupations ce vernis agréable qui leur manquoit abſolument dans leur patrie ; & quoi qu'en puiſſent dire certains attrabilaires partiſans de Lacédémone, qui ne peuvent ſouffrir les graces de la nouvelle Athenes, il n'eſt pas vrai que le ſéjour des étrangers en France ſoit auſſi

dangereux pour eux qu'on le prétend.

Mais le plaiſir de parler des agrémens de ma patrie m'entraîne plus loin que je ne le voulois; je m'écarte inſenſiblement du ſujet de mes obſervations. Je m'étois en effet propoſé d'examiner ſi nos méthodes d'éducation ſont bonnes ou mauvaiſes en elles-mêmes, & relativement aux François, pour qui elles ſont faites; pour les François qui ne voyageant guere & n'étant point dans l'uſage d'aller chez les nations du nord tempérer la vivacité naturelle de leur caractere par le phlegme étranger, conſervent juſqu'aux derniers inſtans de la caducité cet eſprit d'inconſtance & de légéreté, ſujets perpétuels des mauvaiſes imitations, des froides épigrames, des reproches & des accuſations de leurs voiſins. Afin de mieux connoître les vices ou la ſageſſe de ces méthodes, examinons

d'abord les avantages de l'éducation françoiſe; ces avantages dont le but principal eſt moins de rendre la vertu aimable, que de donner aux manieres mêmes les plus ſérieuſes, les graces ſéduiſantes de la vertu. Ce n'étoit point aſſez pour le ſage Platon, qui deſiroit de voir la vertu en elle-même & entiérement & dépouillée de toute parure étrangere. Platon ne formoit à Athenes qu'un vœu outré, ce deſir paroîtroit fort ridicule en France, & il y ſeroit en effet d'une extrême bizarrerie.

CHAPITRE IX.

Des avantages de l'Education Françoiſe.

JE ne ſais quel fut ce citoyen d'Athenes qui, admis à Lacédémone devant le ſénat aſſemblé, ne craignit point d'offenſer la ſévérité des Spartiates, & d'irriter leur jalouſie en traçant à peu près en ces mots le portrait de ſa patrie & l'éloge de ſes concitoyens. » O Spartiates ! ne vous énorgueilliſſez point de cette ſageſſe auſtere, ſombre & affectée, par laquelle vous prétendez vous diſtinguer & l'emporter ſur nous. Apprenez que ma patrie eſt l'école de toute la Grece, au jugement même des nations étrangeres. Sparte ne connoît chez elle que ſes graves citoyens, tout le

reſte des hommes ne ſont pour elle que des profanes qu'elle rejette de ſon ſein. Plus accueillante, plus honnête, Athenes eſt ouverte à tout le monde : Grecs ou Aſiatiques, Spartiates ou Sybarites, il n'eſt point d'homme ſur la terre qui ne trouve chez nous les douceurs de l'hoſpitalité : nos jeux publics, nos fêtes & nos ſacrifices durent toute l'année. Nous ne connoiſſons à la guerre que la valeur & l'héroïſme, & nos cœurs généreux dédaignent de recourir aux ruſes & aux ſtratagêmes qui ſont chez vous la principale partie de la ſcience militaire. Vos guerriers ſont formés aux combats par l'excès de la fatigue, & la crainte de l'infamie : la jeuneſſe d'Athenes eſt exercée autant qu'elle doit & peut l'être, & non pas accablée & abrutie par des exercices durs, violens, au deſſus de ſes forces. Notre politeſſe n'eſt ni lâchement adulatrice, ni injurieuſement

faſtueuſe. Nous parlons avec facilité ſur les affaires les plus épineuſes; nous les jugeons encore mieux. Au nom ſeul de volupté, vous frémiſſez, & vous vous efforcez de paroître affectés d'un ſentiment d'indignation, qui ne peut être dans vos cœurs : les plaiſirs ont pour nous des attraits enchanteurs; mais ce goût qui nous domine ne nous empêche point de braver les dangers, & de nous précipiter au milieu des périls, lorſque le bien & le ſervice de la patrie le demandent. En un mot, ô ſombres Spartiates! il y a de vous à nous cette ſenſible différence, qu'un Athénien eſt ſuſceptible de toutes les bonnes impreſſions, qu'il ſe plie ſans contrainte à toutes les diſciplines, & qu'il a le talent inconnu parmi vous de faire tout avec autant de juſteſſe que d'agrément & de facilité «.

Il ſemble que ceux qui ont mis en parallele les Athéniens & les François

François, euſſent du faire uſage de ce portrait qu'on diroit avoir été écrit par un François, & prononcé devant certaines nations qui par caractere ou par orgueil, affichant la gravité des Spartiates, ſe flattent d'avoir ſur la nation françoiſe la même ſupériorité que les Lacédémoniens diſputerent ſi long-tems & ſi vainement aux citoyens d'Athenes. Quelles que ſoient leurs prétentions à cet égard, rendons cette juſtice aux François, que c'eſt à eux que tous les peuples de l'Europe ſont redevables de leurs qualités ſociales; diſons-le hautement encore, ce n'eſt qu'en France ſeulement que l'on trouve de nos jours, comme on trouvoit jadis dans la Grece & à Rome, des citoyens qui réuniſſent les mœurs & la manieres de différentes profeſſions. Un Romain étoit ſénateur & général d'armée: il eſt vrai que chez nous il n'en eſt pas exactement de même;

mais le François, inſtruit & poli par l'aménité de l'éducation, adoucit, ſans manquer à la dignité de ſes fonctions, l'autorité de la magiſtrature par la vivacité de ces graces & la noble franchiſe de cette liberté qui paroiſſent attachées à la condition des militaires. Cet exemple bien obſervé me conduit au développement de la véritable cauſe du caractere ſolide, agréable & léger des anciens Athéniens.

L'accord parfait & éclairé des différentes qualités, l'induſtrieux mêlange de l'étude, de la philoſophie & de l'exercice des vertus ſociales, des affaires & des plaiſirs, de l'aimable politeſſe & de l'auſtere dignité, produit ce fruit exquis, cette ſéduiſante maniere de s'annoncer, de s'exprimer, de ſe conduire, que les Romains déſignerent par le nom *d'urbanité*, les Grecs par celui *d'atticiſme*, que celui d'aménité ne rend que foiblement, & qui

n'a pu encore être déſigné en France par aucune expreſſion propre & particuliere. Rome dut au premier des Scipions l'heureuſe imitation de l'atticiſme des Grecs, & elle y conſerva ſes graces pendant plus de trois ſiecles. Je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'indiquer le François qui le premier donna à ſes concitoyens, ces graces & cette aménité qui les diſtinguent depuis plus de trois ſiecles, & qui vraiſemblablement ne s'y perdent jamais.

Suivant Quintilien & Cicéron lui-même, l'urbanité conſiſtoit dans un certain ſon de la voix dépouillé de rudeſſe, dans la délicateſſe, l'agrément & l'honnêteté de la raillerie, dans la décence du maintien, & ſur-tout dans une connoiſſance profonde de la littérature & de la philoſophie, mais ſans affectation & ſans pédanterie. Un Romain inſtruit, dit Horace, doit déguiſer ſes forces & cacher ſa ſcience avec

tant d'induſtrie, que ſon adverſaire même ne s'apperçoive point dans la diſpute, des talens, ni de la ſupériorité de celui contre lequel il lutte.

Mais ce n'eſt là encore que l'extérieur & la ſuperficie de l'urbanité dont le fond plus eſſentiel conſiſte dans les mœurs : non pas que je prétende que celui qui a le plus d'urbanité ſoit néceſſairement auſſi celui qui a le plus de probité, de franchiſe & d'intégrité ; mille exemples contraires prouveroient la fauſſeté de cette opinion ; mais par urbanité des mœurs, j'entends cette ſoupleſſe d'eſprit qui nous donne tant de facilité à nous plier au caractere des autres, & à nous revêtir de toutes les apparences de la vertu, pour laquelle d'ailleurs nous n'avons aucun inſurmontable éloignement. De cette aimable urbanité vient cette généreuſe inclination qui nous porte ſi naturellement

à obliger les autres, quand nous ne ſommes point intéreſſés à leur refuſer nos bons offices ; c'eſt encore de-là que nous vient cette douce politeſſe dans nos diſputes, & cette aménité philoſophique qui nous éloigne également de tout excès dans la diverſité des goûts & des opinions qui diviſent les hommes.

C'eſt dans l'exacte obſervation des bienſéances, que je fais conſiſter la forme de l'urbanité ; & c'eſt auſſi de cette obſervation que réſultent nos graces extérieures, cet accord eſtimable & ſage des manieres avec la contenance & la démarche, des paroles avec le ſon de la voix, en un mot, de toutes ces choſes qu'il eſt plus aiſé de ſentir & d'indiquer, que de bien définir, & dont la réunion conſtitue le galant homme, l'homme du monde, ou, comme l'on s'exprime ; l'homme de bonne compagnie.

Telle eſt, ſi je ne me trompe,

l'idée que l'on doit ſe faire de l'urbanité des anciens qui avoient, pour y parvenir, des moyens & des facilités qui nous manquent abſolument. En effet, chez les Grecs, & principalement chez les Athéniens, il régnoit une telle égalité entre les diverſes profeſſions, qu'ils pouvoient fort aiſément acquérir cette vertu : car, dans un gouvernement où les profeſſions ſont auſſi mêlées qu'elles l'étoient à Athenes, le citoyen accoutumé & pour ainſi dire familiariſé dès ſon enfance avec chacune d'elles, ne prend aucun ton excluſif & trop marqué, aucune maniere extérieure trop tranchante, trop décidée. La multiplicité des ſociétés qu'on fréquente, & la diverſité des inclinations qu'on ſuit, excluent cet air extérieur & cette phyſionomie de profeſſion, s'il eſt poſſible de s'exprimer ainſi, qui déſignoient encore dans le ſiecle dernier les gens de robe parmi

nous, & qui de nos jours à Veniſe déſignent les ſénateurs, qui ne ſont plus que magiſtrats, depuis qu'ils ont quitté les fonctions militaires.

Cicéron nous apprend que de ſon tems l'heureux mêlange que les Romains ſavoient faire de la dignité ſénatoriale & de la liberté guerriere, produiſoit des graces fieres, impoſantes, & en même-tems douces, ces graces que tentoient vainement d'imiter ceux d'entre les patriciens qui ne s'étoient jamais éloignés de la ville. Cette aſſertion d'un obſervateur tel que Cicéron, détruit bien l'injuſte prévention de quelques auteurs qui ont ſoupçonné les Romains contemporains de cet orateur célebre de n'avoir jamais poſſédé cette qualité à un degré fort éminent. Leur fauſſe opinion eſt fondée ſur ce que les Romains furent toujours plus ſérieux que gais, plus graves que légers. Mais c'eſt avoir une étrange & bien fauſ-

se idée des graces, ou plutôt c'est les méconnoître tout-à-fait que de les supposer toujours folâtres & bruyantes. Les graces ne sont autre chose que la raison animée, assaisonnée & affectueuse : elles ne sont ni molles, ni voluptueuses ; c'est un édifice simple, mais régulier, sans faste, sans magnificence, embelli seulement & non pas surchargé d'ornemens d'architecture ; & c'étoit sans doute dans ce sens que Platon exhortoit le sombre Xénocrate de sacrifier aux graces.

CHAPITRE X.

De la Politesse & de l'Urbanité chez les divers Peuples modernes.

JE disois, il y a quelques momens, que l'urbanité romaine empruntoit la plus solide & la plus séduisante partie de ses agrémens d'une forte teinture d'érudition, & de la connoissance de la philosophie. Je doute qu'un étranger qui n'auroit jamais vu de François, & qui viendroit, pour la premiere fois, chez cette nation, la soupçonnât de puiser son urbanité dans ces deux sources. Car il est vrai que, quoique les François en général aiment les sciences & les arts, ils ne sont rien moins que jaloux de paroître éclairés sur les arts & les sciences; ils sont encore bien moins empressés

d'afficher les talens, que de paroître inſtruits juſqu'au détail le plus minutieux des vertus ſociales & des regles les plus frivoles des bienſéances. D'ailleurs, les femmes qui exercent en France un empire deſpotique ſur les goûts & ſur les plaiſirs de la ſociété, obligent le François à déguiſer autant qu'il le faut pour leur plaire, ſa ſcience & ſa philoſophie ; ſa philoſophie ſur-tout qui gêneroit leur gaieté naturelle, & contrarieroit leur décidante autorité. L'érudition des François doit donc être encore plus cachée qu'elle ne devoit l'être jadis chez les Romains. Une flexibilité facile qui ſe plie ſans effort à toutes ſortes d'engagemens, à toutes les circonſtances, à toutes les manieres de penſer, de s'exprimer, d'agir ; voilà le fond du génie François, voilà la baſe eſſentielle de ſon urbanité. Il y a long-tems que l'Ecoſſois Barclai, a donné des éloges, dans ſon

Portrait des eſprits, à l'élégance naturelle du François, à ſes graces dans les modes, à ſa parure & à ſes vêtemens, de quelque nation qu'il les emprunte : heureux imitateur, il n'égale point, il ſurpaſſe, il éclipſe, il efface ſes modeles.

J'ai voyagé fort peu, mais j'ai lu beaucoup de récits de voyageurs, & d'après les relations les plus exactes des pays étrangers, j'ai obſervé dans chaque nation un goût particulier, permanent, & qu'elle préfere au goût de toute autre nation. Il n'en eſt pas de même des François dont les mœurs bien étudiées n'offrent rien d'incompatible avec les nations étrangeres. C'eſt pour cela qu'en France chaque citoyen ſe procure, relativement à ſon rang & à la place qu'il occupe dans la ſociété, les plaiſirs répandus dans les diverſes nations de l'Europe : il fait jouir des agrémens de la table qui ont de ſi puiſſans attraits pour

les Allemands, des amuſemens des ſpectacles ſi chers aux Italiens, des plaiſirs bruyans de la chaſſe qui nous viennent du nord, de la douce & délicieuſe volupté des orientaux, de la philoſophie même, de cette repouſſante philoſophie des Anglois : mais plus induſtrieux que ces différens peuples, il ſait modifier & rendre plus aimables tous les goûts qu'il adopte. Ainſi nous avons ſupprimé de nos feſtins les excès de la table allemande; nous avons corrigé l'uſage outré, ou plutôt l'abus plus que ſtoïque de la philoſophie angloiſe; paſſionnément épris de la muſique, nous évitons les tranſports frénétiques des Italiens pour cette connoiſſance; & notre amour pour les femmes toujours tendre, toujours tranquille, toujours voluptueux, ne va jamais juſqu'à la romaneſque fureur des Eſpagnols.

L'urbanité qui autrefois caracté-

riſa les Romains, exiſte-t-elle encore en Italie? Seroit-il impoſſible de découvrir dans ces contrées quelques veſtiges ſeulement de cette ancienne qualité? Ces queſtions paroîtront étranges, & elles le ſont en effet; elles paroîtront abſurdes, & j'avoue que bien examinées, je les trouve un peu ridicules. Toutefois, quelques obſervateurs s'arrêtant à la ſoupleſſe du caractere national des Italiens, & à leur talent admirable pour les imitations, ont aſſuré qu'on retrouvoit dans les Romains modernes cette même urbanité qui diſtingua les citoyens de Rome, contemporains d'Horace, de Virgile, d'Ovide, de Cicéron, &c. Je penſe très-différemment, & je ne crois pas me tromper. C'eſt de la décence des mœurs, réunie avec la dignité du maintien & l'élégante & noble ſimplicité du diſcours, que réſulte l'urbanité; cette douceur affectueuſe & libre

qui ne peut s'acquérir que par la connoiſſance ou même l'exercice des différentes profeſſions, c'eſt-à-dire, par la fréquentation habituelle de ceux qui les exercent. Or, pour peu qu'on ſéjourne dans l'Italie, on remarque aiſément que toute la politeſſe des habitans ſe réduit à des termes qui pour être de convention, n'en ſont pas moins des ſignes évidens de fauſſeté, je veux dire à des expreſſions de reſpect auxquelles on n'attache aucun ſens déterminé, à de frivoles aſſurances de dévouement, à des démonſtrations extérieures d'autant plus équivoques, qu'elles ſont très-flatteuſes, à des titres exceſſifs accordés ſans conſéquence, & acceptés de même, enfin à des ſouſcriptions humbles juſqu'à la baſſeſſe, & ſoumiſes juſqu'à la lâcheté.

Il eſt encore bon d'obſerver que tout proſcrit de l'Italie l'antique urbanité, qualité douce, aimable, of-

ficieuſe, & par cela même tout-à-fait inconciliable avec le genre de vie ſédentaire commun à la plupart des Italiens. Chez eux, les femmes ſont reſtées, pendant beaucoup de ſiecles, triſtement renfermées, & preſque inacceſſibles; encore même y ſont-elles très-gênées, ſurtout dans les villes du ſecond ordre: delà vient que les aſſemblées y ſont communément fort triſtes, les cercles d'un inſupportable ennui, & les aſſemblées d'une accablante & cérémonieuſe ſtérilité. Dans ce pays, la profeſſion des armes eſt ce qu'elle y peut être, c'eſt-à-dire fort peu eſtimée, & il n'y a qu'un très-petit nombre d'Italiens qui s'y conſacrent. La ſoumiſſion aveugle au pouvoir eccléſiaſtique, & l'attachement à l'autorité ſpirituelle ſe ſont communiqués de proche en proche à toute la nation: Turin, Florence & Naples ſont les ſeules cours ſéculieres qu'il y ait en Italie:

tout le reſte y languit ſous le pouvoir, doux à la vérité, mais eſſentiellement dépopulateur, du ſiege pontifical.

Toute contrainte exclut l'urbanité qui ne peut exiſter ſans cette liberté franche, aiſée, contente, & qui n'ayant à lutter ni contre les obſtacles, ni contre aucune ſorte de gêne, eſt inſéparablement unie avec l'enjouement & les graces qui l'accompagnent ſans ceſſe. La politeſſe militaire fut toujours le modele de la vraie urbanité : mais je ne parle point de cette politeſſe bruyante ou orgueilleuſe, de cette étourderie pétulante & bizarre qui diſtingue les jeunes militaires : je ne parle ici que de celle de quelques anciens officiers qui ont partagé leur tems entre la capitale, l'armée & les réſidences militaires. C'eſt dans leurs procédés mutuels que l'on remarque cette liberté généreuſe & cette égalité que l'on

deſireroit

deſireroit de rencontrer ailleurs, & qu'on y cherche en vain : car l'urbanité & la vraie politeſſe ſont des qualités très-différentes des manieres humbles & ſuppliantes d'un client, & beaucoup plus différentes encore des geſtes convulſifs, des complimens outrés, des offres faſtueuſement ſerviles & des proteſtations perpétuelles ſi familieres aux Italiens & aux orientaux.

Les faſtes de l'hiſtoire ne m'indiquent que quatre nations qui ſe ſoient rendues célebres par les douceurs de l'hoſpitalité, leur amour pour les arts, leur goût pour les plaiſirs de la ſociété, & chez leſquelles les étrangers aient aimé à ſéjourner, ſans y être attirés par des vues intéreſſées de commerce, ou par la pompe & l'éclat de la cour : car il n'y a eu que Rome ancienne où les étrangers ſe ſoient rendus uniquement pour admirer ſa gloire & ſe péné-

trer de ſa majeſté. L'Egypte & l'ancienne Grece, l'Italie moderne & la France ſont les quatre nations dont je viens de parler : mais la France ſur-tout l'emporte de beaucoup ſur toutes les nations, parce que je ne connois que la France où la grace naturelle des habitans & l'eſprit de ſociété attirent perpétuellement les étrangers qui y vont orner leur eſprit & polir leur raiſon. Qu'eſt-ce donc, me demandera-t-on, que la politeſſe Italienne ? Il n'y en a point, repondrai-je, ce n'eſt que de la civilité ; de cette civilité qui commence en Italie, & va toujours croiſſant juſqu'aux extrêmités de l'empire Chinois. La civilité toute entiere ſe réduit à de vaines cérémonies, à de froides viſites réglées par l'étiquette, à des mouvemens vifs & forcés, à des geſtes affectueux & faux, à des proteſtations outrées & de nulle valeur ; enfin c'eſt une politeſſe ſans

graces, & qui n'a rien de libre, telle en un mot qu'elle peut être chez des peuples, ou eſclaves & ſans nobleſſe, ou languiſſans, aſſoupis & plongés dans le ſommeil d'un gouvernement foible, d'une lente & pareſſeuſe adminiſtration, ou nullement guerriers, & qui ne voyagent point.

Ces réflexions ne doivent pas, il s'en faut bien, être appliquées dans toute leur rigueur aux Italiens : je ſuis bien éloigné de les comparer ſur ce point avec les orientaux : outre que le parallele ſeroit mal-adroit & faux, il ſeroit très-injurieux : mais quelque juſtice que j'aime à rendre aux habitans de l'Italie, je ne craindrai point de dire qu'il y a très-loin de leur civilité à la politeſſe françoiſe. A Veniſe, à Rome & à Naples ſur-tout, les citoyens même du premier rang manquent en général de ces graces extérieures qui ornent les Fran-

çois ; je dirai plus, ils n'ont pas même les graces austeres de la représentation & de la dignité. L'Anglois lui-même, quelque jaloux qu'il soit de la prééminence qu'il se donne sur toutes les nations, abandonne de bonne foi cet avantage aux François qu'il hait par caractere, qu'il imite malgré lui, lors même qu'il proteste qu'il n'est point imitateur, & il s'excuse sur ses mœurs républicaines qui ne lui permettent point d'adopter les manieres ni la politesse françoises.

Toutefois, est-ce un mal, est-ce un bien que la politesse, & cette qualité si séduisante est-elle plus nuisible qu'avantageuse à la liberté des nations où elle est le plus florissante ? Question épineuse, & que je n'ose décider ; car, si d'un côté, la liberté des Athéniens ne reçut jamais aucune atteinte des douceurs & des agrémens de leur atticisme, je ne puis me dissimuler

que le tems ou l'urbanité s'introduiſit chez les Romains, fut préciſément l'époque de la ruine de la liberté, de l'établiſſement du deſpotiſme impérial, & de la corruption des mœurs.

Il eſt vrai qu'il eſt en France une cauſe conſervatrice des loix, des mœurs & de la liberté nationale; cauſe active & toujours agiſſante qui ſemble garantir ce gouvernement des malheurs qui accablerent l'ancienne Rome, & des abus qui s'y introduiſirent avec l'urbanité. Je parle de l'honneur, ineffaçable ſentiment, indeſtructible préjugé qu'on nous inſpire dès l'enfance, qui ſans doute doit être regardé comme le plus brillant, & à quelques égards, comme le plus ſolide des avantages de l'éducation françoiſe. Je n'ajouterai rien à ce qu'a dit l'immortel M. de Monteſquieu, au ſujet de cet honneur, principe toujours conſulté, & ſource inta-

riſſable de tant de brillantes actions, d'un ſi grand nombre de fautes, de tant de qualités réelles & de tant de chimeres. Il eſt un défaut ou, ſi l'on veut, un ridicule national aſſez ordinaire aux François, & que de très-mauvais obſervateurs ont pris fort mal-adroitement pour l'honneur, quelque frappante néanmoins que ſoit leur diſſemblance; je parle de ce ton de ſupériorité, de cet air de conquête que le François, & ſur-tout le jeune François, porte, quelquefois même ſans s'en appercevoir, tant eſt forte en lui l'habitude, dans ſes démarches, dans ſes manieres, dans ſa conduite extérieure, dans ſes plaiſirs, juſques dans ſon amour, & dont il paroît plus flatté que de ſes ſuccès même. Ces qualités ont offenſé les nations étrangeres, & elles ont eu tort; car ce n'eſt ni dans ce ton, ni dans cet air qu'il faut chercher l'honneur; c'eſt dans la régularité des procé-

dés, dans l'amour de la gloire qui anime tous les François, dans ce bouillant deſir de gloire que la nobleſſe ſur-tout regarde comme le plus grand bien de la vie, & qu'elle a même l'héroïſme de préférer à la vie. Voilà les grandes qualités qui forment l'honneur des François ; il eſt ſans doute aſſujetti à beaucoup de caprices, ſes regles quelquefois paroiſſent fort bizarres, ſes volontés ſoint inconſtantes, comme ceux qu'il gouverne ; il paroît varier ; il n'y a toutefois que ſa forme qui change, le fond de ſa ſubſtance reſte immuable, & n'eſt jamais détruit. C'eſt dommage qu'avec tant d'excellentes choſes, l'éducation françoiſe ait auſſi des inconvéniens qui déparent, & quelquefois terniſſent ſes plus beaux fruits & ſes plus brillans avantages.

CHAPITRE XI.

Des défauts de l'Education Françoise.

L'ACCUEIL, l'approbation, l'estime de la société, voilà ce qu'elle est communément, je dirai même que c'est-là le but principal & unique de l'éducation françoise ; c'est pour les rendre dignes de ces suffrages, de cette confiance, de cette douce approbation, que l'on inspire aux citoyens, dès leur plus tendre enfance, l'amour des vertus agréables à la société. Ce point de vue est sans doute admirable ; toutefois ne le seroit-il pas encore davantage si, par cette société, on entendoit l'ordre public, la généralité des citoyens, en un mot, le gouvernement ; mais ce n'est point cela : les instructeurs ne cherchent

chent qu'à rendre leurs éleves propres à concourir au bien, & ſurtout à l'ornement de quelques ſociétés particulieres, ou en général, à l'embelliſſement de cette ſociété d'agrément qui, ſéparée en quelque ſorte de la grande ſociété ou de l'état, renferme excluſivement les ris, les jeux, les graces, les talens aimables & frivoles, les aſſemblées & les cercles deſtinés au plaiſir. Vicieuſe en elle-même, cette méthode eſt inévitablement fort dangereuſe encore dans ſes effets, ne fût-ce que parce qu'elle n'inſpire aux citoyens ainſi élevés, qu'un très-foible patriotiſme, & trop d'ardeur pour les plaiſirs : d'ailleurs, c'eſt s'attacher uniquement à l'extérieur de l'homme, & beaucoup plus à orner ſon eſprit, qu'à former ſa raiſon.

C'eſt cependant ainſi que la plupart des François des premiers rangs ſont élevés; à peine ils ſor-

tent de l'enfance qu'on les jette dans le monde, & qu'on les laiſſe s'égarer dans des ſociétés où ils ne peuvent guere s'éclairer & s'inſtruire qu'aux dépens du cœur. Or, ces ſociétés où regne la frivolité, ces ſociétés animées, embellies par les femmes qui y préſident, impriment néceſſairement à l'ame des jeunes gens que l'imprudence y conduit, que le plaiſir y flatte, que la ſéduction y attache, ce premier mouvement de paſſion & d'inconſtance qui ne les quittera plus. L'Anglois, à cet égard, contraſte ſinguliérement avec le François ; celui-ci entre trop tôt dans le monde, & le premier trop tard.

Il eſt flatteur ſans doute, il eſt très-agréable d'être admis à l'école des graces ; mais le François y eſt introduit de trop bonne heure, & cette *prématurité*, ſi l'on pouvoit ſe ſervir de ce terme, le jette irrévocablement dans un torrent d'incon-

ſéquences, de fautes & de ridicules auquel il abandonne ſa raiſon & ſon cœur le reſte de ſa vie. Il eſt très-naturel qu'il commence par chercher à plaire à ces enchanteresſes, à ces trop raviſſantes Circés qui prennent ſoin de le former, & que dans cette vue il compoſe, autant qu'il eſt en lui, ſon éducation & ſes mœurs ſur les modeles ſéducteurs qu'il a devant les yeux. Mais il eſt difficile, il eſt même preſque impoſſible de ne pas prendre les défauts de ces modeles, ſur-tout quand on les idolâtre, & qu'on ſait qu'afficher leurs foibleſſes, leurs goûts, leurs ridicules même, eſt le moyen le plus ſûr de leur plaire. La nature verſa ſes dons les plus précieux ſur les femmes; c'eſt de leurs graces qu'Homere a pris l'idée de ce ceſte vainqueur qui triomphoit des hommes & des Dieux. Auſſi l'empire des femmes ſeroit-il trop puiſſant, trop étendu, trop deſpo-

tique, ſi la bienfaiſante nature n'avoit point placé le caprice vis-à-vis de la beauté, pour balancer la force de ſon aſcendant qui, ſans cela, ſeroit irréſiſtible.

L'homme qui cherche à imiter les femmes ſe rend donc très-ridicule, il ſe dégrade, s'avilit & oublie ſa dignité. Dans ces aſſemblées même qui font le bonheur de ſa vie, il perd entiérement la mâle fermeté de ce caractere qui fait le fonds des mœurs du reſte des François. De leur côté, les femmes s'y dépouillent de cette intéreſſante timidité, de cet embarras décent qui jadis les rendoit ſi aimables. C'eſt ce qui a fait dire aux étrangers qu'en France les hommes n'y ſont pas aſſez hommes, & que les femmes n'y ſont pas aſſez femmes.

Les François, comme les poëtes, poſſedent au plus haut degré l'art d'orner les petites choſes, & de jetter de l'intérêt ſur les circonſtances

les plus intéreſſantes. Ils excellent dans les détails, & c'eſt là un des grands avantages de la politeſſe françoiſe : elle embellit des minuties qui ſe flétriroient dans la bouche d'un Anglois, & que l'Anglois rougiroit de ſavoir embellir. Un ſage obſervateur qui voyageoit en France, diſoit que dans ce royaume, ce que l'on y appelle *le bon air* circule juſqu'aux extrêmités des provinces & dans les bourgs les moins conſidérables, c'eſt un parfum ſubtil qui s'exhale dans toute l'étendue de ce gouvernement ; au lieu que *le bon air* ou l'agrément des mœurs eſt circonſcrit chez les autres nations dans l'enceinte des villes principales. Mais quoique cet agrément des mœurs ſoit commun à tous les François, il n'eſt pourtant point le même, il s'en faut bien, en chacun d'eux, & il prend autant de nuances diverſes qu'il y a de différentes claſſes de citoyens.

De toutes ces ſortes de politeſſe, la plus brillante eſt celle qni s'annonce dans les folles ſociétés par la légéreté des propos : c'eſt elle qui rend l'homme aimable ; par-tout ailleurs qu'en France on entend par *aimable homme*, celui qui inſpire & fait naître l'amour. Cette expreſſion n'a point d'autre ſens dans aucune langue de l'Europe : auſſi n'y a-t-il en Europe que le François qui n'ait pas craint de s'embellir de la parure des femmes, & de partager avec elles la qualité d'aimables.

Cette légéreté brillante, ſi chérie des François, eſt chez eux de tous les âges & de toutes les conditions, des magiſtrats & des guerriers, des vieillards & des jeunes gens : l'homme léger eſt le héros de la ſociété françoiſe ; ſon unique talent, ou plutôt tout ſon art, conſiſte à parcourir dans le même moment mille objets différens, à éviter, comme le poiſon de la vie, l'air &

les apparences de la réflexion, à écrire auſſi légérement qu'il penſe ſur toutes ſortes de matieres. Qu'il ſoit aimable & vif, & ſur-tout qu'il redoute le ridicule du bon ſens, & plus encore l'auſtere gravité de la vertu, voilà tout ce qu'on lui demande, & tout ce qu'il doit être pour plaire à ſes concitoyens.

C'eſt dans l'étude de ces principes ſinguliers, & en s'y conformant, qu'en France les hommes aimables acquierent le talent de ſaiſir le ridicule par-tout où il ſe rencontre; c'eſt auſſi dans la même ſource qu'ils puiſent ces vagues & & fauſſes aſſurances de conſidération & d'amitié, ces complimens frivoles, & toutes ces minutieuſes démonſtrations de politeſſe, que bien des étrangers honorent du nom de miſérables & folles petiteſſes. Ce n'eſt cependant point dans ces brillantes minuties que conſiſte le caractere général de la nation, ce

n'est là que l'esprit d'un certain ordre de François. C'est dans le fond des mœurs bourgeoises qu'il faut chercher le véritable caractere national, caractere heureux, solide & vraiment estimable, quelque mépris qu'aient pour lui ceux d'entre les François qui ne sont point ou qui rougissent d'être compris dans la classe la plus nombreuse de l'état. Le mot seul de mœurs bourgeoises annonce en France l'uniformité dans le goût de la parure, la modestie, l'union, la concorde, le repos des familles, la décence des mœurs, la chasteté des mariages, la sage économie, la retraite, l'étude des lettres & des loix : or, toutes ces vertus ont été cruellement dévouées au ridicule par l'esprit ingénieusement méchant de la brillante société françoise.

La grande ambition du François de toute autre classe que celle dont je viens de parler, est d'avoir les

manieres nobles, aiſées, ou plutôt ce qu'il appelle l'air de qualité, *l'air ſeigneur*, & il eſt rare qu'il n'ait pas le talent de réuſſir au gré de ſes deſirs. Les citoyens les plus diſtingués des autres pays n'ont pu l'imiter cet air, & quelques-uns même ont été aſſez heureux & aſſez ſages pour y renoncer, comprenant que jamais il ne paroîtroit en eux bien exactement naturel. L'air bourgeois, obſerve-t-on, ſans en indiquer la cauſe, ſe conſerve à la cour & ſe perd à l'armée. Je ne vois rien que de facile à expliquer dans cette différence, qu'on a mal-à-propos regardée comme une eſpece d'énigme impénétrable. Tous ceux qui fréquentent la cour ſont eſſentiellement obligés d'en obſerver l'impérieuſe étiquette ; les vues, les projets, les intrigues, les démarches, les plus petites minuties, tout y eſt enveloppé du voile du myſtere ; le maintien, la démarche, le ton, les

geſtes, tout y eſt ſoumis aux loix exactes & ſéveres des bienſéances établies : il faut donc qu'il y regne, du moins à l'extérieur, cette même uniformé que l'on ne trouve ailleurs dans ce royaume, que dans la claſſe des bourgeois. Il n'en eſt pas ainſi à l'armée & dans les réſidences militaires, qui ſont néceſſairement affranchies de toutes ces réſerves ; les vêtemens & la parure y ſont abandonnés au goût & au caprice. La contenance n'y peut être trop décidée ; la liberté y eſt entiere, la condition militaire mettant dans la ſociété, les officiers de divers grades dans une égalité parfaite extérieurement. Du reſte, les intérêts, les aventures & les événemens n'y ont guere d'autres objets que l'amour ou la galanterie, & le plaiſir.

De ces obſervations, je conclus que les mœurs bourgeoiſes ſont les véritables mœurs des républiques ; & l'uniformité dans la parure des

citoyens de cette claſſe, leur goût pour la modeſtie, la concorde des familles, la chaſteté des mariages, démontrent très-évidemment combien M. de Monteſquieu étoit fondé, lorſqu'il indiquoit la vertu pour principe de l'état républicain. Mais en France, où ces mœurs ne ſe rencontrent que dans un ſeul ordre de citoyens, elles ne ſont plus eſtimables; elles ne ſont plus eſtimées auſſi-tôt qu'elles ceſſent de paroître naturelles; auſſi la plus légere affectation dans le caractere bourgeois eſt-elle du plus extrême ridicule. Les graces, la vivacité, une eſpece même d'étourderie naturelle rachetent les folies des courtiſans, comme ces mêmes graces & cette pétulante vivacité rachetent les inconſéquences & les caprices des femmes. Le bourgeois, au contraire, ne peut forcer ſon naurel ou tomber dans l'extravagance, qu'il ne prête auſſi-tôt à

la ſcene comique un admirable perſonnage. Son ridicule bien marqué & même un peu chargé ſur le théatre, amuſe ſinguliérement la populace, & n'eſt point aſſez groſſier pour ne pas plaire auſſi à la cour & aux gens d'eſprit.

CHAPITRE XII.

De la véritable étendue du Caractere François.

DANS le physique, comme dans le moral, il n'est point de pays qui réunisse en lui tout ce qu'on trouve épars dans toutes les autres contrées. La France est, en morale, une très-frappante exception de cette loi universelle ; car il est très-vrai que la France renferme dans son étendue toutes les sortes d'esprits. La flexibilité presque incompréhensible du caractere des François, l'inconstance rapide de leurs goûts, la souplesse de leur cœur, leur aptitude à toutes les formes, causent aux Anglois leurs voisins, un étonnement si singulier, qu'ils n'ont point encore trouvé de

terme pour l'exprimer avec aſſez de vérité. Il n'a point exiſté juſqu'à préſent de peuple qui ait autant de graces naturelles que les François. L'antiquité n'a eu qu'un ſeul Alcibiade, & tous les François lui reſſemblent ; Eſpagnol à Madrid, Danois à Copenhague, Italien à Naples, Anglois à Londres, Hollandois à la Haye, &c. par-tout où on le voit, on le croiroit dans ſa patrie : c'eſt l'homme de tous les pays, le citoyen de toutes les nations, le vrai coſmopolite : ce talent n'appartient qu'à lui, le citoyen de toute autre nation tenteroit vainement de l'imiter, il ne réuſſiroit point, ou pour mieux dire, il ſeroit aſſez heureux pour avoir l'air fort emprunté & de très-mauvaiſe grace, ſous tout autre vêtement que ſous celui de ſes compatriotes.

Avouons néanmoins que cet avantage qui paroît ſi flatteur aux François, perd beaucoup de ſon

prix, & n'a plus de réalité, pour peu qu'on ſonge qu'il diſtingue eſſentiellement les femmes. D'ailleurs, d'où peut venir cette merveilleuſe aptitude aux imitations, & ce talent ſi décidé pour les métamorphoſes, ſi ce n'eſt de l'impreſſion ſuperficielle que font ſur l'eſprit des François les objets qui s'y peignent comme ſur la ſurface de la rétine, qu'ils n'affectent qu'au moment où ils ſont préſens, qui s'y détruiſent à l'inſtant même où ils s'éloignent, & qui s'anéantiſſent auſſi-tôt qu'ils ceſſent de paroître.

Il me ſemble que, ſans crainte de tomber dans l'erreur, on pourroit rapporter à ce talent ſi naturel pour l'imitation, cet agrément dans les manieres, & cette politeſſe aimable, mais frivole, que l'on n'apperçoit guere chez les autres nations, ou tout au plus, qui ne s'y montrent que dans les grandes villes, tandis qu'en France on les retrouve

dans toutes les conditions, & juſques dans les habitans des bourgs les moins conſidérables. Quelque mépris qu'affecte le ſombre Anglois pour ces manieres & cette urbanité qu'il n'a pu copier, il falloit qu'il y eût une nation dont les citoyens poſſédaſſent les graces les plus ſéduiſantes, afin de les répandre dans toutes les contrées de l'Europe. On comprend, ſans que je le diſe, qu'orné de ces dons naturels, le François a du s'attacher excluſivement aux qualités les plus brillantes de l'eſprit, & laiſſer aux autres nations l'avantage, qui n'en eſt pas un à ſes yeux, du jugement & du bon ſens.

Ce ſeroit un ſpectacle agréable que celui que donneroient un lettré ou mandarin Chinois & un petit maître François, qui ſe rencontreroient pour la premiere fois. On ſeroit ſur-tout étonné de la frappante reſſemblance qu'il y auroit

dans

dans leurs manieres : car la même vanité, la même affectation, les mêmes convulſions qui diſtinguent le François dans les regles minutieuſes de ſa politeſſe, dirigent auſſi les loix de cette politeſſe grave, cérémonieuſe & outrée du Chinois quand il fléchit les genoux, qu'il ſe cache derriere ſon éventail ou ſon paravent, & qu'il uſe de mille détours pour recommencer, ſuivant ſon ridicule code, ſes nombreuſes révérences. Il y auroit à faire une excellente découverte ; ce ſeroit celle d'un milieu raiſonnable & juſte entre les rites Chinois & la frivolité françoiſe.

Tel eſt l'art du François poli par l'éducation nationale, que l'on diroit qu'il tient de la nature cet air de ſupériorité qu'il croit avoir ſur le reſte des hommes. Ce ton n'eſt révoltant que du premier abord ; car pour peu que l'on étudie le caractere du François, on s'ap-

percevra aiſément que ce ſentiment de ſupériorité eſt en lui dépouillé de malignité, de hauteur mépriſante, & qu'il renferme moins de préſomption que d'amour-propre, plus de vanité que d'orgueil. A l'armée, dans les cercles, dans les fêtes, à table, avec les femmes, le François vit dans un excès de diſſipation inconnu aux Anglois, aux Allemands, aux Italiens; &c. & c'eſt par cela même qu'il ne tire point de la ſociété tout le parti qu'il en pourroit tirer. Peu ambitieux de connoître les charmes de la vie philoſophique, il ne conçoit pas même que le loiſir du ſage puiſſe avoir des douceurs, & ce n'eſt pas ſans raiſon que ſes voiſins lui reprochent de préférer dans ſes amitiés, le citoyen frivole & ignorant décoré d'un emploi même ſubalterne, au ſavant, au littérateur, à l'artiſte célebre, à l'homme enfin rempli des plus hautes connoiſſances.

On auroit de la peine à le croire, il eſt vrai cependant que cette pétulance, cette vivacité, ce ton bruyant ont été dans mille circonſtances très avantageux à l'état. C'eſt ſans doute ce qu'avoit obſervé Boccalin, lorſqu'il diſoit que la monarchie françoiſe, citée au tribunal d'Appollon, refuſa de réprimer l'humeur impétueuſe, inquiete, éventée, en un mot, *la pazzia di poco cervello* des François, parce que, diſoit-elle, c'étoient ces défauts mêmes dont elle ſe ſervoit très-avantageuſement dans ſes expéditions militaires & ſes plus grandes entrepriſes.

En effet, il me ſemble qu'il eſt plus important qu'on ne penſe, que la multitude ſoit ingénieuſe, bruyante & un peu folle, même dans un gouvernement militaire, tel que l'eſt une monarchie. Dans les républiques, la patrie fait tout : mais dans l'horreur des armes il n'y a que deux mo-

tifs qui puissent animer le soldat, la folie, ou le patriotisme. A cette vivacité extrême, l'officier françois joint des principes plus élevés, l'honneur, l'ambition, l'amour de l'estime publique, des faveurs & des distinctions.

D'après M. de Montesquieu, je crois avoir dit plus haut que l'honneur faisoit tout dans les monarchies; mais ce que l'on appelle, sans pouvoir trop le définir, le *point d'honneur*, est particulier aux François; & ce point d'honneur me paroît une suite naturelle de ce caractere brillant de la nation, qui lui doit ses triomphes les plus éclatans & ses revers les plus fâcheux : c'est à lui que nos peres durent cette fureur du combat singulier qui les rendit si redoutables aux étrangers, & quelquefois si féroces entr'eux : ce fut ce malheureux principe qui pendant une si longue suite de siecles désola ce royaume. Ce fut en-

core lui qui dirigea les entrepriſes & étendit ſi loin les conquêtes françoiſes, conquêtes d'autant plus glorieuſes, qu'elles ne furent faites que par les François mêmes : mais, d'un autre côté, ce même honneur a attiré bien des malheurs ſur la nation. Car enfin, on ne peut attribuer à d'autre cauſe les pertes, les déſaſtres que les François ont eſſuyés à peu près dans les mêmes tems. Pénétrés, enflammés d'un deſir mal entendu de gloire, nos braves chevaliers ne ſoupiroient qu'après les fureurs homicides des combats & des ſieges : entraînés par je ne ſais quelle fauſſe délicateſſe, ils dédaignoient les victoires faciles, ne cherchoient qu'à vaincre à force ouverte, & en bataille rangée, tandis qu'avec moins de danger, & même ſans combattre, ils pouvoient affoiblir, ruiner & affamer leurs ennemis : il n'étoit guere poſſible qu'à Crécy, à Poitiers, à Verneuil, à

Pavie, &c. la victoire ne quittât point nos étendards ; nous fûmes vaincus, nous devions l'être, & nous le ſerons toujours quand nous nous conduirons par les mêmes principes.

Toutefois, il eſt flatteur pour nous de nous ſouvenir que même dans la premiere conſternation où ces déſaſtres jetterent la nation, elle ne ſe manqua ni à elle-même, ni à ſon ſouverain : elle plaignit ſon maître, mais jamais il ne lui échappa aucune plainte contre lui ; ou ſi quelquefois elle parut ſouffrir impatiemment le poids de ſes calamités, la préſence du ſouverain appaiſoit le murmure, comme Virgile repréſente Neptune applaniſſant d'un ſeul geſte les vagues irritées, & ramenant le calme au ſein même de la tempête. Il en étoit tout autrement en Angleterre, où la nation a été conſtamment dans l'audacieux uſage de punir les rois mal-

heureux. Il eſt vrai que ſi les Valois furent aimés en France, ils méritèrent, quelques-uns exceptés, l'amour de la nation par la beauté des qualités qu'ils réuniſſoient ; pleins de valeur, remplis de graces, d'une adreſſe peu commune dans tous les exercices du corps, ils étoient encore éloquens, généreux, populaires ; mais ce fut par ces qualités mêmes qu'ils furent trop faciles à donner leur confiance à d'indignes favoris. On a eu raiſon d'obſerver que les Valois eurent preſque tous beſoin de mûrir pour devenir de grands princes ; mais auſſi ne doit-on pas oublier qu'ils furent les inſtituteurs de cette politeſſe militaire qui depuis s'eſt communiquée, à la gloire du nom françois, à tous les guerriers de l'Europe. On doit ſe ſouvenir auſſi de l'art avec lequel les Valois adoucirent les mœurs nationales, dures & groſſieres encore, par l'aménité de leur carac-

tere, les lumieres de leur esprit, leurs graces personnelles, & surtout par l'amour des lettres qu'ils furent conserver au milieu de la férocité & de l'ignorance, ainsi que dans l'horreur des guerres perpétuelles, intestines & étrangeres, qui ravageoient l'Europe.

Mais il est tems de revenir aux qualités sociales des François, à ces qualités aimables qui leur gagnent par-tout où ils les portent, les suffrages des femmes, des jeunes gens, & dans le peuple tous les artistes employés par le luxe.

Je ne dirai point qu'en France les mœurs soient tout-à-fait corrompues, l'expression seroit trop forte, elle seroit injurieuse; mais je dirai qu'en France la foiblesse des mœurs se répand de Paris dans les provinces; & je ne doute pas que si cette capitale étoit située ailleurs & dans une contrée dont les habitans eussent naturellement

plus

plus de fermeté dans le caractere & plus de vigueur dans l'eſprit, on ne ceſſât bientôt de reprocher aux François cette légéreté & cette pétulance dont on s'eſt plaint ſi ſouvent chez les nations étrangeres.

Néanmoins tels que ſont les François, trop bruyans, trop légers ou trop inconſéquens; pour peu que l'on conſidere ce nombre infini de chefs-d'œuvre qu'ils ont produit dans tous les genres; pour peu que l'on connoiſſe leurs talens, leur goût & leurs progrès dans les ſciences & la littérature, on ne ſonge plus guere à leur faire un crime de la légéreté de leurs mœurs & de leur inconſtance, & l'on pardonne aiſément aux foibleſſes de leur cœur en faveur des avantages, des graces, des heureuſes qualités de leur eſprit.

CHAPITRE XIII.

De la bonne Compagnie, de l'uniformité des mœurs & des manieres des François.

LA Grece eut jadis ses mysteres, Rome eut aussi ses associations particulieres dont les loix n'étoient connues que des initiés : il est en France certaines sociétés mystérieuses qui se flattent de former exclusivement ce que leurs adeptes appellent *la bonne compagnie.* Le choix des expressions, les habits, les modes, les vertus, les goûts, les plaisirs, la douleur même, les maladies ainsi que la santé ; en un mot, tout ce qui compose ces frivoles sociétés, n'a rien de commun avec le langage, les modes, les vêtemens, les maladies du vulgaire ; & ce vul-

gaire fort ſtupide dans ſa crédulité, reſpecte infiniment cet ordre ſupérieur, qui n'a preſque d'autre mérite que la conſidération de l'aveugle multitude. La grande ambition du François eſt d'être jugé digne de pénétrer dans ce ſanctuaire, d'être admis dans cette bonne compagnie; c'eſt là où tendent, juſqu'à ce que l'expérience l'ait éclairé, ſes vœux les plus preſſans. Un Romain, dans les tems les plus floriſſans de la république, n'étoit pas plus flatté du titre glorieux de citoyen, les ſouverains étrangers ne deſiroient pas avec plus d'empreſſement d'obtenir le droit de cité, qu'un jeune François ne ſouhaite d'y pénétrer enfin, dans cette bonne compagnie.

Cette manie générale prouve aſſez, ſi je ne me trompe, que pris ſéparément, les François n'ont point de caractere particulier bien décidé : l'honneur & la fidélité à ſes

maîtres forment ſans contredit celui de la nation ; mais ce n'eſt que dans les grands événemens qu'il ſe déploie & paroît ſans nuage ; enſorte que ſi un étranger n'obſervoit, pour ſe décider, que les uſages ordinaires & l'eſprit inconſéquent & variable des ſociétés où il ſeroit admis, il ſeroit fort embarraſſé, je ne penſe pas même qu'il parvînt à ſe former une idée bien juſte du caractere national, qu'il n'appercevroit nulle part dans les brillantes compagnies où il le chercheroit. Dans ces cercles bruyans, ingénieux, aimables, il ne verroit, comme dans nos jardins aux premiers jours de mai, que des eſſaims de papillons charmans, tous ſemblables les uns aux autres par la vivacité de leurs couleurs & leur bourdonnement : car, il faut avouer que qui a obſervé un François élégant & poli, connoît tous ceux qui forment cette claſſe trop nombreu-

ſe. Inſtruits & élevés ſuivant les loix défectueuſes de la même méthode, ils agiſſent par les mêmes principes; & comment ſeroit-il poſſible qu'ils fuſſent diſſemblables entr'eux? On prend tant de ſoin en France de réprimer, dès les plus tendres années, les ſaillies & l'eſſort vigoureux des enfans qui paroiſſent vouloir s'élever & ſe diſtinguer, qu'il leur eſt moralement impoſſible de ne pas prendre les impreſſions qu'on cherche à leur donner. La plus grande inquiétude des parens eſt la crainte où ils ſont qu'un enfant indocile à leurs vicieuſes méthodes, ne finiſſe par être ce qu'ils appellent un homme ſingulier, & qu'il ne s'éloigne de la route tracée. Mais cette ſingularité ſi redoutée eſt un phénomene très-rare : auſſi la France eſt-elle le pays de l'imitation, & la région de la terre où l'aſſujettiſſement à la mode ou

aux uſages généraux regne avec le plus d'empire.

Dans ce gouvernement, il eſt permis de ſe livrer à toutes les aimables folies & à tous les caprices qui ont un air de nobleſſe, de liberté, d'inconſéquence & de frivolité : mais ces folies paſſageres & ces caprices exceptés, les François penſent & agiſſent les uns comme les autres, & il arrive rarement d'en voir quelqu'un d'entr'eux s'éloigner de la route commune : auſſi n'y a-t-il en France que très-peu d'ames fortes ; auſſi le peuple en général y eſt-il moins ingénieux qu'en Italie, & même en Angleterre. Les uſages y ont perpétuellement été les tyrans de la ſociété, & ſi la nation en a triomphé quelquefois, ſi elle a fait de grandes choſes, ce n'a été que lorſqu'elle a été aſſemblée. On a remarqué ſouvent, & l'obſervation eſt exacte, que les François iſolés n'ont pas la force de ſuivre

les lumieres de leur eſprit, & que chez eux ils affectent de penſer tous de la même maniere ; foibleſſe de cœur ſinguliere, & qu'ils tiennent de l'uniformité des élémens de leur éducation.

Le mérite a ſans doute plus de droits qu'on ne penſe à l'eſtime du François qui voudroit bien peut-être, mais enfin qui ne peut la lui refuſer, lors même que par légéreté il le prend pour objet de ſes plaiſanteries : il admire également la vertu, il la reſpecteroit, il l'idolâtreroit autant qu'elle fut autrefois adorée, ſoit à Sparte, ſoit à Rome ; il la préféreroit même à l'agrément des vices & à la frivolité des plaiſirs, s'il pouvoit s'accoutumer à ne point rougir de paroître vertueux.

C'eſt une vérité qui bleſſera peut-être l'amour-propre de mes concitoyens ; je la dirai pourtant, parce que je crois qu'il importe de ne pas la diſſimuler : le François, juſqu'à

l'âge de 35 ou 40 ans, c'eſt-à-dire, juſques vers les deux tiers de ſa carriere, vit dans une perpétuelle mobilité, il s'abandonne à la rapidité d'un tourbillon eſſentiellement incompatible avec la ſageſſe. Les nations voiſines, plus partiales dans leurs obſervations, & plus dures dans leurs aſſertions, ſoutiennent que juſqu'à cet âge le François erre perpétuellement dans le cercle de la folie : l'expreſſion eſt offenſante, j'en conviens ; mais enfin, l'expérience prouve qu'il faut ce grand nombre d'années tout au moins pour nous ſouſtraire entiérement à l'inconſtance, à la légéreté, à ce goût frivole des plaiſirs qu'on nous inſpire dès le berceau.

Vaines & élégantes parures, modes bizarres & frivoles, entretiens inutiles, viſites d'étiquette, air affecté, ton d'importance, manieres empruntées, homme du jour, fauſſes réputations, cercles brillans, aſ-

ſemblées choiſies & bonne compagnie, railleries de la vertu, folles amours, intrigues vicieuſes, écarts de jeuneſſe, honneur, graces, eſprit, enivrantes chimeres, éblouiſſans atomes qui ſéduiſez les cœurs & corrompez les ames, comment vous définir, idoles des François! Comment de ſi petites choſes peuvent-elles opérer tant de ridicules, de vices, tant de dépravation.

Elle a pourtant ſes bornes cette dépravation; & l'on voit même aſſez fréquemment les François, corrigés par l'expérience, revenir plus promptement encore à la décence des mœurs, qu'ils n'avoient marqué d'empreſſement dans la pente du vice : c'eſt la juſteſſe naturelle de leur eſprit, c'eſt l'amour de la gloire qui tôt ou tard répare & les égaremens des premieres années de leur jeuneſſe, & les erreurs de leur éducation. Le François, en effet, revenu de l'ivreſſe de ſes fol-

les jouissances, & parvenu à son septieme lustre, n'est plus reconnoissable; c'est un arbre dont le fruit mûrit fort tard, mais qui enfin lorsqu'il vient à mûrir, est de la plus rare excellence. A tout prendre, je crois qu'une sagesse éclairée & supérieure, quoique tardive, est infiniment au dessus d'une sagesse affectée, hypocrite, contrainte, & qui n'est que le résultat des regles tyranniques d'une éducation outrée, dirigée par les loix d'un gouvernement despotique. Or, telles furent autrefois les mœurs & la sagesse des Egyptiens, & tels ont toujours été les Chinois, ces Chinois qu'on ne cesse, depuis quelques années, de citer pour modeles, & dont cependant, à l'exemple des anciens Egyptiens, tous les pas sont contraints & réglés par les rites sévérement minutieux de leur gouvernement. Dans cet empire si vanté, les chaînes de la servitude

s'étendent juſques dans l'intérieur le plus caché des familles, & toute trangreſſion aux devoirs les plus puériles de la civilité eſt rigoureuſement punie. La loi a preſcrit les uſages, & l'obſervation ſcrupuleuſe de ces uſages très-gênans par eux-mêmes, a donné à la loi une force que vraiſemblablement le premier légiſlateur ne ſuppoſoit pas qu'elle dût jamais avoir. Là, une belle-fille doit, dans quelque circonſtance qu'elle puiſſe ſe trouver, ſe préſenter tous les matins devant ſa belle-mere, & lui rendre ſes reſpects. La coutume a établi cet uſage, & la loi qui l'a ordonné s'eſt conſervée dans toute ſa vigueur. La contrainte & la fatigue du cérémonial obſervé dans les viſites ſont encore preſcrites par la loi, qui depuis un tems immémorial a été ſervilement ſuivie. Chez ce peuple ſingulier, les mœurs ſont toutes dans les manie-

res, & les manieres ſont l'expreſſion de la loi.

Il en eſt tout autrement parmi les différentes nations de l'Europe, où, ſupérieurs à ces détails, les légiſlateurs ont abandonné aux citoyens les ſoins de régler eux-mêmes les différens devoirs de la vie ſociale, les uſages, les manieres & toutes les pratiques de la civilité. La tranquillité publique fut l'unique fin des loix que publierent les ſages de la plus haute antiquité, comme le gouvernement de famille fut le modele d'après lequel ils tracerent le plan & la forme d'adminiſtration que les peuples civiliſés s'empreſſerent d'adopter. Toute guerriere au contraire par le génie de ſes peuples, l'Europe ſembloit deſtinée, par la même providence qui lui avoit donné ce caractere de fierté, d'ambition & de valeur, à recevoir une légiſlation plus étendue &

plus active, auſſi n'étoit-il réſervé qu'aux nations Européennes, de commencer par ſe concilier, de réunir enſuite tous les peuples de la terre, ſoit par la terreur de leurs armes, ſoit par la lumiere des arts qu'elles ont répandue en tous lieux, & plus encore par l'influence du commerce dont elles ont étendu les rameaux floriſſans de l'un à l'autre pole.

Ces réflexions me conduiroient trop loin : je reviens ſur mes pas. Quelque ſupériorité que nos talens & la ſageſſe de nos loix nous donnent ſur les Grecs & les Romains, cédons-leur ſans balancer l'avantage de l'éducation, qui fut ſans contredit excellente chez eux, & qui doit être regardée comme la plus ſaine partie de leur légiſlation : mais en nous déclarant inférieurs à cet égard aux Romains & aux Grecs, n'oublions pas que nous avons,

ainſi que le reſte des peuples Européens, la même ſupériorité ſur le reſte des nations de la terre, qu'eurent jadis les habitans d'Athenes & de Rome ſur toutes les ſociétés connues. Je ſais que cette aſſertion paroîtra fauſſe & révoltante aux enthouſiaſtes & crédules lecteurs des relations & des mémoires publiés dans ces derniers tems ſur l'état de la Chine; récits dont les auteurs ne ſe ſont attachés, on ne ſait trop par quels motifs, qu'à relever, autant qu'il a été en eux, ſoit par des faits évidemment fabuleux, ſoit par des éloges outrés, l'éducation des enfans chinois qui, a-t-on dit, ſucent avec le lait les principes de l'ordre, le reſpect pour les parens, l'amour de la patrie; comme ſi le patriotiſme pouvoit avoir quelque degré de force ou de chaleur dans les fers aviliſſans d'un gouvernement deſpotique.

Admirateurs enthouſiaſtes d'une nation ſi différente du portrait ridicule que vous en tracez, non d'après la vérité, mais d'après l'effervescence de votre imagination ; apprenez-moi de grace quelles vertus, quelle élévation de ſentimens peut donner l'éducation dans un empire où la volonté d'un ſeul eſt la regle de tous, où juſqu'à la maniere dont il faut reſpirer l'air, tout eſt preſcrit par la Loi, où tout eſt arrangé, prévu par l'étiquette, où toute l'inſtruction que l'on donne aux enfans ſe réduit à la ſévérité de quelques maximes ou plutôt de quelques ordres qu'il n'eſt pas permis d'interpréter, à quelques leçons domeſtiques, ſuivant le ſervile uſage des peuples d'orient? Comparer donc, comme on l'a fait, comme on ne ceſſe de le faire, l'éducation européenne à l'éducation chinoiſe ; c'eſt entreprendre un pa-

rallele infiniment plus ridicule encore que celui que l'on a fait de l'éducation françoise, italienne, angloise, &c. avec l'éducation excellente & parfaite des peuples de la Grece & de l'ancienne Rome.

Fin du premier Tome.

TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

Des Cauſes Phyſiques du Génie National.

CHAPITRE I. *Du Génie des Nations.* pag. 21

CHAPITRE II. *De l'influence du climat ſur le génie des Nations.* 26

CHAPITRE III. *Des effets du climat ſur les Plantes & ſur les Métaux.* 33

CHAPITRE IV. *Des lieux particuliers.* 41

CHAPITRE V. *De la tranſplantation des hommes, & des changemens ſurvenus aux climats & aux pays.* 55

CHAPITRE VI. *De la couleur &*

de la figure des hommes des différens climats. pag. 65

CHAPITRE VII. *Du tempérament. Des maladies ordinaires & épidémiques. De la durée de la vie. De la sobriété & de l'intempérance.* 73

CHAPITRE VIII. *Des qualités du corps, propres aux Nations des différens climats. De la voix & de la prononciation des Langues.* 83

CHAPITRE IX. *Des Vêtemens.* 90

CHAPITRE X. *Des sensations en général, & de leurs différens degrés.* 95

CHAPITRE XI. *Idée générale du cœur & de l'esprit.* 107

CHAPITRE XII. *Du caractere de ces Peuples. Différence d'opinions entre les Historiens & les Philosophes.* 119

LIVRE II.

Des Cauſes Morales du Génie des Nations.

CHAPITRE I. *De la maniere dont les Cauſes Morales influent ſur le caractere des peuples.* pag. 124
CHAPITRE II. *Inſtitutions des Nations en particulier, & premiérement des Grecs.* 133
CHAPITRE III. *De l'éducation chez les peuples de la Grece.* 160
CHAPITRE IV. *Des Inſtitutions des Romains.* 181
CHAPITRE V. *De l'immutabilité du génie Romain.* 195
CHAPITRE VI. *Des anciens peuples de l'Europe, & de leurs principales inſtitutions.* 220
CHAPITRE VII. *De l'invariabilité du caractere de chacun des peuples de l'Europe.* 234
CHAPITRE VIII. *De l'Education*

chez les diverſes Nations de l'Europe, & en particulier de l'Education Françoiſe. pag. 247
CHAPITRE IX. *Des Avantages de l'Education Françoiſe.* 262
CHAPITRE X. *De la Politeſſe & de l'Urbanité chez les divers peuples modernes.* 273
CHAPITRE XI. *Des défauts de l'Education Françoiſe.* 288
CHAPITRE XII. *De la véritable étendue du caractere François.* 301
CHAPITRE XIII. *De la bonne Compagnie, de l'uniformité des mœurs & des manieres des François.* 314

Fin de la Table du Ier. Volume.

C 16185
Biblioteca Nazionale Napoli

18